T. XXXIII — N° 1 10 Janvier 1935

La Vie Intellectuelle

REVUE BIMENSUELLE

QUESTIONS RELIGIEUSES

CHRISTIANUS. *Allégresse.*
Le renouveau chrétien.

●

ENQUÊTE SUR LES RAISONS ACTUELLES DE L'INCROYANCE

L'enquête dans les milieux de l'Enseignement Primaire
(*suite*)

★ ★ ★ *Rapport présenté à la Retraite Intellectuelle.*

Suite des réponses d'instituteurs et d'institutrices

Les milieux de l'enseignement primaire.
I. — Formation professionnelle.
II. — Après la sortie de l'école.
III. — Aboutissant religieux de cette formation.

L'enseignement primaire dans les milieux urbains.

●

C. DUCASSE. *Un « Livre d'Heures » biblique.*

Dr K. TÜRMER. *Le néo-paganisme hitlérien.*

A travers les revues : A propos de Karl Barth.

Billet de Christianus

Allégresse

Je ne parle pas de l'allégresse de Noël, mais de celle de notre mouvement chrétien. Elle aussi est bien une allégresse de Noël, mais d'un Noël très actuel.

Nous aurions, semble-t-il, plus de motifs de pessimisme que d'allégresse. Le monde se désorganise et l'on ne sait pas ce que sera demain. Quel sera l'ordre politique, social, économique, international ? Les plans se multiplient et s'opposent. Ordre ou chaos ? Nous sommes devant un rideau de mystère inquiétant, déclarent les sages les mieux informés.

Cependant, parmi ce désarroi et sous cette menace d'un avenir inquiétant, le travail chrétien a un entrain, un élan et une confiance qu'on ne lui avait pas connus depuis longtemps. A peine y perçoit-on un peu de fièvre comme signe des temps.

Quand on songe à l'esprit de la génération précédente, si peu sûre d'elle-même ; quand on se souvient de quelle lassitude et de quel découragement était enrobée l'espérance elle-même, qu'on gardait par effort chrétien ; combien tout était chagrin, vieilli, battu, descendant..., on est plus frappé encore de l'atmosphère d'aujourd'hui où, dans toutes les équipes, tout est neuf, allant, jaillissant, plein d'espoir.

***

D'où cela vient-il ?

Cela vient de ce que le travail chrétien est maintenant en prise directe avec la vie chrétienne.

Une gangue juridique et politique, un laïcisme inconscient mais stérilisateur, avait fini par s'interposer entre l'action catholique et la source chrétienne, de sorte qu'on a pu parler d'un catholicisme païen.

C'était le temps où le Christianisme était toujours offert, amorphe et vidé de substance, par le détour ou sous le couvert de quelque autre chose : sous le couvert de la morale et par le détour de la liberté; où les prédicateurs eux-mêmes — on les appelait des conférenciers — étaient de simples moralistes; où la raison demandait grâce pour la foi et où, au lieu de faire de la sagesse humaine avec de l'inspiration chrétienne, on prétendait faire de la sagesse chrétienne avec de la simple prudence humaine.

La gangue est maintenant brisée. Elle s'est fondue sous la chaleur de l'amour divin. Les générations actuelles ont repris le contact direct avec la vie surnaturelle et avec le cœur du Christ. Communion fréquente, culte de la vie intérieure, réveil de la vie mystique, de nouveau, le fleuve de vie circule à travers les âmes et à travers les œuvres. De là vient que, malgré la gravité des temps, on entend, dans toute l'activité chrétienne, chanter comme une sève de printemps.

En prise directe, aussi, avec l'autorité de l'Église. La facilité des relations, le besoin plus pressant de directions, pour des situations imprévues, parmi l'évolution rapide des événements, ont fait qu'on a eu plus recours à cette autorité. Elle s'est trouvée plus présente partout.

Et comme cette autorité ne réside pas dans la lettre morte d'un code, qu'elle s'incarne dans la Personne auguste d'un Être vivant, il s'établit entre cette Personne et la société chrétienne des rapports de filiation et d'affection où la volonté et la doctrine ne s'expriment pas seulement par des ordres mais par toutes les nuances d'une direction paternelle. D'où une chaleur, une sécurité et une liberté que le travail chrétien n'avait plus connues, peut-être, depuis les temps primitifs.

Nous sortons d'un âge juridique. Nous sommes à la période de fermentation et de bouillonnement, où la vie fait éclater les cadres, où elle compte plus que les cadres, où dans les milieux de la jeunesse l'on a plus confiance en elle que dans les réformes du cadre.

Il fallait commencer, ou plutôt recommencer par là.

Ce n'est pas dédain des cadres. Ils sont indispensables. Ils précisent, stabilisent, protègent, soutiennent la vie.

La période juridique suivra. Il faut qu'elle suive le plus tôt possible, si l'on ne veut pas que le bouillonnement se perde en fumée et tombe sans avoir créé l'ordre catholique. Nous voudrions même que des institutions soient déjà prévues hardies et neuves où la vie prendrait corps. Je dis prévues et non pas arrêtées. Elles ne peuvent pas l'être d'avance, car c'est la vie qui fait le corps. Mais, dans le corps, toute la vie qui bouillonne trouvera son unité et son harmonie. C'est lui, le corps futur de la société chrétienne, qui fera l'union de toutes les bonnes volontés. En attendant, c'est la vie qui bouillonne qui met cet accent de renaissance dans tout ce qui se fait.

***

Je me souviens d'avoir vu représenté, en marge d'une histoire du Moyen-Age, le chantier de construction d'une cathédrale. Et le peintre avait réussi à faire tout chanter, dans cet immense chantier, parmi les blocs épars au bord des fondations et les groupes d'ouvriers au travail, jusqu'à l'expression des bœufs qui traînaient les chariots. Émouvante image de l'allégresse que causa la naissance de la Chrétienté et dont les cathédrales étaient le symbole.

Il n'y aurait pas tant d'allégresse dans le travail chrétien d'aujourd'hui, si nous n'assistions pas à la naissance d'une nouvelle chrétienté.

CHRISTIANUS.

Enquête sur les raisons actuelles de l'incroyance

L'ENQUÊTE dans les milieux de l'Enseignement Primaire

(*Suite*) (1)

Rapport présenté à la Retraite Intellectuelle

C'est de l'enseignement primaire que nous allons parler. Cet enseignement forme un tout, solidement organisé, fortement unifié. On ne peut vraiment se rendre compte du rôle des Écoles Normales que si l'on voit leur place dans cet ensemble : écoles maternelles, avant 6 ans; écoles primaires (6 à 13 ans); Cours Complémentaires ou Écoles Primaires Supérieures (13 à 16 ans); Écoles Normales, après 16 ou 17 ans. Toutes ces écoles, sauf les Écoles Normales, sont visitées par des inspecteurs recrutés dans l'enseignement primaire; et chacun sait que les Inspecteurs d'Académie eux-mêmes sont rattachés à la Direction de l'Enseignement primaire, et qu'en fait, ils sont, avant tout, des chefs primaires. Ajoutons encore que les programmes du Brevet élémentaire et ceux du Brevet supérieur, depuis 1920, sont, respectivement, ceux des Écoles primaires supérieures et des Écoles Normales, et que, par là, ils dirigent plus étroitement l'enseignement libre lui-même, qui prépare de nombreux élèves — des jeunes filles surtout — à ces examens.

Quelle est la « température », ou, si l'on préfère, le

(1) Cf. *La Vie Intellectuelle* du 10 décembre 1934.

« climat » religieux de ces milieux? On peut dire que, d'une façon générale, les vieilles formes de l'anticléricalisme — quoique persistantes — sont en régression. Est-ce au profit des croyances religieuses? Disons nettement qu'à côté d'une minorité catholique fervente, et d'un nombre encore respectable de sectaires, la grande masse semble composée de non-pratiquants. Sont-ils indifférents? Une vue attentive nous y fait découvrir beaucoup plus d'esprits inquiets ou actifs qu'on ne le supposerait d'abord. Non pas qu'on cherche, au sens profond du mot (et, par là, il y aurait indifférence); mais on aborde souvent, en conversation par exemple, la question religieuse, « cléricale »; c'est comme un point fiévreux, une manie, une obsession, bien propre au milieu.

Ce que nous devons marquer, ce sont, précisément, les nuances propres à ce milieu, ses caractéristiques; et je voudrais mettre en relief trois d'entre elles, avant d'entrer dans le détail.

La première, il me suffit de l'indiquer : les milieux primaires sont des milieux populaires, avec les opinions, les qualités, les défauts soit du peuple paysan, soit du peuple ouvrier. On y trouve d'abord une ignorance inconcevable des questions religieuses, avec la même paganisation. On y trouve aussi, presque intacte, la psychologie du peuple; même désir de sécurité matérielle, et parfois, secrètement, de vie « bourgeoise », avec des qualités — entamées à présent, mais encore solides, — de travail, d'économie, et, tout à la fois, un cœur humble et chaleureux qui regarde moins à la solidité des arguments qu'à l'éclat des images.

En deuxième lieu, marquons bien les origines de l'enseignement primaire, car elles sont très spéciales. Il est né dans la bataille — dans les batailles. Certes,

l'instruction populaire ne date pas de 1882; mais l'enseignement primaire officiel — l'enseignement organisé, centralisé — est né en 1882-1886-1887. Arme de combat, ou, si l'on veut, de « défense », dans les luttes politiques, il devait, dans la pensée profonde de ses fondateurs, soutenir le régime républicain, et préparer des « citoyens », des électeurs. Et c'est pourquoi le fonctionnaire primaire fut élevé, dès le premier jour, dans le sentiment d'une mission à remplir, d'une consigne d'honneur à garder. Arme de combat aussi, et de « défense », dans les luttes religieuses intimement liées aux luttes politiques. L'école chrétienne, dite « privée » s'organise (et dans quelle atmosphère!) en face de l'école que, tout de suite, elle stigmatise du nom d'école « sans Dieu ». Les enfants qui ont appris l'*Abc* vers 1888 et 89, avaient parfois de ces échanges de propos : « Alors tu y vas, toi, à l'école sans Dieu. — Oui. — Eh bien! je ne joue plus avec toi; c'est défendu. » A la mystique d'État vont donc s'en adjoindre d'autres : on lutte pour la Liberté, contre le « château » et le Dogme; pour la Raison contre l'ignorance. Dès le premier jour, deux écoles s'affrontent; deux « sacerdoces » s'affrontent. Et la situation est toujours la même; mais la mystique primaire a changé. Ce qui n'a pas changé, c'est le fait qu'il en existe une. Le premier normalien venu a très vite une mentalité quasi messianique. Cela fait rire, et c'est risible, si l'on veut. Pourtant, au lieu de railler « l'esprit primaire », on ferait mieux de le prendre au sérieux; car, tel qu'il est, il est une force, une force agissante et puissante.

Rien de ce mysticisme dans le « secondaire », qui l'évite... avec soin. Si les lycées ont subi, eux aussi, les fluctuations de la politique, ils n'ont jamais été vraiment considérés, depuis cinquante ans, comme des

« instruments ». D'ailleurs, les enseignements secondaire et supérieur sont comme protégés par leurs origines : ils ont des traditions, de « nobles » traditions. Et si, sur certains points, elles sont ébranlées, c'est par la contagion venue du ferment primaire.

Dernière remarque : chaque fois qu'un instituteur réfléchit à sa vie religieuse, le problème ne se pose pas pour lui comme pour les autres membres de l'enseignement. Il est, certes, libre d'être catholique; mais c'est à ses risques et périls. Il ne le sera pas par tradition, ni habitude, ni convenance mondaine; mais contre ses intérêts, contre son éducation, contre « ses engagements d'honneur ». Aux yeux d'un certain nombre de chefs et de collègues, il n'est plus qu'un renégat. Il doit donc être chrétien par choix, chrétien à fond. Et, du jour où il s'affirme tel, il devient, au village, un « témoin » sur lequel parents et enfants, conseillers — municipaux et autres — députés, sénateurs, chefs et collègues, ont l'œil fixé.

Dans quelle mesure ces difficultés arrêtent-elles les hésitants? Sans nous attarder à répondre, disons que ceux-ci peuvent en avoir d'autres, d'ordre intellectuel; et c'est, précisément, le sujet de l'enquête poursuivie : examinons cette question.

C'est une tendance assez marquée, dans les milieux catholiques, que de croire, ici, à l'existence d'objections très précises. On pouvait peut-être en indiquer quelques-unes, pour les maîtres des générations précédentes; de l'avis de tous ceux qui connaissent la génération actuelle, c'est presque impossible. Il importe beaucoup plus de marquer les influences reçues et d'essayer de voir les dispositions qui en résultent.

Voici un jeune instituteur. Encore enfant, avant six ans, il a peut-être fréquenté une école maternelle. On y a commencé, d'une façon remarquable, l'éducation de son intelligence par des exercices sensoriels; mais là, déjà, se pose le problème de la neutralité. Disons tout de suite, nettement, que n'entre pas dans notre pensée l'intention de critiquer ce principe; c'est l'examen le plus objectif qui nous conduit à constater que l'éveil de l'âme aux premières impressions religieuses ne se fera pas à l'école, parallèlement à l'éveil de l'esprit. Suivons le bambin à l'école primaire : la même remarque s'impose; que vaudront, dès lors, pour sa vie spécialement religieuse, ces six années de scolarité?

On pourrait indiquer certaines influences contraires qu'il subira peut-être : celle du maître — plus rarement sectaire en classe qu'on ne le croit; celle des livres : d'histoire, notamment, où se marque un certain mépris du passé, un parti-pris hostile aux catholiques, alliés des riches, ennemis des travailleurs. Toutefois, n'exagérons pas la portée de ces enseignements : l'enfant est jeune; souvent les raisonnements ne l'atteignent pas. Mais, ce qui reste, ce qui agit bien autrement, ce sont les mots et les images. On trouve, dans certains livres, le moine gras et paresseux, l'évêque riche et dur, le prêtre bénisseur de la guerre, soutien des riches et des rois oppresseurs, etc... Mots et images portent l'idée. Sans qu'on le lui ait positivement enseigné, l'enfant peut garder la notion vague d'une Église ancienne, démodée, qui n'a plus le beau rôle, depuis le Moyen Age, toujours hostile aux réformes, de connivence avec les puissants. Et tandis que se gravent ainsi des formules et des images dans la mémoire de l'enfant, personne ne vient fixer, à côté, les faits chré-

tiens ; personne ne parle de la vie des saints, de leur rôle, des missions, de ce qu'a fait, et de ce que fait, chaque jour l'Église, en la personne de ses chefs et de ses meilleurs enfants. Dans les livres de lecture courante, nous trouvons des moyens ingénieux pour faire connaître aux enfants le vocabulaire usuel, mais tous les termes se rapportant à la vie religieuse, aux actes religieux, sont soigneusement omis.

C'est inévitable, dira-t-on ; mais, à côté de ce vide, n'y a-t-il pas l'enseignement religieux donné par la famille, et par le prêtre ? Dans les milieux populaires, on voit ce qu'il faut penser de la première, qui n'a ni le temps ni les moyens d'agir ; restent donc les leçons de catéchisme. Nous le savons : cet enseignement hâtif, donné, au plus mauvais moment de la journée, à des enfants qu'il prive de récréation, ne se présente pas avec les meilleures chances. Faut-il dire qu'il est encore dispensé, souvent, par des méthodes auxquelles les enfants ne sont plus habitués ? Comme on souhaiterait quelques cours de pédagogie, de psychologie enfantine dans les grands séminaires ! On fait heureusement, depuis quelque temps, de grands efforts : livres à l'usage des petits — causeries, films, images mieux faites, petits cercles d'études. Pourtant, dans nos grandes villes, il est encore des enfants qui ne voient pas même l'autel pendant le Saint Sacrifice, qui ne sauront jamais suivre la Messe, même après la première Communion. Et combien aussi, même parmi ceux qui ont bien récité le mot à mot du catéchisme, n'ont jamais entendu parler du Maître, de sa vie, de sa Personne — et pour qui Il n'est pas vivant !

Sans prière, peut-être, chez eux ; sans allusion religieuse à quoi que ce soit, à l'école ; rien de divin n'entre vraiment dans le tissu même de leur vie.

En revanche, il leur arrive de connaître toutes les querelles du village; peut-être entendent-ils critiquer le prêtre. Si la concurrence existe entre l'école laïque — la sienne — et celle de l'école privée — celle « d'en face » —, l'enfant prend fait et cause pour « la sienne »; et peut-être, un sermon mal inspiré lui fera-t-il, sur l'ordre paternel, cesser toute assistance aux leçons de catéchisme.

Tous ces humbles détails de la vie quotidienne sont fort éloignés des grands débats théologiques; et pourtant, ils forment bien, en quelque sorte, une terre sur laquelle tombent telles ou telles semences qui pourraient ne pas germer, mais qui lèvent, en raison des conditions favorables.

Suivons rapidement notre élève au Cours Complémentaire ou à l'École Primaire Supérieure. Crise d'adolescence, soucis d'examens : ce sont des conditions encore peu favorables à un véritable développement. Le voici maintenant reçu au brevet élémentaire, et admis dans une de ces Écoles Normales qu'un ministre lui-même appelait plaisamment : « les bastilles du laïcisme ». Pendant trois ans, le futur maître va recevoir un enseignement conforme aux programmes de 1920, soit, pour les enseignements à caractère philosophique : 2 heures de psychologie en 1re année, 1 heure de sociologie en 2e année; et, en 3e année, 1 heure consacrée à l'étude des « Principes généraux de la Science et de la Morale ».

Le cours de psychologie intéresse généralement les élèves; il est nouveau pour eux. Si l'on s'en rapporte aux manuels les plus répandus, on peut craindre que le cours ne soit orienté dans le sens du positivisme, ou que le « moral » ne soit un peu trop étroitement expliqué par le « physique »; mais rien n'oblige le professeur à tomber dans l'exagération. L'élève peut sentir s'éveil-

ler en lui, pendant ces cours, le goût de la réflexion. Du point de vue religieux, il est possible aussi qu'il rencontre quelques dangers. Celui, d'abord, qui vient d'être indiqué, et qui consiste en la subordination du « moral » au « physique » ou au « social ». Il peut aussi, après avoir étudié d'une certaine manière les facteurs de la croyance, ne voir en elle qu'un phénomène accidentel, variable, se rattachant à des influences changeantes et qui ne mérite pas d'être conservé. Ici encore, marquons davantage, en troisième lieu, les influences qui s'exercent obscurément, échappant presque à l'attention. L'élève, que nous supposons tel que nous l'avons vu et qui n'a reçu qu'une éducation religieuse insuffisante ou machinale, croit (et il est sincère) qu'il aborde, pour la première fois avec ce cours, le monde des idées. Il n'a ni la force intellectuelle, peut-être, ni les connaissances religieuses suffisantes, ni l'aide nécessaire pour établir le lien entre les notions de psychologie et ce qui lui reste de notions religieuses. Il a l'impression que jamais auparavant il n'a rien entendu de si solide, de si beau, de si vrai. Alors, d'eux-mêmes pour ainsi dire, les souvenirs religieux passent au rang des images ou des contes, dans la catégorie émotions de l'enfance, et l'on tourne la page avec une ardeur qui peut s'allier à une certaine nostalgie.

En 2e année, commence ce fameux cours de sociologie auquel on ne peut retirer au moins un mérite : celui d'avoir rendu les Écoles Normales presque célèbres. Depuis 1882, on y travaillait suivant des principes dont personne ne se souciait; il a fallu que la sociologie fût au programme pour qu'on commençât à regarder, un peu, du côté des Écoles Normales; or, la sociologie y a changé quelque chose, sans doute, mais, au fond, peu de chose.

De la sociologie, que dire qui n'ait été dit? Chacun connaît la question. Enseigner, à raison d'une heure par semaine, à des élèves de dix-sept ou dix-huit ans, une science non constituée : passer en revue non seulement de graves questions économiques; mais encore terminer le cycle en étudiant les arts, les sciences, les religions, le droit, la politique, la famille, en restant dans la ligne d'une certaine école sociologique : tel est le problème. Laissant de côté les manuels en usage et les études qui en ont été faites, continuons à nous préoccuper des résultats. On peut les apprécier du dehors, si l'on peut dire, et du dedans. Du dehors, un jour d'examen, au cours de l'épreuve orale. Un humoriste n'y perdrait pas son temps; un philosophe serait souvent confondu; un ennemi, même acharné, de la sociologie, constaterait que la majorité des candidats ont appris par cœur certains cours; que la plupart des questions les déroutent; et que, ces notions ne se rattachant pas, dans leur esprit, à des connaissances historiques, juridiques, suffisantes, il ne restera que peu de chose d'un tel fatras.

Est-ce à dire que la sociologie n'agisse pas sur les élèves, sur leurs tendances, leurs dispositions, leurs aspirations? C'est plutôt cette influence que nous voulons montrer, parce qu'elle est la plus réelle.

Qu'elle les porte à s'intéresser aux questions sociales, qu'elle les dispose à plus de générosité, ou bien à la curiosité des questions politiques, l'étude présente ne nous conduit pas à l'examen de ces remarques; du point de vue religieux, constatons que la sociologie prépare les élèves à croire que la société est tout : qu'elle est la source de toute morale, de toute religion. Dès lors, la conscience individuelle n'est que le reflet de la conscience sociale, elle-même variable, chan-

geante dans son évolution, et le contenu des religions est relatif, lui aussi. Si l'histoire des religions est ramenée à la thèse de Durkheim (ce qui n'est pas le cas dans toutes les écoles), les conséquences sont nettes, notamment en ce qui concerne le sacrement de l'Eucharistie. La Présence réelle, qui autrefois apparaissait irrationnelle, peut sembler maintenant la survivance d'un rite grossier. Le nombre des élèves qui perdent la foi en est-il plus grand? Il est difficile de répondre; ce n'est pourtant pas être dans l'erreur que de dire : non. Il faut, en effet, voir l'autre côté de la question. L'idée que les religions peuvent être intéressantes à étudier s'insinue dans les esprits. Le grand silence qui a régné de 1882 à 1920 est fini. Sans doute, on peut parler des religions fort mal, et n'importe comment, sans compétence; mais on ne passe plus le fait religieux sous silence. Des curiosités s'éveillent chez les meilleurs, chez les plus intelligents; des aspirations vagues se font jour. Il est difficile de préciser; pourtant, on peut dire que cette génération ne cherche pas à construire des idées plus ou moins rationnelles : elle « sent ». Sentir, pour elle, c'est mieux que penser : c'est plus complet. On sent avec et par la Nature, avec et par la société. Il ne peut y avoir de vrai que ce qui est vie; il faut expérimenter plutôt qu'analyser. Il faut en tout rechercher la vie pour s'y épanouir soi-même; il faut communier à une harmonie où l'intelligence nous introduit, mais où elle cède le pas à une intuition qui la dépasse. (Phrases confuses, mais comment dire clairement les impressions peu précises des jeunes?) Ils faut, disent-ils encore, respecter la vie, la respecter infiniment, chez les autres. Tout ce qui exalte est vie, et donc désirable. La vie est une série d'échanges; les « lumières » sont collecti-

tives; il faut connaître le dynamisme des autres, ce qui fait vibrer leur âme, pour enrichir sa propre vie.

Où conduisent ces vagues aspirations? A des routes bien diverses. Au communisme parfois, car il exalte : il donne une foi — ou simplement au socialisme, et au syndicalisme. Là vont parfois des dévouements, des générosités véritables. L'ancien rationalisme ne suffit plus, les âmes veulent vivre, ou, du moins, tromper leur faim de vivre.

Et c'est aussi au catholicisme que, parfois, mènent ces tendances. On est plus ouvert; on veut tout examiner, sans préjugé. Les catholiques ont-ils vraiment une vie? Que vaut-elle? Que donne-t-elle? Et les catholiques, dans leur désir de leur faire connaître l'infinie charité du Christ, dans leur prudence même à ne pas éteindre... la mèche qui commence, peut-être, à s'allumer, ne savent pas toujours quelle attitude prendre, et il leur arrive de se tromper.

Ainsi, tout n'est pas mauvais, tout n'est pas dangereux pour la foi dans les voies de la sociologie. Il faut pourtant reconnaître les risques : celui de l'abus des mots mal compris; celui de la pauvreté de méthode; au fond, cet enseignement est l'une des routes — pas la seule — par lesquelles cette génération de jeunes maîtres est lancée à la grande aventure intellectuelle et sociale.

Pourquoi n'avons-nous pas présenté tout d'abord le rôle de l'ancien « scientisme »? C'est qu'il est en baisse; c'est seulement dans les milieux primaires attardés qu'on donne encore un sens étroit à cette expression : « la religion de la science »; mais partout, ailleurs, on distingue mieux ses limites. Le programme de 3e année lui-même y invite le personnel, en plaçant devant les yeux des élèves des expressions

comme : valeur et limites de la science — les diverses méthodes; chaque science a une méthode qui lui est propre. Le danger, pour la foi, est déplacé; il réside plutôt dans la deuxième partie du programme : Principes généraux de la morale. Encore faut-il dire que rien, dans la lettre même du programme, n'autorise des leçons vraiment opposées à la foi. C'est lorsqu'on consulte les manuels mis aux mains des élèves que des tendances, susceptibles de troubler la foi, se montrent. Elles rejoignent celles que nous indiquions, à l'occasion de la sociologie : élan vers le divin, vers une sorte de panthéisme; synthèse des aspirations rationnelles et sentimentales dans une religiosité qui emprunte beaucoup au christianisme, mais... pour le dépasser, l'humaniser, le rectifier. Nouveau culte, semble-t-il, et qui attire les jeunes par sa simplicité, sa façon de tout concilier sans effort, pour un épanouissement supérieur du moi. La formation religieuse n'est plus guère qu'un souvenir d'enfance; elle n'a pas dépassé le niveau d'un enseignement enfantin; comment pourrait-elle paraître aussi sérieuse? Ainsi pensent souvent les meilleurs; restent les autres que la vie présente, la vie matérielle intéresse d'abord. A ceux-là iront parfois — aux vacances, aux jours de sortie — des livres tels que le hasard en met dans toutes les mains : des romans grossiers, par exemple; ou bien, certains collègues, empressés près des jeunes camarades, les approvisionneront d'une littérature parfois violente, et souvent, assez bassement anticléricale.

Il ne servirait presque à rien de parler des enseignements reçus dans les Écoles Normales, si l'on n'ajoutait un mot, au sujet de l'atmosphère qui y règne. Elle est assez variable, suivant les écoles. Si l'on considère le degré des libertés accordées aux élèves, on constate

que les usages, les coutumes, ne sont pas partout les mêmes. Du point de vue religieux, par exemple, c'est un fait que, si l'on peut, ici et là, aller facilement à la messe, le dimanche, et y communier, ailleurs il est plus malaisé de le faire.

Le régime de ces écoles est l'internat; en général, les professeurs exercent une influence assez forte sur les élèves, bien que l'internat, pour eux, ne soit plus obligatoire, et qu'ils soient, assez rarement à présent, chargés de la surveillance intérieure. Ils sont peu nombreux; ils doivent contrôler lectures, manipulations, exercices de l'École annexe; ils ont donc des occasions fréquentes de parler familièrement avec les élèves. Eux-mêmes sont, le plus souvent, d'anciens normaliens primaires sortis des Écoles Normales primaires supérieures.

L'influence du Directeur est également importante. Il participe de très près à la formation pédagogique, et donne lui-même les enseignements philosophiques. Les normaliens sont déjà des fonctionnaires; c'est le conseil des Professeurs, présidé par le Directeur, qui établit, à la sortie de l'École, pour chaque élève, une brève notice relative à ses aptitudes; et cette pièce est la première de son dossier. Les sanctions de l'École ont donc, déjà, un caractère quasi officiel, quand elles sont importantes.

Une autre influence non moins importante est celle des camarades; pour certaines natures, c'est même, de beaucoup, le facteur le plus agissant. Cette influence peut, comme partout, s'exercer dans tous les sens; mais ce sont les non-pratiquants qui sont en majorité. Il semble bien que, en dehors des railleries qui ont cours dans tous les milieux, les raisons qui, présentées aux croyants, les troublent le plus, sont les suivantes :

Respectez-vous, ne vous laissez pas endoctriner; vous êtes de bonne foi; mais l'Église ne vous flatte que pour vous asservir. Un éducateur pense par lui-même; ou encore : Soyez loyal envers l'État qui vous paie, et ne servez pas ses ennemis : l'Église est ennemie de l'État; l'école libre est son instrument; elle cherche à le détruire; n'adhérez pas davantage aux Cercles de catholiques universitaires, aux Davidées; ce serait déloyal. Enfin : ne nous quittez pas; nous sommes tous solidaires; nous formons une famille; nous avons les mêmes intérêts, les mêmes ennemis. Restons unis; ne trahissez pas. Ces propos, les élèves ne sont pas seuls à les tenir. Tous ces arguments portent; ce sont ceux que les collègues feront entendre encore aux jeunes instituteurs et institutrices, lorsque ceux-ci, sortis de l'École Normale, connaîtront toutes les difficultés de la vie au village, dans un isolement qui, parfois, est absolu. Qu'ils le veuillent ou non, en effet, ils sont classés dès le premier jour; vont-ils à la messe : les uns trouvent que ce n'est pas la place d'un « républicain »; vont-ils à la paroisse voisine : ils manquent de franchise. Existe-t-il dans le village deux sociétés de gymnastique, deux de musique, deux patronages? Plus que jamais, les voici pour ou contre le « curé »; pour ou contre le maire. Si le maître tient bon, et qu'il fréquente l'église, ne risque-t-il pas parfois d'y entendre, sur les écoles laïques, des paroles qui l'atteignent, même indirectement; y recevra-t-il un enseignement adapté à ses exigences intellectuelles, à sa sensibilité, même? Il se décourage; et ceci, au moment où l'entraînement des collègues, la lecture d'abondants tracts professionnels, l'annonce d'une nomination peu avantageuse du collègue catholique l'avaient mis, déjà peut-être, dans un état d'âme peu favorable. Il regarde

alors, sans indulgence, le fond véritable de certains catholiques tapageurs; et, n'y voyant qu'avarice, dureté, rien de « chrétien », il se sépare d'eux, et suit le courant.

Ne semble-t-il pas paradoxal, à présent, de dire qu'en dépit de toutes ces difficultés, à cause d'elles, peut-être, le mouvement catholique universitaire suit une marche que rien n'arrête? Si nous cherchons les moyens par lesquels il s'étend, nous y verrons la confirmation de ce que nous avons déjà dit. On demande au catholicisme une vie, un soutien, parfois; mais, le plus souvent, une vie, au sens absolu, transcendant. On ne cherche pas des raisons logiques, des preuves d'un caractère seulement rationnel; d'emblée, on va au surnaturel : « Je n'aurais jamais cru, si le miracle n'existait pas », disait un jeune; et un autre : « Je crois, parce que je vois bien que Jésus n'est pas un homme. » Dès lors, on veut un catholicisme complet; on veut aller au fond, commencer, non sans quelque présomption parfois, mais avec enthousiasme, par le plus difficile. On lit des ouvrages de dogme, mais encore plus, peut-être, des ouvrages de spiritualité, et ces biographies qui sont des exemples, des preuves de vie, de vie qui se communique, et qu'on veut imiter. On montre une sévérité intransigeante pour les chrétiens tièdes, pour les prêtres habiles, les prêtres politiciens ou hommes d'affaires; on dit d'eux, même injustement : « Ils n'ont pas la foi. » Mais en revanche, quelle influence exercent ceux qui sont pieux et bons; comme ils sont vénérés — comme on leur sait gré de savoir transposer toute question sur le plan surnaturel; de dispenser à l'âme une vraie nourriture; de donner, enfin, des règles solides de pensée!

Les dispositions populaires ne sont-elles pas les mêmes, quoique plus confuses? Plus que les pessimistes ne le croient, les âmes attendent « la bonne nouvelle », sous la musique broyée et triste des cinémas et des T. S. F. Elles attendent — comme toujours — qu'on les aime; qu'on soit bon et patient; doux et pauvre; qu'on se donne, sans mesure, et sans attendre, hélas! ni gratitude, ni reconnaissance. Le peuple est un enfant. Il y aura toujours une foule capricieuse, instable, mais généreuse. La méthode à suivre, avec elle, c'est toujours la même : celle de l'Évangile. Le saint! Elle est prête à l'acclamer — à pleurer près de lui, à abuser de lui, à le vénérer, sans explication.

Les maîtres primaires, venus du peuple, eux aussi, sont souvent des cœurs ardents, et des logiciens simples. Ils auront la foi ardente, ou rien : nous le disions au début; et c'est pourquoi ils sont, parfois, si exigeants : « Il leur faut des prêtres toujours à l'autel », disait, récemment, l'un de leurs aumôniers.

— Mon Dieu, vous savez bien que c'est vrai. Depuis cinquante ans, tant d'eux sont morts, isolés et inquiets. Leur voix a crié dans le désert, et il semble que leurs descendants, les jeunes, l'ont entendue. Tout un groupe du Midi, par la voix de sa présidente, écrit avec une naïveté bien pardonnable, puisqu'elle est une foi :

« C'est un monde très « chic » que celui des primaires, parce qu'ils font entendre un appel intense vers l'amour vrai. » — Et j'ajoute : Parce que, d'instinct, ils reviennent aux sources; parce que ce qu'ils pressentent, ce qu'ils réclament, ce qu'ils essaient, c'est l'adoration du Père, en Esprit et en Vérité, par et dans l'amour du Christ, Notre-Seigneur.

★ ★ ★

Les milieux de l'Enseignement

Réponse d'une institutrice

Les milieux de l'enseignement primaire me paraissent formés surtout d'incroyants qui sont en même temps et avant tout anticléricaux. Il semble même que pour beaucoup d'entre eux l'anticléricalisme précède en quelque sorte l'incroyance, en ce sens que, peu intéressés par la question religieuse en elle-même, ils sont amenés par leur milieu à adopter une attitude d'hostilité envers l'Église ; d'où leurs préjugés contre la religion qui les transforment bientôt en incroyants.

Quelles sont les raisons de cette attitude?

I. — Formation professionnelle

A l'école Normale Primaire ou E. P. S.

a) *Esprit de l'enseignement :* On essaye trop de donner aux esprits, non seulement des connaissances, mais une formation, pour pouvoir être indifférent et silencieux à l'égard de tout ce qui est religieux.

Je n'ai jamais vu non plus attaquer ouvertement la croyance. J'ai vu des professeurs de lettres étudier avec une égale sympathie, en littérature, Bossuet ou Voltaire.

Mais je crois qu'en général l'enseignement de l'histoire, de la psychologie, jouent un grand rôle dans la formation de l'esprit en ce qui concerne les questions religieuses, et

que ces enseignements se heurtent, la plupart du temps, à la croyance. Je ne peux pas parler de la *sociologie*. J'ai trente ans et je fais partie de l'avant-dernière promotion, qui n'a pas connu l'enseignement de la sociologie à l'E.N.P. De mon temps, on avait en 2e année un cours de morale, mais déjà morale à base sociologique. On ne se servait pas de manuels mais d'un cours dicté par la directrice qui nous réunissait par ailleurs pour nous lire la *Cité Moderne* d'Izoulet.

En *psychologie* la plupart des manuels s'inspirent de théories rationalistes et matérialistes (c'est le cas, je crois, de Piffault). Peu montrent aux élèves, comme le fait Mélinand, les différentes thèses de psychologues et les objections qu'on peut faire aux matérialistes.

En *histoire*, les manuels de Malet ont été refaits par Isaac qui attribue volontiers à l'Église des intentions intéressées. Mais, tels qu'ils sont, ils me paraissent bien moins tendancieux que le manuel Brossolette qui est utilisé dans certaines E.P.S. pour la préparation du Brevet Élémentaire. A l'E.N.P. l'étude de l'histoire doit reposer sur des textes. Le livre de textes Dechappe est, paraît-il, très tendancieux. Guenin et Nouillac, au contraire, fait effort pour montrer les différents points de vue.

Il est difficile de citer des détails. C'est dans chaque chapitre qu'un détail vient contribuer à renforcer l'impression produite par les autres, et (sauf dans Brossolette qui s'inspire hardiment, dans son chapitre sur l'Église contemporaine, de l'ouvrage sur la *Curie romaine et la Grande Guerre*), en général ce ne sont pas des choses fausses ou d'une partialité criante qui caractérisent ces manuels ou l'enseignement oral. Pourtant, l'effet produit m'a semblé désastreux la dernière fois que j'ai interrogé des aspirantes au Brevet Supérieur. Tantôt on sentait une tendance à l'interprétation malveillante de tout ce que fait l'Église... Tantôt on généralise des faits isolés... Tantôt les élèves commettent des erreurs qui viennent sans doute de ce qu'on ne leur a pas fait étudier avec un

assez grand intérêt les questions religieuses et de ce qu'elles se contentent d'un à peu près...

En *Sciences*, je me souviens qu'on nous a affirmé, comme le recommandent les programmes, l'impossibilité du miracle. Je me souviens aussi que l'hypothèse du transformisme nous séduisait et me troublait parce que je croyais que l'Église condamnait absolument le transformisme.

b) *Cadres* : Je ne sais si l'influence des professeurs est aussi grande dans les E. N. P. de garçons que dans celles de filles. Les élèves-maîtresses ont facilement une admiration passionnée pour leurs professeurs. Mais je ne sais jusqu'à quel point ces admirations-là influent sur leurs idées. Je crois que partout l'influence est proportionnée à l'estime et à l'affection qu'inspire le professeur. Elle peut donc être négative si la valeur du professeur ne s'impose pas. Au point de vue religieux il me semble qu'il y a des dangers spéciaux dans les écoles de filles. Voici pourquoi. Dans les E. N. de garçons, les professeurs n'osent se montrer sympathiques au catholicisme ou pratiquants que s'ils sont des convaincus. Les autres, on sait qu'ils ne sont pas catholiques, et un élève catholique peut se mettre en garde. Au contraire, dans les E. N. de filles, il est assez fréquent de voir des professeurs vaguement sympathiques au catholicisme et même des pratiquantes, qui ne sont pas cependant des convaincues. J'ai eu des professeurs de ce genre, et si l'une d'elles a accentué en moi certaines tendances spiritualistes, il me semble que, somme toute, son influence a été un danger : j'ai cru qu'un certain degré de culture pouvait se concilier avec une vague sympathie, mais non avec des convictions catholiques. Je ne m'étais pas mise en garde contre cette pratiquante, et je ne me suis pas inquiétée de ce qu'il pouvait y avoir d'incomplet, d'illogique dans son catholicisme. Mes compagnes et moi nous pouvions éprouver un vague sentiment religieux, mais aucune de nous ne pouvait être une convaincue. Nous pensions tristement

qu'il y a conflit entre les besoins du cœur et les exigences de la raison...

Il faudrait ajouter l'influence de certaines lectures qui se sont introduites, paraît-il, dernièrement dans des E. N. dont la discipline est moins sévère qu'autrefois. Les ouvrages de Victor Margueritte sont introduits, lus et commentés en cachette. Les jeunes filles sérieuses ont à y souffrir beaucoup plus qu'autrefois. J'ignore si c'est un fait général. D'autre part, depuis que les groupements catholiques s'affirment, on en parle davantage dans les E. N. Là où, à la tête de la classe, se trouvent des filles d'instituteurs syndicalistes, ce qui est assez fréquent, on discute de manière à intimider les catholiques, en attendant qu'elles soient troublées dans leur foi par l'esprit qui les pénètre peu à peu et par l'absence de pratiques religieuses autres que la messe du dimanche. Car le surmenage fait que les prières s'espacent. La timidité fait qu'aucune ne va communier en cours de trismestre dans les petites localités où tout se remarque, et qu'aucune n'ose aller le dimanche chez une correspondante catho lique.

II. — Après la sortie de l'école

Lectures. Je connais peu d'institutrices qui lisent Gide et Proust ou des ouvrages de vulgarisation des théories anti-religieuses.

La majorité lit plutôt des romans assez divers. Je ne crois pas que le mal se fasse non plus, pour la majorité, par les bibliothèques des E. N., où se trouvent les ouvrages des « grands laïques ».

Les instituteurs qui correspondent aux institutrices qui lisent des romans paraissent lire assez peu, s'occuper davantage de parties de boules ou de sports quelconques.

Mais tous ceux-là n'ont pas d'idées bien arrêtées. Ils subissent l'influence d'nne minorité active, des journaux

pédagogiques et politiques et de la situation qui leur est faite dans leur commune.

a) Parmi les journaux pédagogiques, l'*École émancipée* est moins répandue que l'*École libératrice*. Beaucoup sont encore abonnés au *Manuel Général*, beaucoup moins combattif.

Généralement, les instituteurs — sinon toutes les institutrices — lisent le journal, et c'est presque toujours un journal anticlérical (*Quotidien, Œuvre*, mais surtout *Le Populaire* — d'autres fois *La Lumière* ou *L'Humanité*); cela explique la nature de leur anticléricalisme. Pour eux l'Église est l'ennemie, parce qu'ils voient en elle « l'alliée du capitalisme, du militarisme » et de tous leurs abus, l'adversaire des idées démocratiques, sociales, pacifistes, qui ont naturellement leur sympathie. Ils jugent de la pensée de l'Église sur ces questions par les journaux qu'ils voient lire par les catholiques (*Ami du Peuple, Écho de Paris,* etc...). Quelques-uns à qui j'ai montré des extraits d'encycliques pontificales (ou des journaux et revues écrits par des catholiques sociaux ou partisans du rapprochement international) ont manifesté leur sympathie. Puis ils ont ajouté, sceptiques : « Combien y en a-t-il, des catholiques, qui connaissent la doctrine des Papes sur ces questions-là et y conforment leur conduite? »

b) La situation qui est faite aux instituteurs dans leur commune, où ils sont en général bien accueillis par les anticléricaux « amis de l'école », et suspects aux catholiques; où ils n'entendent qu'un son de cloche, par suite, au sujet des querelles de village, des querelles électorales; où ils ne peuvent comprendre l'attitude du clergé dans la question des écoles géminées (n'oublions pas qu'ils ne croient pas au péché originel); où ils ont parfois la concurrence d'une école libre — tout les pousse à prendre une attitude défiante et hostile, même quand il y a un bon prêtre charitable.

c) Enfin, les rencontres entre collègues, les réunions de syndicats enracinent davantage leurs préjugés et font subir au plus grand nombre l'influence de la minorité militante.

Parmi ceux-là, il y a ceux qui sont avant tout anticléricaux, francs-maçons, vieux militants de la « défense laïque » qui ont vécu à l'époque de la laïcisation, « arrivistes » parfois qui savent que ces idées sont bien vues officiellement et plaisent à la majorité des collègues. Ils ont la majorité des collègues avec eux, sont parmi les dirigeants des syndicats cégétistes, ont des protecteurs dans le parti radical ou socialiste. Ils se chargent, par les bulletins de syndicats, les bulletins de libres-penseurs, les « Écoles Libératrices », de vulgariser pour les autres les théories antireligieuses, de propager les petits scandales.

Il y a aussi les communistes, ou les instituteurs à tendances communistes. Ils sont la minorité, sont parfois mal vus de certains chefs administratifs, mais exercent une grande influence sur leurs collègues parce qu'en général ce sont des convaincus, parce qu'ils n'ont pas seulement des haines, mais une mystique. Ils sont en contact avec des révoqués, des internationalistes qui ont souffert pour leurs idées... Au point de vue pédagogique, ils se tiennent au courant des méthodes nouvelles, font des essais comme celui de l'imprimerie à l'école, s'enthousiasment pour leur tâche. Et il y a entre eux une camaraderie dont on ne trouve l'équivalent que dans les groupements catholiques.

III. — Aboutissant religieux de cette formation

Nature. — a) *Ignorance religieuse :* je n'ai jamais trouvé d'esprits qui ne s'étaient *jamais* préoccupés de Dieu ou du problème religieux. Mais l'ignorance du catholicisme

est grande... Oui, je crois insuffisante la formation religieuse que presque tous ont reçue avant la première communion. Ils étaient d'ailleurs trop jeunes. Ils n'ont pas *pensé* ce qu'ils apprenaient. Il ne leur reste que des connaissances très vagues.

b) *Incompréhension et déformation :* c'est au dogme *en général* qu'on s'attaque d'abord ; on pense qu'il empêche la liberté de pensée de s'exercer. Les autres critiques sont celles qu'on entend partout ailleurs, et ne sont pas spéciales au milieu.

Dans quelle mesure ces déformations sont de bonne foi ? — Je n'ai jamais rencontré le type du cynique qui déforme la pensée de ses adversaires en sachant parfaitement qu'il la déforme. Mais la haine, les préjugés aveuglent tellement, l'amour-propre aussi, que nombreux sont ceux qui ne sont pas pleinement loyaux, sans se rendre compte clairement qu'ils ne jugent pas les choses de la même manière suivant qu'elles sont faites ou dites par leurs adversaires ou par eux. Comme dans tous les milieux, les âmes soucieuses de comprendre leurs adversaires, essayant de se mettre à leur place, sont une élite rare.

C'est un peu aussi la faute des catholiques qu'ils ont l'occasion de voir dans leur localité, de tous ceux qui pratiquent la religion à la lettre sans en avoir l'esprit, qui accueillent l'instituteur avec parti pris.

Généralement pas de rapports avec le prêtre, soit que l'instituteur se défie du curé, soit le contraire ; cependant il arrive qu'un bon prêtre lui inspire de l'estime. Il arrive même qu'ils discutent, sans avoir beaucoup de chances de se comprendre, leur formation est tellement différente, leur langage même diffère ! Les mots (comme liberté, laïcité) n'ont pas le même sens pour eux. Si le prêtre force cependant l'estime de l'instituteur et se fait comprendre, l'instituteur est tenté de dire : « Brave homme, mais qui sert sans s'en douter les calculs intéressés de son évêque. » (Car, en général, l'instituteur n'accepte pas de lire des ouvrages de doctrine catholique, ou des vies

de saints qui lui montreraient ce qu'est le catholicisme vécu, le véritable esprit chrétien.)

Étendue : Le désir d'avancement pour *se mêler* aux préjugés anti-chrétiens. Mais ces préjugés sont *réels* et *enracinés*. Les croyants timides craignent d'ailleurs moins les brimades de l'administration (qui sont rares) que la réprobation des collègues, l'isolement moral qui en résulte. Certains parents défendent à leur fille institutrice d'entrer dans les groupements catholiques, de crainte qu'elle ne trouve plus à se marier dans son milieu. D'autres craignent, en ne faisant pas partie des syndicats, de perdre un soutien et de paraître manquer d'esprit de solidarité.

Aussi ceux-là même qui se montraient pieux à l'École Normale s'isolent-ils en général des croyants convaincus qui pourraient les aider et contre lesquels on les met en garde. Souffrant de leur isolement, seuls pour lutter contre les doutes et les tentations spéciales au milieu, il arrive généralement qu'ils perdent toute confiance dans l'Église, puis toute foi catholique. Si au début la timidité les a éloignés du catholicisme fervent, puis même des pratiques d'obligation, au bout de quelques années ils finissent par avoir les mêmes préjugés anticléricaux et antireligieux que ceux qui n'ont jamais cru.

Mlle X.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

L'enseignement primaire dans les milieux en majorité urbains

Réponse d'un instituteur

Les observations recueillies ne découlent pas en général de conversations tendancieuses, de discussions contradictoires, la question religieuse étant en général exclue des réunions professionnelles, de couleur modérée, auxquelles je prends part. Elles résultent plutôt d'allusions, de réflexions jetées au hasard, de conversations particulières ou de discussions corporatives d'ordre général.

Dans l'ensemble, la Doctrine catholique, l'Église paraissent être en marge des milieux de l'enseignement primaire.

A la base de cette situation de fait se pose un profond malentendu, voulu, entretenu peut-être, à savoir que : l'Église est l'adversaire, sinon l'ennemie, de l'État. Dès lors, les fonctionnaires doivent opter pour l'État patron, l'État laïque.

Il y a pour quelques esprits — droits à certains égards, mais superficiels — une question de loyauté dans l'attitude pour le moins indifférente qu'ils adoptent vis-à-vis du catholicisme.

Pour d'autres, l'Église est cette institution périmée, intolérante, rétrograde, à laquelle on attribue toutes les erreurs du passé, passant sous silence ses immenses bienfaits de science et de civilisation. Ou bien si justice lui est rendue, c'est pour le passé. L'Église catholique épuisée, vieillie, a fait son temps, on la couvre de fleurs tout en activant sa chute.

Le progrès la condamne, il est ailleurs. On n'est plus religieux, cela ne se fait plus.

Dans les groupements avancés, Syndicats Cégétistes, la rubrique : Défense laïque, a pour principe l'offensive et non pas la défensive. Offensive contre l'Église et ses institutions; offensives contre les collègues catholiques, davidées et autres. Les Bulletins du Syndicat sont singulièrement instructifs à cet égard.

Mais je dois dire que tous les membres du Syndicat ne sont pas également pénétrés d'anticléricalisme; beaucoup d'entre eux donnent leur adhésion en vue d'avantages matériels, plutôt que par sympathie de doctrine.

S'il est facile de distinguer les anticléricaux (ils se révèlent d'eux-mêmes par un esprit agressif contre tout ce qui touche au catholicisme), il est plus difficile de départir les indifférents des incroyants, leur attitude pratique étant semblable : La question religieuse ne se pose pas, elle ne les intéresse pas ou ils la méprisent.

La grande majorité de mes collègues me semble plutôt indifférente. Presque tous cependant admettent quelques pratiques du culte aux grandes époques de la vie : baptême, mariage, enterrement; leurs enfants font leur Première Communion. L'hérédité, une vague religiosité, les amènent quelquefois à l'église, mais ils s'en tiennent là.

Aux enterrements religieux des collègues (les enterrements civils étant extrêmement rares) très peu d'instituteurs demeurent à la porte de l'église. Beaucoup d'entre eux, tout en gardant une attitude correcte, témoignent qu'ils sont là uniquement par convenance ou esprit de corps, mais que leur âme n'a aucun contact avec le surnaturel. L'inquiétude humaine ne les tourmente pas (1).

(1) « Si l'on considère que la grande majorité des maîtres font partie du Syndicat National, nettement anticlérical, on peut conclure à l'anticléricalisme au moins apparent et plus ou moins prononcé de la plupart des maîtres. Ils sont d'ailleurs, en général, imbus de l'esprit laïque, développé en eux par l'école normale, le milieu (col-

L'invasion du laïcisme, la recherche païenne du bien-être matériel, diminuent le sens de l'effort et la recherche des valeurs spirituelles. Mais ceci n'est pas spécial au corps de l'enseignement public.

Il est difficile d'apprécier le degré d'ignorance religieuse du monde primaire, étant donnée sa réserve sur la question.

Mais il me semble que l'ignorance soit à la base de l'incroyance. Ignorance non pas totale (je n'en ai jamais rencontrée), mais profonde et suffisante pour créer et entretenir tous les malentendus, les préjugés, les erreurs que nous pouvons journellement constater.

Il y a eu généralement une première instruction religieuse, mais sa disparition peut s'expliquer de deux manières. D'abord pour trop de gens, la Première Communion est la fin et non le commencement de l'initiation religieuse. D'autre part, même sérieusement reçue, cette instruction religieuse s'est arrêtée au stade de l'enfance, alors que toutes les disciplines ont reçu un développement ultérieur progressif, il y a eu déséquilibre dans l'œuvre de la formation humaine et mort par inanition des croyances religieuses. Il ne reste de la première éducation que des habitudes religieuses qui, faute de base solide, tendent elles-mêmes à disparaître.

Les programmes des examens préparatoires aux fonctions de l'enseignement sont si chargés qu'il faut un sens religieux bien résistant ou l'influence d'une famille profondément chrétienne pour continuer la culture religieuse parallèlement à l'étude des sciences profanes.

lègues, chefs, journaux). Certains sont pratiquants et anticléricaux. Dans la région de X., l'anticléricalisme est manifesté surtout en paroles et de « bons laïques » et syndicalistes font baptiser leurs enfants et leur font faire leur première communion. La plupart des maîtres ont certainement conservé un fonds de croyances puisque, sauf exception croyons-nous, ils ont des obsèques religieuses — complètes. Cela semble tout naturel. Observez les collègues à l'enterrement d'un camarade : ils sont là corrects, mais les cérémonies de la messe paraissent leur être à peu près inconnues. »

(*Une institutrice.*)

L'insuffisance de cette instruction religieuse livre la jeunesse des écoles supérieures et des écoles normales aux influences opposées qui résultent de l'étude des programmes ou de l'enseignement des maîtres incroyants ou hostiles, sans qu'elle puisse réagir suffisamment, son sens critique n'étant pas assez informé pour déjouer une calomnie, abattre un préjugé, réfuter une objection habilement présentée.

Dogmes combattus ou niés : Péché originel; l'homme naît bon. — L'enfer : épouvantail des curés.

Calomnie : Jésuites, faux, fourbes, patelins.

Incompréhensions : Intolérance de l'Église — on confond l'inflexibilité des principes avec la largeur de leur application et leur adaptation à l'évolution de la Société.

Certains ne voient dans l'Église qu'une puissance politique et dominatrice, qui non seulement asservit les esprits (Index), mais prétend régir la conduite des individus et des familles.

D'autres prétendent que la religion a eu du bon dans le passé, mais qu'elle a fait son temps, n'étant plus en harmonie avec le progrès; la morale scientifique la remplace — d'ailleurs la morale est indépendante de la religion.

Si les dogmes de l'Église sont incompris ou combattus, le dogme de la laïcité s'impose ou s'infiltre par toutes les avenues de l'esprit, il empoisonne des cerveaux par ailleurs bien équilibrés; toutes les Revues, tous les journaux pédagogiques en sont imprégnés; la seule *Revue de l'École* fondée par P. Dufrenne faisait exception ; elle n'existe plus. — Les conférences pédagogiques, les fêtes scolaires glorifiant la pensée laïque, et organisée par l'école ou pour l'école, les groupements professionnels de toutes catégories... à tout ce qui touche l'enseignement primaire on a soin d'ajouter le mot *« laïque »*...

... Il me paraît que lorsque en chaire, par exemple, l'école sans Dieu est anathématisée, il serait bon que — à l'exemple d'un curé d'une paroisse de ville que je connais — le prêtre employât des termes qui disent les choses sans blesser quelqu'un de son auditoire, ou joignît alors à la lettre un rapide

commentaire pour sauvegarder à la fois la vérité de la doctrine et la dignité des personnes.

Le prêtre, d'autre part, peut prendre contact avec les instituteurs. La guerre a rapproché bon nombre de ceux qui s'ignoraient. Que le curé de campagne ou de ville ne craigne pas, nouvellement arrivé dans sa paroisse, de faire une visite au personnel enseignant, même si celui-ci est réputé incroyant ou hostile. Ce geste de courtoisie n'est pas toujours inutile...

Une simple démarche, la visite à l'instituteur non pratiquant du curé nouvellement arrivé, a créé sinon l'entente formelle, du moins la sympathie. De la personne aux idées, la distance est parfois plus courte qu'on le pense.

Chez certains, l'attitude indifférente ou même anticléricale est conventionnelle et se justifie à leurs yeux par le désir d'avancement autant que par la fausse conception du mot laïque...

Cependant, je ne crois pas que dans notre département l'Administration donne une prime à l'incroyance, mais elle excuserait plus facilement les écarts des anticléricaux que les maladresses des croyants. En pratique, les catholiques sincères sont estimés de leurs chefs, mais le plus souvent les syndiqués obtiennent les meilleurs postes.

Il est des départements où les recommandations politiques des partis avancés jouent un rôle important, au détriment des catholiques pratiquants...

... Il n'est donc pas étonnant que non seulement les arrivistes, mais les opportunistes, aillent dans le sens du courant et affichent une mentalité de surface qui ne peut qu'être favorable à leur avancement.

Il importe de sortir de cet esprit de servilisme passé en habitude et dont certains jeunes, avec un joli cran, tendent à s'affranchir.

Je dois ajouter que parce que Catholiques et pour la Cause que nous servons — autant que par conscience professionnelle, nous devons tendre à exceller dans nos fonctions. Ne marchandant ni notre temps, ni notre peine, nous mêlant

en toute occasion à la vie professionnelle de nos collègues incroyants, sans rechercher la discussion, plaçons à l'occasion un mot juste, rectifions une assertion fausse. Courtoisement, sans esprit de lutte, prouvons par notre vie la valeur de nos principes, rayonnons la lumière chez le voisin. Cet apostolat extérieur discret, dans notre milieu, fécondé par une vie intérieure intense, permettra à quelques-uns au moins de nos frères égarés une plus juste conception du Catholicisme et des Catholiques.

UN INSTITUTEUR.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Un « Livre d'Heures » biblique

Bien que le contact fréquent des esprits chrétiens avec la Sainte Écriture soit plus répandu qu'il y a cinquante ans, il est certain que peu de catholiques sont encore bien familiarisés avec la Bible. Aussi devons-nous nous réjouir de toutes les tentatives faites pour développer ce contact et faciliter l'accès aux textes sacrés. Nul livre ne peut, à cet égard, être mieux venu que le petit volume que viennent de publier les *Éditions du Cerf* sous le titre de *La Prière des Jeunes* (1). Voici admirablement présenté (au point de vue matériel, on ne peut reprocher à ce livre que l'absence, fort gênante il est vrai, d'un Index méthodique) une excellente anthologie biblique.

Débarrassons-nous tout de suite de la critique, la seule, mais grave à mon sens, qu'attire ce volume : rarement titre fut plus mal choisi. Pourquoi serait-il réservé aux « jeunes » d'alimenter leur prière dans cette anthologie? Faut-il croire que ceux qui ne sont plus jeunes recourent à l'intégralité de l'Écriture? Je ne pense pas que les traducteurs de ce petit livre nourrissent une aussi naïve illusion... Sur ce titre, qui a je ne sais quel aspect patronage peu engageant, les « grandes personnes » jetteront un regard dédaigneux. Et j'insiste sur cet inconvénient parce que peu de livres peuvent être plus utiles — plus intelligemment utiles — à *tous*, jeunes et autres.

Plus intelligemment, car non seulement les auteurs de ce livre ont traduit, mais aussi, ce qui était plus difficile peut-être, et combien important, « assemblé » des textes

(1) *La Prière des Jeunes*, textes bibliques assemblés et traduits par Paul Abriès et Pierre Gilbrun. (Aux Éditions du Cerf, 10 fr.)

bibliques. Relier tous ces textes dans un plan qui donne à l'ensemble une perfection architecturale, et qui, tout en ménageant une grande variété dans la suite des textes, les unit les uns aux autres comme éléments d'un même tout : tel fut le but des auteurs et telle est avant tout, à mon sens, l'originalité de la *Prière des Jeunes*. Ce plan, Paul Abriès et Pierre Gilbrun l'ont emprunté à la prière par excellence, le *Pater*. Ainsi chacune de ces prières s'insère à sa place dans une prière qui les englobe toutes, et la beauté du texte biblique est d'autant mieux distillée que leur classement est rationnel.

Ce livre se termine sur une série de textes empruntés pour la plupart à *Job*, sur la souffrance et la mort, qui sont sans aucun doute parmi les plus beaux que la douleur ait inspirés aux hommes. Rien ne va plus avant dans l'expression de l'angoisse humaine que le fragment qui, dans la *Prière des Jeunes*, est intitulé : Soliloque du désespéré (1).

Mon esprit est anéanti,
Mes jours s'éteignent peu à peu,
Il ne reste plus que la tombe.

Ceux qui connaissent mal la Bible seront sans doute surpris d'y trouver sur tant de sujets des textes qui sont définitifs et dont la grandeur n'empêche jamais qu'ils revêtent pour nous la plus intime signification.

Les auteurs de la *Prière des Jeunes* ont voulu respecter dans leur traduction la prosodie hébraïque ; on verra que la technique même de leur traduction s'adapte à chacun des livres de la Bible qui, composés à des époques différentes, obéissent aussi à des règles de composition et de versification différentes, puisque, comme les règles de toute poésie, elles ont évolué au cours des siècles. Paul Abriès et Pierre Gilbrun ont voulu surtout, et de cela leurs lecteurs ne sauraient trop leur savoir gré, rendre dans leur traduction toute la force de la langue biblique, rester fidèles au génie de ces

(1) *La Prière des Jeunes*, p. 279.

paroles éternelles qui trop souvent sont édulcorées par les traductions courantes. Je ne citerai qu'un exemple qui donnera une idée assez juste, je crois, du redressement que la *Prière des Jeunes* opère à cet égard. Il s'agit d'un passage de *Job* (x). Ce fragment est ainsi traduit dans une édition classique, et d'ailleurs parfaitement estimable et respectable de la Bible :

> Qu'il se retire et que je respire un instant,
> avant que je m'en aille, pour ne plus revenir,
> dans la région de ténèbres et de l'ombre de la mort,
> morne et sombre région,
> où règnent l'ombre de la mort et le chaos,
> où la clarté est pareille aux ténèbres.

Dans la *Prière des Jeunes* nous trouvons :

> Laisse-moi, que je respire un peu
> Avant que je m'en aille sans retour
> Dans une terre obscure parmi les ombres de la mort,
> Séjour de ténèbres profondes,
> D'ombres de mort sans harmonie
> Qui luit comme l'obscurité.

J'espère que tous les lecteurs de la *Prière des Jeunes* seront sensibles à cette qualité de traduction qui, dans les domaines profanes aussi bien qu'en ce qui concerne les textes saints, est aujourd'hui chose presque introuvable.

Remercions Mgr Richaud qui, après avoir inspiré ce livre, a bien voulu en écrire la préface et souhaiter que de nombreux chrétiens recourent à la *Prière des Jeunes* pour goûter, selon la parole de Claudel, « la saveur de Dieu la Sagesse par qui la bouche et l'âme s'emplissent de miel et d'eau ».

CHRISTIAN DUCASSE.

Le néo-paganisme hitlérien

Dans tous les sermons, discours et lettres pastorales, les évêques allemands mettent en garde leurs fidèles contre le néopaganisme germanique qui tâche de s'imposer au peuple tout entier. Le Saint-Père a élevé, à plusieurs reprises, sa voix contre le racisme néfaste et il vient de le faire d'une façon particulièrement solennelle dans son allocution de Noël au Collège des cardinaux.

De quoi s'agit-il donc? Certainement pas seulement de la Communauté de Foi Allemande du professeur Hauer et des sectes apparentées. Il faut s'en occuper, parce que leur agitation devient dangereuse dans certains milieux, mais il ne faut pas exagérer leur force : ils sont loin de représenter une partie importante du peuple allemand. S'il y a des gens qui pensent à raviver le culte des anciennes divinités Wotan, Frigga et Baldur, à se réunir dans le clair-obscur des forêts de chênes pour rôtir des poulains, à se décorer de peaux d'ours et de cornes de buffles et à faire bénir leurs mariages par le saint marteau de Thor, libre à eux de le faire. Ce n'est pas par de telles pratiques que le christianisme sera ébranlé.

Non, le néo-paganisme dangereux dépasse de loin les sectes pseudo-religieuses des Hauer, Bergmann, Dinter et Ludendorff. Ce sont les Rosenberg, Schemm, Esser, Schirach, qui le représentent. Qui sont donc ces messieurs? Ils sont les dignitaires officiels du Troisième Reich, préposés à la vie culturelle de la nation et à l'éducation de sa jeunesse. C'est, disons-le très nettement, le national-socialisme lui-même. *Le national-socialisme et le néopaganisme germanique sont identiques.*

C'est une constatation dont les conséquences doivent être grandes. Le nombre des catholiques qui sont amenés à cette

conclusion devient de plus en plus grand. La question de savoir s'il y a deux national-socialismes, l'un qui est un simple système économique et politique, et l'autre qui est une *Weltanschauung* totalitaire en contradiction formelle avec la foi et la morale chrétiennes, a été résolue par la négative.

Avant l'avènement de Hitler au pouvoir, l'épiscopat avait affirmé le caractère antichrétien du national-socialisme, en interdisant aux catholiques de s'inscrire au parti naziste et en refusant l'enterrement religieux à ceux qui oseraient enfreindre cette interdiction. Après la Révolution Nationale, les évêques sont revenus sur leur décision. On faisait une distinction entre les doctrines condamnées du programme du parti (par exemple la phrase disant que la morale est basée sur le sentiment de race) et les théoriciens nazistes, notamment Alfred Rosenberg, d'une part, et le national-socialisme comme force politique et titulaire de l'autorité d'État, d'autre part. Hitler ayant fait des déclarations pacifiques sur le respect que son gouvernement témoignerait à l'égard des confessions chrétiennes et ayant donné de son programme de parti une interprétation qui, bien qu'elle ne fût pas trop logique, semblait écarter les plus graves dangers, les évêques cédèrent. Ce ne fut pas, comme certains nazis l'ont pensé et écrit, l'aveu qu'ils s'étaient trompés auparavant. Mais avant de risquer avec l'État un conflit suivi de très sérieuses conséquences, les évêques étaient obligés, suivant toutes les règles de la bonne diplomatie, de s'en tenir à l'interprétation la plus favorable. Quand Rosenberg fut nommé chef suprême de l'éducation philosophique dans le parti et dans toutes les organisations officielles, l'Église répondit promptement, en mettant son livre, *Le Mythe du Vingtième Siècle*, à l'index. Ainsi est démontrée nettement la véritable opinion de l'Église sur le national-socialisme philosophique.

L'évolution a montré que c'est le national-socialisme intégral qui détermine le régime naziste. Dans le dernier congrès de l'Association des instituteurs national-socialistes

dont les directives sont obligatoires pour tous les instituteurs et professeurs, même pour ceux qui enseignent dans les écoles catholiques, le président de cette association, M. Schemm, ministre de l'enseignement en Bavière, a proclamé des thèses comme celles-ci : « La morale est l'obéissance aux lois du sang; là où notre sang proteste, nous agissons immoralement », « la base de l'éducation est la race », « le principal facteur de l'éducation est l'État ». Il proclama le rôle médiateur de la nation entre l'individu et Dieu : « Qu'on ne s'imagine pas qu'on puisse arriver à Dieu sauf par la nation. Je ne crois pas au fil de téléphone particulier que l'individu aurait avec le bon Dieu. »

Il n'est plus possible de prétendre que les tendances néo-païennes ne sont que des mouvements privés qui n'engagent pas le parti et que Hitler lui-même tient au « christianisme positif ». Car toutes les positions importantes pour l'éducation et la formation doctrinale se trouvent dans les mains de païens notoires, et c'est Hitler qui les a nommés et qui les maintient. La modération qu'on peut constater çà et là n'est que d'ordre tactique, par exemple pour ne pas compromettre les chances du Reich dans le plébiscite de la Sarre.

Dans la situation d'aujourd'hui, on se rappelle un passage que Heinrich Heine a écrit, il y a exactement cent ans, dans son article « De l'Allemagne » et qui est d'une saisissante actualité : « Le christianisme, dit-il, a adouci, jusqu'à un certain point, cette brutale ardeur batailleuse des Germains; mais il n'a pu la détruire, et quand la Croix, ce talisman qui l'enchaîne, viendra à se briser, alors débordera de nouveau la férocité des anciens combattants, l'exaltation des Berserkers dont les poètes du Nord chantent encore aujourd'hui. Alors, et ce jour, hélas! viendra, les vieilles divinités guerrières se lèveront de leurs tombeaux fabuleux, essuieront de leurs yeux la poussière séculaire; Thor se dressera avec son marteau gigantesque et démolira les cathédrales gothiques... »

KURT TÜRMER.

A TRAVERS LES REVUES

A propos de Karl Barth

Il y aurait quelque naïveté à vouloir résumer en quelques pages la très intéressante discussion de la Société française de philosophie dont le dernier bulletin (décembre 1934) nous donne le compte rendu. Nous croyons cependant utile et intéressant pour nos lecteurs d'en donner un bref aperçu.

C'était M. le Pasteur Pierre Maury qui était chargé de présenter quelques considérations sur le théologien protestant; voici d'abord comment il le présente :

Permettez-moi d'abord de rappeler brièvement qui est Karl Barth : un pasteur de Suisse allemande qui, après avoir occupé plusieurs chaires de théologie, est actuellement professeur de dogmatique à Bonn. Un pasteur : ce renseignement n'est pas seulement biographique; il a une importance capitale quant à son système théologique. Dans un remarquable chapitre de *Parole de Dieu et parole humaine*, Karl Barth raconte qu'il fut conduit à ses études théologiques par la situation où il se trouvait chaque dimanche matin, quand, appuyé uniquement sur la Bible, il devait dans ses sermons *parler à des hommes la Parole de Dieu*. Situation paradoxale. Il en chercha longtemps l'issue, notamment dans un examen approfondi de l'Écriture Sainte. Le résultat de cet examen fut que, précisément, il n'y avait pas d'autre issue que le paradoxe lui-même. Il fallait l'accepter. C'est en l'acceptant, sans minimiser aucun de ses termes, que nous rendons gloire à Dieu. Si je souligne cette origine de toute la pensée barthienne, c'est pour en montrer le caractère concret, non pas idéologique. Elle est toujours engagée, existentielle et non conçue d'un point de vue spectaculaire. C'est là un de ses traits décisifs.

Placé devant ce dilemme de devoir dire, lui homme, la Parole de Dieu et de ne le pouvoir, précisément parce qu'il s'agissait de la parole *de Dieu* et qu'il était homme, Karl Barth a réfléchi à ce que veut dire cette affirmation : « Dieu parle dans l'Écriture Sainte », et il a écouté ce que Dieu dit. — En quoi a consisté pour

lui cette réflexion? En une étude de la Bible, et notamment de l'*Épître aux Romains*. Cette étude, destructrice de toute certitude humaine, l'a conduit à refuser la théologie que, pour la qualifier d'un mot, nous appellerons la *théologie humaniste* du XIXe siècle, la théologie quasi officielle de l'Église (M. Pierre Maury entend ici l'Église protestante), celle de Schleiermacher; elle l'a conduit aussi à refuser et rejeter sa propre position antérieure de « chrétien social » ou de « socialiste chrétien », non pas pour croire à d'autres messianismes humains, à d'autres systèmes, à d'autres « ismes », mais pour croire, au-delà de tout système (non hors de toute la réalité humaine), à ce qui est, à Celui qui est au delà; croire, non en saint Paul, mais au Dieu qui parla à saint Paul et qui continue à parler, par saint Paul et par tous les écrits sacrés, à ceux qui vont l'y entendre.

Vous savez l'étonnante aventure du livre auquel aboutit cette réflexion, le *Römerbrief*, son succès presque foudroyant, l'accueil qui lui a été fait, aussi bien dans les milieux catholiques que protestants et hors de tous les cercles confessionnels.

M. le Pasteur Maury rappelle alors les combats que Karl Barth a soutenus pour dégager l'Église protestante de l'emprise totalitaire du national-socialisme. (Cf. notamment la brochure *Theologische Existenz heute*.)

Ces paroles étaient prononcées en décembre 1933. Nous savons que, depuis, M. K. Barth a eu à souffrir de nombreuses attaques à cause de sa foi. Aussi parlerons-nous toujours de lui avec la plus respectueuse sympathie. Mais il est bien évident que cette théologie qui affirme la rupture absolue entre Dieu et la nature humaine laissée à ses seules forces, au point d'opposer un refus catégorique à toute théologie naturelle et à toute philosophie chrétienne, soulève de sérieuses difficultés — sans parler de l'opposition formelle d'une telle doctrine à la pensée catholique.

Difficulté que l'on pourrait appeler apologétique et qu'a nettement posée M. Gabriel Marcel :

... Du point de vue que M. Pierre Maury a indiqué, il est évident qu'il ne peut pas y avoir une critériologie de la parole divine : il est complètement impossible de déterminer quels sont les caractères qui nous permettraient de reconnaître si nous sommes ou non en présence de la parole divine, attendu que — je m'excuse d'employer cette expression grossière — nous n'avons aucune barre sur cette parole, elle est entièrement indépendante, transcendante, et, en quelque sorte, elle nous anéantit.

Aucune apologétique n'est possible dans ces conditions, aucun préliminaire, quel qu'il soit. On n'entre pas dans cette situation théologique : on y est, ou on n'y est pas.

Seulement ceci, qui évidemment est prodigieusement difficile à penser, qui, en un certain sens, est la négation de tout ce que nous appelons pensée, laisse subsister une difficulté qui paraît inéliminable : cette pensée même de Barth est, si je puis dire, auto-apologétique, elle prétend malgré tout se poser, s'affirmer par opposition à d'autres interprétations, celle de Schleiermacher, par exemple. La pensée de Schleiermacher est niée, elle n'est pas purement éliminée, c'est que tout de même on la nie.

Ici me paraît intervenir par conséquent une autre difficulté : quel est le statut, si je puis dire, « théologique » de cette phénoménologie barthienne par rapport à elle-même? En d'autres termes, sur quel terrain se place-t-elle?

Il me semble que, par une espèce d'usurpation à demi inconsciente, cette pensée de Barth — je dis cela avec timidité, c'est un peu énorme comme accusation! — prétend en quelque sorte s'arroger à elle-même, en tant que pensée barthienne, quelques-uns des privilèges qu'elle confère à la parole de Dieu, c'est-à-dire qu'elle se pose elle-même comme une sorte d'absolu. Ici nous sommes tout de même en droit de nous cabrer, de dire, en présence d'un théologien qui parle de la parole de Dieu : nous ne sommes pas *en présence* de la parole de Dieu.

Difficulté théologique aussi qu'a soulevée à son tour Mme Lot-Borodine. Car s'il est vrai que sans la grâce l'âme humaine est absolument incapable de mener une vie proprement divine, et même — depuis la faute d'Adam — d'éviter le péché, elle n'en reste pas moins une image — lointaine sans doute, mais véritable — de la divinité.

Ce sont ces observations qu'avait notées également M. Blondel dans la très intéressante lettre qu'il avait adressée d'Aix-en-Provence à la Société. Notons ce point de vue — si important — de la moralité :

S'imaginer, en effet, sans méthode ni contrôle, qu'une inspiration subjective fait d'un homme l'instrument du bon plaisir d'un Dieu, sans rapport avec tout l'ensemble de nos certitudes naturelles, c'est canoniser le sens propre, en ouvrant arbitrairement la porte à la diversité des fanatismes, à l'exaltation des faux mysticismes. Plus de tels risques sont redoutables, plus il est nécessaire de se souvenir qu'on ne se passe pas impunément de ce que les maîtres de la vie intérieure nomment « le discernement des esprits », « les purifications ascétiques », et toute cette science expérimentale et collective

qui faisait dire à saint Jean de la Croix que « le vrai spirituel est le plus raisonnable des hommes ».

Nous n'avons cité que les critiques... Nous savons que M. Barth aurait longuement à répondre, et M. Maury sut éclairer le débai par des réponses profondément religieuses. On lira avec intérêt le compte rendu de cette rencontre.

Pour nous, nous sommes reconnaissants à M. Barth d'avoir rappelé une fois de plus, — en un temps où l'on a peut-être tendance à l'oublier, — et la transcendance divine, et la nécessité d'une rencontre intérieure de l'âme avec Dieu, pour que la lecture de la Bible prenne valeur de Révélation. Ces vérités furent toujours défendues par l'Église catholique, et c'est même parce que hors de l'Église l'âme ne saurait rencontrer Dieu, que l'Écriture n'a valeur de message divin qu'en tant qu'elle est présentée par l'Église même, témoin de Jésus-Christ, où continue à vivre son Esprit.

Mais pour défendre la transcendance de Dieu il ne faut pas méconnaître son immanence : il n'y a point de rupture du monde à Dieu, mais nécessaire continuité. Non point que nous entendions imposer une mesure humaine à la parole divine, mais il nous faut bien constater que sans cette relation de dépendance, qui n'est pas autre chose que la création, le monde ne serait pas. Et puisqu'il est l'œuvre de Dieu, il en est nécessairement le reflet.

Dès lors tout ce qui a quelque réalité nous parle toujours de Dieu s'il ne nous en dit pas les intimes secrets. Avant la Révélation l'âme découvre Dieu à travers le monde. Après c'est au cœur même de Dieu qu'elle pénètre d'abord, comme un enfant va d'abord à l'amour de son père, et ne s'attarde qu'ensuite aux autres dons qu'il a pu lui faire, c'est de cette profonde harmonie de la créature à son Créateur que naît cette analogie — objet d'exécration pour la pensée barthienne — qui rendra possible à la fois l'apologétique et la théologie, et qu'il faut bien admettre, sous peine de contradiction.

Il est vrai qu'une telle perspective n'effraie pas M. Pierre Maury, mais nous nous demandons s'il peut exister alors, nous ne dirons pas une philosophie, mais une pensée.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

CIVIS. *Faut-il causer?*

Conversations franco-allemandes...

P. VAN GESTEL, O.P. *Le socialisme religieux.*

I. La religion et le socialisme.
II. Les tendances et les causes du socialisme religieux.
III. Ce qu'est le socialisme religieux.
IV. Aperçu sur les organisations existantes : Allemagne — Autriche — Suisse — France — Belgique — Hollande.
V. Conclusion.

LOUIS MASSON. *La stupide guerre du Chaco.*

Deux grandes sociétés pétrolières sont derrière les belligérants...

AUGUSTE VIATTE. *La libération d'Haïti.*

Où l'on voit qu'il y a toujours recours contre l'injustice.

DOCUMENTS

L'oligarchie financière.

Discours prononcé au Sénat, le 5 décembre 1934, par M. Lesaché, sur les abus des sociétés anonymes.

A travers les revues : Snobisme du « planisme ».

Billet de Civis

FAUT-IL CAUSER ?

D'anciens combattants ont repris le contact avec Berlin, et d'autres Français, dont le patriotisme n'est pas moins éprouvé, ne laissent pas de s'en émouvoir. La démarche jugée profitable par les uns est tenue par les autres pour une faute plus propre à desservir le pays qu'à accroître les chances de paix. Question de tactique, mais dont le résultat est gros de conséquences.

Faut-il causer avec l'Allemagne ?

Les partisans de la méfiance ont beau jeu. Leur attitude, comme il arrive pour toute opposition, coûte peu d'effort et ne comporte pas de risques immédiats. Ils ont pour eux l'abondance des faits, l'évidence de la duplicité et des contradictions hitlériennes, et l'aversion inspirée par le régime actuel de l'Allemagne. Hitler affirme vouloir la paix. Il est possible qu'il soit sincère. Mais il n'est pas incroyable que cette affirmation publique dissimule une arrière-pensée de feinte. Supposons la sincérité. Qui nous dit que demain nous n'en verrons pas exploiter à l'excès la bonne impression ? Et combien de temps durera ce désir de paix ? Quand nous nous serons installés dans la sécurité qu'il inspire, n'est-il pas à redouter qu'un prétexte, une mauvaise querelle, le simple retour d'une exigence insatiable, déchirent brutalement le voile où nous aurons accepté de nous laisser envelopper ?

Admettons que par nécessité, par un calcul de chances, ou pour céder à la répugnance des anciens combattants qui n'ont pas oublié les horreurs du carnage, l'asphyxie par les gaz, l'atroce brûlure des lance-flammes, l'interminable agonie dans les fils de fer et la boue glacée des boyaux, Hitler

dise du fond du cœur : « Soyons amis. » Allons-nous croire qu'il va nous faire le don de cette amitié sans la monnayer? Avant de répondre : « Tope là », n'est-il pas raisonnable de savoir ce que cela coûtera? Autre question. Hitler est-il assuré de garder longtemps le pouvoir? Est-il vraiment le maître de cette multitude qu'il a domptée? Cette horde exaltée qui constitue son entourage et où l'on joue du revolver comme d'une breloque, quelle garantie pour l'avenir offre-t-elle? N'aurons-nous pas demain Gœring ou Rosenberg? N'oublions pas au surplus le casque à pointe de von Blomberg qui se profile à l'horizon, comme celui d'une sentinelle en faction devant les destinées du germanisme.

On dit que les paroles volent et que les écrits demeurent. Quel crédit faut-il accorder aux paroles d'un pays dont les écrits ne sont jamais que des chiffons éventuels? Quelle est la consistance ou la valeur de la foi jurée pour un peuple qui se rit d'un droit universel, et ne reconnaît que le droit allemand, c'est-à-dire le droit de ne rien tenir des promesses faites, dès lors qu'elles cessent d'être une bonne affaire pour l'Allemagne?

Voilà quelques motifs de juste méfiance, et il ne serait que trop aisé de pousser encore plus loin la critique sans dépasser les bornes de la vraisemblance et de la stricte justice.

Cependant nous demandons : Et après?

Quelle suite logique donner à ce discours?

On nous répond : « Armons. »

Bien, nous avons armé et nous continuerons, mais où faudra-t-il s'arrêter?

Nous porterons notre budget de 14 milliards à 16 milliards et la durée du service obligatoire à deux ans. L'Allemagne de son côté continuera ses armements. Un jour prochain il faudra faire un nouvel effort financier et prolonger d'une nouvelle année le temps passé sous les drapeaux. L'Allemagne ayant sur nous l'avance d'une population et d'une natalité plus nombreuses, avec une capacité industrielle supérieure, nous serons toujours dépassés dans cette course à l'accroissement des moyens matériels. Tout notre effort, dont je ne conteste pas la nécessité, les choses étant ce qu'elles sont, ne saurait aboutir à nous donner la sécurité. Il n'y a d'ailleurs pas de sécurité dans le voisinage d'un peuple dont la préparation à la guerre est l'industrie nationale. Tout notre espoir

est seulement dans une moindre insécurité. J'accorde que ce n'est pas rien, mais c'est, hélas! peu de chose.

J'ai l'air d'oublier nos alliances. Non, je ne les oublie pas, mais je les considère avec mélancolie en songeant à celles que la dernière guerre a permis de sceller. Je ne puis pas ne pas me rappeler qu'il a fallu soutenir la guerre pendant quatre ans, avec des alternatives de succès et d'échecs, malgré le secours apporté par la Belgique, la Russie, l'Angleterre, l'Italie, l'Amérique, la Serbie, la Roumanie et le Japon. Que l'on veuille bien considérer cette liste imposante et la comparer avec celle des alliés certains ou douteux dont nous pouvons faire état pour demain.

Mais, alors, il n'y a plus rien à faire?

Il y a certainement mieux à faire que de piétiner sans arrêt dans la voie des armements chaque jour augmentés. Cette voie-là est sans issue, à moins qu'à mi-chemin elle ne bifurque vers la ruine. Il faut arriver à la dénonciation collective du mirage offert par la paix armée. « Si vis pacem, para bellum. » *L'Allemagne prépare la guerre. Nous devrions en conclure qu'elle veut la paix. Notre conclusion est toute contraire. Pareillement l'Allemagne interprète les armements de ses voisins comme un dessein de l'exterminer. Vous voyez bien! Pour avoir la paix, il faut véritablement préparer la paix. Et préparer la paix, nous ne disons certes pas que ce soit prématurément ou unilatéralement désarmer, mais pardessus tout c'est mettre en évidence le devoir de s'entendre. C'est développer l'esprit de concorde entre les nations, c'est grandir et fortifier le prestige de l'arbitrage, c'est travailler à imposer la nécessité et l'acceptation d'un droit des gens international. Il faut se persuader qu'aux conflits humains il doit y avoir des solutions humaines. Et cette conviction encouragera les négociations à Genève, et en dehors de Genève, partout où pointe une chance d'accord et de paix.*

Le seul risque serait l'oubli de la vigilance et de la prudence particulièrement justifiées dans le cas de l'Allemagne. Mais qui parle de cela? Nous ne serons dupes que si nous consentons à l'être. Où a-t-on vu que négocier soit l'équivalent de désarmer? N'est-ce pas plutôt le meilleur moyen de tirer parti des armements? C'est, en vérité, la plus sage et la plus fructueuse utilisation de la force.

CIVIS.

Le Socialisme Religieux

Parmi les nouveaux courants d'idées qui se sont révélés dans le socialisme contemporain, il en est qui ont suscité dans plusieurs pays d'Europe un véritable intérêt, qui ne s'explique guère par l'importance numérique des adhérents, mais par la nouveauté, l'originalité de leur doctrine; nous pensons à ces diverses tendances, rencontrées un peu partout et qui sont désignées sous l'appellation assez vague de socialisme religieux. Elles sont significatives du besoin de rénovation et de restauration spirituelles qui s'est fait sentir jusque dans les rangs du socialisme. Nous voudrions donner une vue d'ensemble sur ces tendances (1).

I. — La religion et le socialisme

Socialisme religieux! Pareille épithète ne manque pas de provoquer, au premier abord, un étonnement assez compréhensible. Socialisme et religion, ne sont-ils pas restés toujours d'irréductibles adversaires? Le mot historique jeté par A. Bebel en 1878 à l'adresse du prêtre catholique W. Hohoff, n'a cessé d'être répété dans les deux camps avec une égale conviction : « Le socialisme et la religion s'opposent comme le feu et l'eau. » Cette opposition n'a cessé d'être soulignée dans les documents officiels émanés de l'autorité ecclésiastique, dans les études scientifiques et dans les publications apologétiques. Sa Sainteté Pie XI, tout en men-

(1) Voir notamment ma thèse doctorale : *Het Religieus Socialisme* (388 pp., Louvain, 1932).

tionnant les formes mitigées du socialisme actuel, n'a pas manqué d'affirmer dans l'encyclique *Quadragesimo Anno* l'incompatibilité traditionnelle du catholicisme et du socialisme. « Un bon catholique ne peut pas être en même temps un vrai socialiste. » Au reste, les faits eux-mêmes se sont chargés de démontrer à l'évidence le bien-fondé de ces affirmations.

En dépit de la formule équivoque et d'ailleurs inadmissible, qui se trouve pour la première fois dans le programme d'Erfurt (1891) : « Religion est affaire privée », ou, comme dit Émile Vandervelde, « affaire de conscience », c'est un fait que, dans tous les pays du Continent, le socialisme a combattu avec âpreté toutes les formes de religion et toutes les églises, quelles qu'elles soient.

Dans sa littérature et sa presse, dans sa propagande et dans ses organisations d'œuvres de jeunesse, il professe toujours une conception de la vie ne laissant aucune place aux valeurs ou aux convictions religieuses. Bien plus, il leur fait souvent une opposition nette. En outre, là où il a pu exercer son influence sur la législation, il n'a pas manqué de faciliter la séparation de l'Église et de l'État, de pousser à la laïcisation des institutions publiques, et tout particulièrement de l'enseignement.

En Allemagne et en Autriche, la propagande d'après-guerre pour la désertion de l'Église, la « Kirchen-Austritt », et la « libre-pensée prolétarienne », ont été presque exclusivement organisées par le parti socialiste. Les chefs de parti, aussi bien les théoriciens que les hommes d'action, ont toujours combattu le christianisme, tout autant que le capitalisme. Un seul fait suffit à mettre en pleine lumière cette opposition irréductible de la religion et du socialisme ; le P. Rutten l'a très

justement remarqué par rapport à la Belgique, mais il se vérifie aussi bien ailleurs : au progrès du socialisme dans une région correspondent fatalement une diminution de l'esprit religieux et un recul de l'Église.

Quand la Maison du Peuple se remplit, le vide se fait à l'église. L'idée du monde telle que les socialistes la présentèrent était celle d'un monde d'où Dieu était totalement absent.

C'était, comme l'a dit Sombart, « un monde dont Dieu s'en va », « *Die Entgottung der Welt* ». Aussi les masses enrôlées dans l'Internationale se trouvèrent-elles éloignées de Dieu, séparées du Christ, comme le monde païen au temps de saint Paul.

Toutes les études qui se sont attachées à analyser l'âme prolétarienne ont révélé cette absence, cette mort du sentiment religieux : je n'ai qu'à rappeler les témoignages de deux pasteurs protestants en Allemagne : P. Piechowski et G. Dehn (1), et du marxiste hollandais, Dr J. Kruyt (2).

II. — Les tendances et les causes du socialisme religieux

Dès avant, mais surtout après la guerre, quelques-uns se sont imaginé pouvoir jeter un pont entre le socialisme et la religion. Tout en reconnaissant l'antagonisme actuel, ils prétendaient l'expliquer par une

(1) Ces deux pasteurs socialistes ont publié chacun une enquête très remarquée sur le sentiment religieux dans la classe ouvrière, notamment

P. Piechowski, *Proletarischer Glaube* (Berlin, 6e éd., 1929).

G. Dehn, *Proletarische Jugend* (Berlin, 2e éd., 1930).

(2) Dr. Kruyt, *De Onkerkelykheid in Nederland*. Amsterdam, 1933. Étude sociographique très fouillée sur le fait et les causes de la désertion des églises.

incompréhension réciproque. Bien loin de s'exclure mutuellement, l'un et l'autre devraient, disaient-ils, tâcher de s'unir en vue de se compléter. Le socialisme recèle, encore qu'inconsciemment, des valeurs religieuses, dont il doit prendre conscience pour se rajeunir et s'approfondir et pour reprendre un nouvel élan au contact de cette force supérieure.

Il possède en germe une doctrine morale, une échelle des valeurs par où il peut se hausser jusqu'à satisfaire vraiment les exigences les plus hautes de toute religion, et très spécialement du christianisme. Qu'il épanouisse ou mûrisse donc ses germes, il pourra sans peine susciter un nouvel élan religieux dans l'humanité. Il la délivrera de la puissance de Satan, de l'esclavage de la matière, il établira entre tous les hommes un véritable esprit de solidarité et de fraternité. Donc les socialistes s'imaginent pouvoir unir le socialisme et la religion de par l'intérieur et ne craignent pas d'affirmer que l'un et l'autre peuvent également tirer profit de la prise de conscience du lien intime qui les fait dépendants l'un de l'autre.

Par ailleurs, des facteurs d'ordre interne et d'ordre externe ont favorisé ce rapprochement. Tout d'abord une certaine communauté d'idées semble suggérer la possibilité d'une réconciliation. Le socialisme représente une aspiration vers la communauté des esprits et des cœurs. Il nourrit le désir et l'attente d'un temps meilleur. Ces idées, toutes différentes qu'elles soient des conceptions chrétiennes, telles que la communion des âmes et le salut des hommes, ne laissent cependant pas d'avoir avec ces dernières une certaine ressemblance. Déjà les socialistes utopistes d'avant 1848 alléguaient en leur faveur des analogies de ce genre. Cependant Marx, bien qu'il fût consumé personnelle-

ment par une faim de justice âpre et pleine de « ressentiment », rejetait ces conceptions utopiques. Il établit la doctrine socialiste sur une conception de vie purement rationaliste et économique, il proclama la primauté des forces matérielles dans l'évolution de l'histoire.

Pour lui la réalisation de son programme relèverait toujours des valeurs et des puissances économiques telles qu'elles s'affirment dans la lutte des classes et prennent un caractère de nécessité intrinsèque et inexorable. Il n'y avait pas place dans le marxisme pour des préocupations religieuses ou pour les valeurs d'ordre moral. L'on comprend dès lors l'attitude de W. von Ketteler, le vieil évêque de Mayence qui avait suivi avec bienveillance les débuts du mouvement ouvrier en son pays, répondant à la fin de sa vie par un « non » catégorique à la question : « Un ouvrier catholique peut-il faire partie du mouvement socialiste ? »

Dès que Marx eut fait prévaloir sa doctrine, la rupture entre la religion et le socialisme fut complète. La propagande ne laissait, au reste, aucun doute sur le caractère irréligieux et même antireligieux de son mouvement. D'ailleurs, dans cette première période, le socialisme puisait dans les prédictions de Marx une confiance suffisante pour se passer de la foi et même pour se reconnaître à lui-même la valeur et l'importance d'une religion nouvelle. Il y avait comme une ardeur religieuse dans le mouvement socialiste à ses débuts. Toutefois cette confiance du socialisme ne tarda pas à s'affaiblir en même temps que progressait le mouvement. A l'héroïque période de la lutte révolutionnaire succéda bientôt celle du réformisme, qui s'adaptait progressivement au système capitaliste tant

combattu et qui finit même par se confondre avec lui. En outre, les partis socialistes, dont la puissance n'avait cessé de croître, se voyaient peu à peu appelés à prendre leur part de la responsabilité gouvernementale. Du coup, ils se trouvaient amenés à considérer les choses sous un angle nouveau, autre que celui de l'opposition pure et simple. Cette maturité politique du socialisme et aussi la puissance de son organisation, jointes à une expérience plus grande, engendrèrent dans les rangs du socialisme un esprit de bureaucratisme, une sorte d'opportunisme politique, une mentalité « petit-bourgeois » qui se trouvaient en contradiction flagrante avec les formules révolutionnaires des programmes et des meetings. Cela explique comment il se fit que le socialisme, arrivé au faîte de sa puissance politique dans les temps troublés de l'après-guerre, ne sut tirer profit de son triomphe. A ce moment, il n'était déjà plus guère qu'un corps très développé mais dont l'âme était languissante. De là ce besoin, très pressant aujourd'hui, d'un nouvel élan, de nouvelles sources d'enthousiasme; H. De Man, après l'avoir vécue en son âme, nous a décrit magistralement cette évolution de la pensée socialiste moderne dans son ouvrage *Au-delà du Marxisme* (1). Ce rapprochement avec la religion offrait également un intérêt d'ordre pratique. Dans la plupart des pays d'Europe, le socialisme a atteint le point culminant de ses possibilités de recrutement dans le milieu ouvrier de l'industrie. Il ne lui reste donc plus désormais pour augmenter le nombre de ses affiliés qu'à conquérir les ouvriers chrétiens ou les populations rurales restées la plupart du temps très

(1) Et plus récemment encore, avec quelques retouches, dans son autre ouvrage : *L'Idée du socialisme.*

attachées à leur foi. Dans ce cas, il importe souverainement de masquer son opposition à la religion, et même si possible de s'en défaire entièrement. La collaboration des socialistes et des croyants dans la composition des gouvernements démocratiques amena la plupart du temps une sorte de trêve de Dieu permettant aux uns et aux autres de mieux se connaître et de se juger à la lumière de vues plus larges.

Mais surtout, il était impossible que les meilleurs d'entre eux assistassent impassibles à la poussée générale vers une conception spiritualiste de la vie. Le matérialisme du XIXe siècle a vécu. L'âme se refuse à n'être que matière. Aussi dans les milieux socialistes eux-mêmes, elle aspire manifestement vers sa sphère propre, celle des réalités supra-sensibles, spirituelles. Si le matérialisme historique, comme méthode d'explication de l'histoire, peut avoir une certaine valeur, le matérialisme philosophique, tel qu'il fut amalgamé avec le socialisme pour la propagande parmi les masses, est un point de vue abandonné par les hommes de science. Mais ce matérialisme s'est vengé sur le socialisme lui-même. Il a été cause de cet embourgeoisement et de cette inertie dans lesquels le socialisme s'est figé en plusieurs pays et qui l'ont en quelque sorte réduit à l'impuissance là même où il s'était créé une organisation solide comptant des millions d'adhérents. A ce point de vue ce qui s'est passé en Allemagne est très significatif. Cette impuissance, ce manque de dynamisme et de force intérieurs ont favorisé l'intérêt pour les concepts et les valeurs d'ordre spirituel : le socialisme religieux est d'ordinaire la conséquence de ce revirement.

Mais du côté du monde religieux, il y a eu des faits, qui ont facilité ce revirement.

En présence de situations sociales souvent anormales, les églises eurent à s'occuper du problème social. A leur action d'ordre purement spirituel et religieux, elles durent joindre des préoccupations sociales. A côté d'une étude abstraite purement philosophique de la société et des problèmes sociaux, elles entreprirent peu à peu une étude plus positive et plus concrète des réalités sociales. Dans le même temps, des confessions religieuses telles que le protestantisme en Allemagne, reprirent, à la suite de la guerre, une liberté plus grande à l'égard du gouvernement. Ce qui en retour leur permit d'aborder les problèmes sociaux et de prendre une attitude nouvelle.

Dans le travail de réforme sociale, les organisations socialistes et confessionnelles eurent de temps en temps l'occasion de se rencontrer : il en résulte des actions communes, encore que temporaires et limitées. Mais ce genre de collaboration fit tomber certains préjugés, favorisa un esprit de tolérance. Certains mouvements de jeunesse, aussi bien parmi les catholiques que parmi les protestants, adoptèrent des tendances radicales qui les rapprochèrent singulièrement des socialistes au point de se confondre parfois avec eux. D'ailleurs, dans certains milieux protestants, où l'absence d'autorité et d'unité doctrinale est propice aux initiatives personnelles et aux nouveautés même bizarres, d'aucuns avaient déjà affirmé avant la guerre la possibilité d'union entre leurs croyances religieuses et le socialisme : c'est là que nous trouvons les premières formes de ce qui s'appelle alors le « socialisme chrétien ».

III. — Ce qu'est le socialisme religieux

Il serait souhaitable au point de vue scientifique par-

ticulièrement que l'on pût donner une définition nette du socialisme religieux. Pratiquement, il faut le dire, on se heurte à l'impossible.

C'est à grand'peine déjà que l'on essaierait de définir les deux réalités qui composent ce tout hétéroclite. Il est évident que le socialisme d'une part revêt trop de formes et que le nom de religion lui-même recouvre des tendances et des conceptions trop variées pour que l'on puisse songer à exprimer en une seule formule ce qu'il faut entendre par « socialisme religieux ».

Disons seulement qu'en général on désigne par là les différents systèmes qui essaient d'établir un lien organique entre la religion et le socialisme. « Socialistes parce que chrétiens, chrétiens parce que socialistes », telle est la devise des socialistes religieux de France.

Au lieu d'une opposition, on veut voir et organiser entre ces deux forces une parenté et une action réciproques.

IV. — Aperçu sur les organisations existantes

Une vue d'ensemble même fort rapide des courants créés par le mouvement en certains pays nous renseignera suffisamment, pensons-nous, sur sa véritable signification.

A. *L'Allemagne.*

En Allemagne, avant le triomphe du régime hitlérien, le socialisme religieux se présentait sous trois formes très divergentes. La première fut un mouvement populaire, dirigé surtout par des pasteurs protestants, dont deux cents environ étaient affiliés au parti social-démocrate. Leur but était d'opérer la

réconciliation désormais possible entre le socialisme et leur christianisme libéral. Avant tout il s'agissait d'établir le contact entre la classe ouvrière et les églises protestantes. Leur « socialisme religieux » devait servir à retenir la masse ouvrière dans leurs temples. Après la révolution de 1918, ce mouvement offrait les allures d'une réforme démocratique des églises protestantes. Aux environs de 1924 les différents groupements locaux s'affilièrent en une union nationale. Le fougueux pasteur Eckert en devient la tête. Dès lors, malgré l'opposition de membres très influents tels que le professeur Hans Müller, on s'engage dans une voie nettement radicale. Le programme proposé, programme d'union, disait-on, exigeait certes la foi en l'idéologie marxiste, nullement celle en un Dieu personnel. Les églises protestèrent avec netteté, et passèrent à l'opposition. En dépit de tout son radicalisme le mouvement ne réussit guère à gagner la confiance des masses ou du parti socialiste. Eckert lui-même l'abandonna. En 1931, il se mit à la disposition des communistes.

Parmi les théoriciens du parti, retenons particulièment le professeur G. Wünsch, rédacteur de la revue : *Zeitschrift für Religion und Sozialismus*. Au début ce fut par des considérations d'ordre moral qu'il vint à une conviction socialiste, mais il subit toujours plus l'influence de Marx, et à la lumière du matérialisme historique, il découvrit dans le socialisme « le commandement de l'heure », par conséquent la voix même du Dieu vivant, qui se fait entendre aussi clairement dans le courant des événements que dans les paroles de l'Écriture. Après la révolution hitlérienne, sa revue sombrait, bien qu'il eût tenté de donner à son socialisme une teinte nationaliste.

Une seconde forme de socialisme religieux allemand groupait autour des professeurs Tillich, Heimann et Mennicke quelques cercles d'intellectuels : on y prônaît une théorie dite du « Kairos », c'est-à-dire du temps de l'Accomplissement. Ils dégagent leur socialisme d'une espèce de philosophie de l'histoire, d'allure très dialectique et surtout très compliquée : un mysticisme à tendance libérale, ouvert tout juste à de rares initiés, et à propos duquel on a parlé à juste titre d'un nouveau gnosticisme. Cette doctrine parvint tout au plus à l'audience de quelques cercles académiques subissant le prestige personnel de Tillich.

Une autre forme enfin fut celle du socialisme catholique de H. Mertens; jeune catholique, inconnu dans sa patrie, mais remarqué à l'étranger, principalement en Hollande et en Belgique. Chez lui, du moins au début, s'affirmait un désir sérieux de rester fidèle à la foi catholique tout en s'enrôlant dans les rangs du prolétariat en marche, dont le parti socialiste était à ses yeux l'expression historique. Il faut dire cependant que son sens catholique eut tôt fait de s'émousser et qu'il finit par rompre non seulement avec l'Église, mais aussi avec le socialisme, et à l'exemple d'Eckert il passa au communisme.

B. *L'Autriche.*

En Autriche l'effort déployé pour créer un mouvement de socialisme catholique obtint plus de succès. Il naquit d'une véritable crise de conscience d'un jeune ouvrier, O. Bauer (1), et il fut prôné avec une incon-

(1) Qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme le Dr O. Bauer, l'un des chefs du parti social-démocrate en Autriche.

testable loyauté. Ce mouvement semblait au début appelé à tempérer le sectarisme du socialisme autrichien et à rallier un bon nombre de membres. Ses partisans, désireux d'accorder leur foi et leur idéal socialiste, établirent un programme, le programme de Berndorff, qu'ils firent parvenir avec un mémorandum au Saint-Siège. C'est en réponse à leur demande que Pie XI dans *Quadragesimo Anno* affirme de nouveau : « Un vrai catholique ne peut être en même temps un véritable socialiste. »

Ce jugement arrêta net l'élan du mouvement. Du coup les socialistes, perdant tout espoir de voir grandir leur influence, reprirent leur attitude sectaire. Pris entre deux feux, affaibli par les divisions intérieures, le mouvement perdit bientôt de son influence. Au reste son chef, Bauer, eut vite compris qu'après le verdict de Rome il ne pouvait plus être question d'un socialisme catholique. Il modifia son programme, il l'élargit mais par là même le rendit plus vague. A la place du Catholicisme, il parlait d'un christianisme libéral qui manifestement s'apparente aux vues du leader suisse, L. Ragaz. Les événements de l'année dernière en Autriche ont mis fin à ce mouvement.

C. *La Suisse.*

Ragaz est sans contredit une des figures les plus remarquables et les plus nobles du socialisme religieux. Président de la commission internationale du socialisme religieux, il est dans son pays, la Suisse allemande, le prophète d'un petit groupe de disciples, qui s'occupent aussi de pédagogie populaire et de propagande antimilitariste fort active.

A Zurich, où il vit et travaille, on avait entendu,

voici bientôt une trentaine d'années, les accents du pasteur H. Kutter. C'était un violent réquisitoire dressé contre l'Église et les chrétiens. A le croire, ceux-ci trahissaient le véritable esprit chrétien en laissant au socialisme le rôle d'accomplir la volonté de Dieu dans la société. Cette parole fit lever tout un groupe de pasteurs protestants, et l'on put croire qu'un socialisme religieux allait prendre naissance sous la forme d'une union entre le protestantisme et le socialisme coopératif.

Mais des divergences intestines, et l'opposition extérieure anéantirent bientôt tous ces espoirs. Alors que Kutter ne s'était jamais jeté dans la mêlée, Ragaz, lui, se plaça résolument dans les rangs du prolétariat militant. Il n'hésita pas, pour ce faire, à quitter sa chaire universitaire.

Bientôt il luttait contre ses coreligionnaires, contre ses disciples même. Ceux-ci, en effet, se laissaient gagner insensiblement par le mouvement théologique inauguré par K. Barth. En outre, Ragaz s'aliéna le parti socialiste auquel il reprochait son manque de radicalisme, son opportunisme et son libéralisme dans le domaine moral. Rejeté des deux camps à la fois, il demeure isolé telle une cime inébranlable, profondément ancré dans sa foi au Dieu vivant et en son Règne sur la terre : ce sont là les deux idées maîtresses de son enseignement. Ses écrits le firent connaître à l'étranger; ils témoignent d'une riche érudition et d'un profond sentiment religieux ; mais ils révèlent par-dessus tout un esprit très intuitif, une âme prophétique qui dans une sorte d'attente apocalyptique écoute approcher le règne de Dieu dans la terrible fermentation et les orages du temps présent.

L'importance du socialisme religieux se fait moins

sentir dans les pays de langue française : Suisse, France et Wallonie.

En Suisse française, il existe dans certaines villes — d'ailleurs en parfaite indépendance vis-à-vis des autorités religieuses — quelques groupements peu importants de socialistes protestants. Leur activité autant que leurs doctrines sont d'ailleurs très divergentes.

D. *La France.*

En France l'ancien professeur Paul Passy voulut prêcher l'alliance du socialisme et du christianisme, mais d'un socialisme et d'un christianisme dont les doctrines lui étaient propres. Malgré des années de travail il ne parvint à grouper que quelques centaines de disciples, protestants pour la plupart, dans sa « Fédération de socialistes chrétiens ».

Notons cependant que l'après-guerre vit un accroissement d'intérêt pour les problèmes sociaux au sein des églises protestantes. Cet intérêt trouve sa manifestation et son organisation dans le mouvement du « christianisme social » qui attira sur soi l'attention, surtout par sa conférence de Stockholm. Ces derniers temps, une tendance plus radicale au sein du mouvement semble le rapprocher du socialisme religieux : deux de ses chefs, le professeur J. Lasserre (Lille) et, plus connu encore, le professeur A. Philip (Lyon) se placent carrément au point de vue socialiste.

De temps en temps, on entendit aussi parler d'un « socialisme catholique » en France. Un jeune Parisien, M. Laudrain, fit paraître une publication d'allure équivoque : *Vers l'ordre social* (1), et plus récemment un ouvrage du même genre parut sous le pseudonyme

(1) Paris, 1931.

Marie-François. Ce livre qui se peut résumer dans la formule « Socialiste parce que chrétien (1) » voulait rapprocher le socialisme et le catholicisme. Il est à peine nécessaire de souligner l'inutilité absolue de tels efforts lorsqu'on songe à l'esprit d'anticléricalisme et de sectarisme qui anime les partis socialistes, ceux de France tout particulièrement.

E. *En Belgique.*

Avant la guerre, dans la partie wallonne du pays, on comptait deux ou trois cercles de socialistes religieux.

Leurs membres étaient généralement des protestants en relations avec leurs coreligionnaires de France. Peut-être n'étaient-ils pas loin de désespérer de leur entreprise, quand en 1929 une communication du journal *Le Peuple* leur apprit la naissance toute récente d'un mouvement religieux socialiste dont le centre était à Gand. Ce n'était guère, à vrai dire, qu'une sorte d'expérience très restreinte, tentée par deux socialistes de Zelzate, Chalmet et Verstraete. A l'instar de ce qu'avait voulu faire Mertens à Cologne, ils tentaient à leur tour une conciliation pratique entre leurs convictions catholiques et leurs idées socialistes. Parmi les partisans qu'ils rassemblèrent, nulle personnalité. Ils empruntèrent un programme à leurs confrères de Hollande et sur cette base formèrent, à l'aide de quelques groupes préexistants du pays wallon, « L'Union religieuse socialiste ». Ceci remonte au 15 novembre 1931 lors de leur premier congrès à Bruxelles.

(1) Paris, Bruxelles, 1933. — Le même auteur vient de publier récemment une brochure : *De l'Évangile au Socialisme* (Bruxelles, 1934), qui fait songer aux écrits des socialistes utopiques de la première moitié du XIXe siècle, tant raillés par K. Marx.

Jusqu'à présent leur influence ne semble guère importante. M. Vranckx adopte leur point de vue dans la préface de son livre *Gemeenschap en Klassenstrijd* (1), mais ses quelques adeptes sont tout au plus tolérés dans les maisons du Peuple. Souvent même ils se heurtent à la masse des libres penseurs et des anticléricaux.

F. *En Hollande.*

Ici le socialisme religieux a déjà toute une histoire. Il y revêtit plus d'une forme, y connut plus d'une désillusion. Cependant, à notre avis, c'est ici malgré tout qu'il jouit de l'importance la plus grande. Dans les milieux du protestantisme libéral et chez les socialistes qui, sans adhérer à une secte religieuse, désirent combler le vide de leurs âmes, on se tourne vers lui. Sans parler des organisations qui désormais appartiennent au passé, tels le « *Blijde Wereldgroep* » et la ligue des socialistes chrétiens, citons l' « Union socialiste religieuse » mais surtout la « *Arbeidersgemeenschap der Woodbrookers* ». Celle-ci n'est rien autre qu'un écho venu d'Angleterre, très exactement de Woodbrooke. Sa doctrine dépourvue de tout dogmatisme se réduit à n'être qu'une morale humanitariste d'un caractère purement pratique. Son chef W. Banning, homme remarquable, siège dans le Comité central du parti socialiste et dirige l'hebdomadaire *Tijd en Taak*, en qualité de rédacteur en chef. Les aspirations du mouvement furent chantées avec émotion par la poète très renommée Mme H. Roland Holst. Libre de toute attache vis-à-vis des organisations officielles, sa production littéraire n'en éveilla pas moins l'atten-

(1) « Communauté et Lutte des classes », Bruxelles, 1932.

tion la plus large pour ces tendances nouvelles dans le socialisme. Toutefois, malgré des efforts tenaces, nul mouvement de socialisme religieux n'a pu prendre racine là où le christianisme avait su se maintenir et rester lui-même : chez les protestants orthodoxes et les catholiques. Si bien qu'en un pays comme la Hollande, où les plus grandes possibilités de développement se trouvaient pourtant réunies, le socialisme religieux n'apparaît, comme ailleurs, qu'un phénomène très restreint. On lui chercherait en vain une ligne fixe, voire même une certaine unité de pensée (1).

Nous venons de parcourir les différents pays où le mouvement a suscité des organisations relevant de la « Commission internationale du socialisme religieux ». On en pourra tirer des conclusions donnant une appréciation d'ensemble.

V. — Conclusion

1° Le socialisme religieux est donc resté un phénomène très limité. Si l'on estimait à 20.000 le nombre de ses adeptes en Allemagne, on arriva, pour l'ensemble des pays cités au cours de ces lignes, à un maximum de 30.000. Qu'est-ce, sinon une minorité infime? Quelle mince réplique aux millions de la deuxième internationale! Même en face du mouvement de la libre pensée répandu au sein du socialisme, quelle nouvelle disproportion! En effet, ce mouvement, athéiste, agressif et violent, comptait des centaines de milliers d'adhérents en Allemagne avant l'avènement de Hitler.

(1) A l'heure actuelle, des efforts sont tentés en vue d'unir les différents groupes de socialistes religieux de Hollande.

2° Et ce n'est pas tout. A cette faiblesse numérique, extrinsèque après tout et qui pourrait coexister à une vitalité interne puissante, s'ajoute une débilité plus grave : le manque de cohésion et d'unité intrinsèques. Le socialisme religieux n'est qu'un mot, et encore un « mot » à un sens multiple, où se masquent pas mal de divergences. En réalité, il est un véritable labyrinthe où se rencontrent et s'affrontent les idées et les tendances les plus disparates. Si malgré tout une certaine cohésion se maintient dans ses rangs, il le doit uniquement à son absence voulue de doctrine fixe. Dernière faiblesse : car si ce vague peut offrir l'avantage apparent d'une certaine liberté de pensée, il est cause en même temps du manque absolu d'unité dans la pensée et dans l'action, qui est bien le défaut le plus manifeste de ce mouvement. Dans son fond, le socialisme religieux n'est qu'une collection de sectes. En outre, le recrutement de ses membres dépend de deux sources à la fois : d'une part la masse des croyants aux aspirations sociales inassouvies par leur secte religieuse; d'autre part les socialistes à l'âme vide, en mal de vérité religieuse, ou en quête d'un rajeunissement et à la chasse de valeurs spirituelles neuves. Or, cette diversité du recrutement cause à son tour une diversité plus grande dans les formes que peut revêtir l'organisation du mouvement. Et c'est là qu'il faut, semble-t-il, chercher la cause de la variété et de la mobilité doctrinale dont souffre le socialisme religieux.

3° Dans aucun pays, et pas plus au sein du parti que dans les milieux religieux, le socialisme religieux n'est parvenu à se constituer comme une force (1). Le

(1) On pourrait objecter le cas du Labour party en Angleterre. Il est unique et demande, pour être compris, une initiation au monde et à la mentalité anglais. On en a traité auparavant ici même.

plus souvent même il n'a pas réussi à réunir dans une entente commune les deux organisations dont il veut faire l'union; bien plus, il ne sut que très rarement empêcher entre elles une lutte âpre et fratricide. Les socialistes religieux, dont le désir était de jeter le pont entre ces deux partis antagonistes, se retrouvent par le fait même pris entre deux feux.

4° Nonobstant toutes ces difficultés, le socialisme religieux, reconnaissons-le, compte dans son sein des forces de valeur.

Il a des chefs; penseurs et écrivains dont la production littéraire est remarquable et le prestige personnel incontestable. Ce sont : Ragaz, Mme H. Roland Holst, W. Banning, G. Wünsch, etc. Leur doctrine présente beaucoup d'affinité avec celle des socialistes, qui proposent un système de culture et de pédagogie socialiste. Nous pensons par exemple à notre compatriote Henri De Man. Le rayonnement de leurs publications dépasse de loin les limites plutôt étroites de leur organisation.

Mais une force plus irrésistible soutient ce mouvement : la force d'une idée morale. Cette idée, toute tendance socialiste en vit et par elle rejoint les profondeurs de l'âme humaine ainsi que ses exigences primaires de la religion. Cette idée, c'est l'espoir ardent d'une justice plus parfaite et plus universelle; le cri et l'attente d'un bonheur terrestre partagé à toute l'humanité. Toute erreur contient une part de vérité, et elle ne captive que parce qu'elle en contient. Comme l'ont dit les deux penseurs russes Solovief et Berdiaeff : « Pour réfuter l'erreur du socialisme, il faut avoir compris la vérité du socialisme (1). »

(1) Nic. Berdiaeff, *Problème du communisme*, p. 10, Paris, 1933.

Cette soif de justice et ce messianisme, encore qu'ils soient exclusivement orientés vers des buts terrestres, sont cependant liés à des conceptions religieuses, et s'alimentent à des sources du même ordre. Inconsciemment, le socialisme vit d'une vérité dont il ne connaît pas la racine profonde.

Le socialisme religieux est la prise de conscience de cette origine religieuse. Il répond par ailleurs à un besoin universel de l'homme, besoin qui se fait sentir pour « les enfants du temps présent (1) » avec une singulière acuité : celui d'une religion. Car le naturalisme et le matérialisme du siècle passé ont laissé dans l'âme de l'actuelle génération un arrière-goût d'amertume et un profond sentiment de vide... Enfin ne répond-il pas au besoin de jeunesse et de rénovation dont languit un socialisme figé?

5° Il reste, malgré de nobles et louables efforts, que l'opposition du christianisme et du socialisme religieux, même dans ses formes les plus parfaites, demeure irréductible.

Cette opposition radicale fut confirmée par Sa Sainteté le Pape lui-même dans « *Quadragesimo Anno* », et prouvée une fois de plus par toutes les tentatives avortées qui ont voulu concilier « l'eau et le feu ». Cette irréductibilité ne réside pas essentiellement dans le domaine pratique des plans de réforme de la société : limitation de la propriété privée ou conception de la lutte des classes, points sur lesquels le socialisme mitigé a adouci déjà singulièrement ses idées (2). Elle n'est pas davantage dans la question de la fidélité

(1) Titre du dernier livre de Mme Roland Holst, Rotterdam, 1931.
(2) Par exemple Heimann, *Die Sittliche Idee des Klassenkampfes*, Berlin, 1926.

aux intérêts ou aux institutions nationales, étant donné que le socialisme réformiste semblerait de nos jours s'être plutôt réconcilié avec la notion de « patrie », au grand dam d'ailleurs de son internationalisme doctrinal. D'une nature plus profonde, elle repose sur des conceptions contradictoires des destinées de la personne et de la communauté humaines (1).

C'est l'antagonisme d'un Messianisme collectif aux visées exclusivement terrestres, et de l'attente d'un salut personnel qui ne peut se réaliser que dans l'au-delà. « Il manque au socialisme, disait sur son lit de mort le dramaturge socialiste Heyermans, une attache avec l'éternité... »

Le Catholicisme, par contre, considère toutes choses de ce point de vue et oriente tout le terrestre vers ce terme. Il croit et continue de proclamer : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme? » Dans la conception de la destinée et de la félicité humaine se trouve la racine profonde de l'opposition réelle entre la foi catholique et le socialisme, opposition qui fait que le socialisme n'a pas pu être « baptisé » jusqu'à présent. Le baptême ne peut être administré qu'à celui qui professe le *Credo*. Et le *Credo* se termine par ces mots : « Je crois... la vie éternelle. » A cette profession de foi, le socialisme, même le socialisme religieux, n'est pas prêt.

Louvain, octobre 1934.

P. Van Gestel, O. P.

(1) *Quadragesimo Anno.*

NOTES ET RÉFLEXIONS

La stupide guerre du Chaco

C'est une guerre insensée que celle du Chaco qui met aux prises deux peuples de même origine, de même langue, de même religion, de même civilisation. Cette guerre qui sévit depuis deux ans a déjà fait des dizaines de milliers de victimes, les unes dues à la mitraille, les autres dues à la maladie.

L'enjeu de cette guerre est un vaste pays de 800.000 kilomètres carrés, le Chaco boréal, dont la plus grande partie est inhabitée et inhabitable. Ce pays, terre d'élection des moustiques et des serpents, qu'on a surnommé l'enfer vert, renferme dans son sous-sol du pétrole en quantité considérable, et cela explique bien des choses !

***

Le différend relatif au Chaco est toutefois bien antérieur à la découverte des richesses pétrolières. Il occupe toute la seconde moitié du XIXe siècle et le premier tiers du XXe. Bolivie et Paraguay ont toujours soutenu que le Chaco boréal leur appartenait, invoquant un principe du droit américain, l'*uti possidetis*. En vertu de ce principe, le domaine des États nés des guerres d'indépendance a pour limite celui des anciennes provinces espagnoles. Mais l'application de ce principe ne laisse pas d'être fort difficile. Les circonscriptions administratives, judiciaires

et ecclésiastiques, parfois ne coïncidaient pas, certaines régions étaient mal connues. Toujours est-il qu'en invoquant des anciens titres qu'ils avaient parfois fabriqués ou falsifiés pour les besoins de la cause les historiens et les juristes boliviens et paraguayens ont revendiqué le Chaco comme leur, en des mémoires interminables et péremptoires. C'est là une manifestation de la grande misère des intellectuels qui, par manque de caractère ou par intérêt, mettent servilement leur science et leur talent au service d'intérêts nationaux mal compris.

Cependant ni la Bolivie ni le Paraguay n'avaient un intérêt essentiel à posséder l'un ou l'autre à lui seul tout le Chaco. Il eût été normal que les deux gouvernements, laissant leurs titres contestables et leurs théories, se reconnussent mutuellement la possession des parties du Chaco les plus proches de la Bolivie et du Paraguay où les colons des deux pays s'étaient déjà établis. Quant à la partie intermédiaire, on pouvait la partager ou laisser à un arbitrage le soin de fixer son sort. Aussi bien, dès 1879 un traité était conclu entre les deux États qui adoptait une solution de cette nature. Malheureusement ce traité ne fut pas ratifié. Les nombreux traités conclus par la suite entre les deux parties qui prévoyaient des solutions de conciliation eurent le même sort. La querelle s'éternisa. La découverte à une époque récente de champs pétrolifères n'allait pas, on le pense bien, simplifier les choses. Les deux parties s'efforcèrent d'étendre leur occupation effective dans le Chaco. Elles poussèrent en avant leurs postes militaires. Un choc devenait fatal. Des incidents graves eurent lieu en 1927 et en 1928, la guerre put alors être évitée. Mais le danger subsistait, l'une et l'autre des parties restaient en présence, bien décidées à ne rien abandonner de leurs prétentions. L'inévitable se produisit, la guerre commença en juin 1932 et elle dure encore. Déterminer de qui est venue l'initiative des hostilités serait fort difficile. La situation du Chaco est en effet très particulière ; les forces armées des deux États se sont

trouvées en présence dans une contrée que ces deux États revendiquaient comme leur ; dès lors on ne saurait parler de violation de frontière et d'invasion, et les deux parties ont prétendu l'une et l'autre qu'elles étaient en état de légitime défense. A la vérité l'une et l'autre étaient décidées à courir leurs chances sur les champs de bataille, et elles se gardèrent bien de faire appel à la Société des Nations comme elles en avaient le devoir, et comme elles l'eussent fait si elles n'avaient pas eu une volonté intransigeante et des arrière-pensées belliqueuses. Depuis deux ans la guerre fait rage, les gouvernements belligérants engloutissent dans la guerre des sommes considérables et infligent à leurs peuples des grands sacrifices, affirmant que l'adversaire a tous les torts et qu'ils ont le bon droit pour eux.

A la vérité cette guerre aurait depuis longtemps pris fin si les belligérants n'étaient pas soutenus et encouragés de l'extérieur. Mais deux grandes sociétés pétrolières sont derrière les belligérants : la « Standard Oil » américaine est derrière la Bolivie, la « Royal Dutch » anglo-hollandaise est derrière le Paraguay. Ces sociétés sont les bailleurs de fonds des belligérants, elles règlent les commandes des armements que se partagent comme une manne bienfaisante les industries de guerre du monde entier. Consentir une paix du compromis, ou soumettre le différend relatif à la possession du Chaco à un arbitrage, ce serait pour les gouvernants non seulement heurter les passions nationales, mais encore risquer de sacrifier les intérêts particuliers des Sociétés de pétrole auxquelles ils sont liés. Voilà pour quels intérêts meurent des milliers de Boliviens et de Paraguayens !

***

Si la responsabilité des gouvernements belligérants est lourde, celle des autres gouvernements membres ou non de la Société des Nations l'est également. Bolivie et

Paraguay sont des États de faibles ressources financières et industrielles. Ils dépendent entièrement de l'étranger pour les approvisionnements en armes et munitions. Les États limitrophes des deux belligérants avaient donc le moyen de rendre la continuation de la guerre impossible. Malheureusement tel n'était pas leur principal souci. Ou bien ils voulaient se concilier les faveurs d'un des pays en guerre, ou bien ils avaient des capitaux importants placés dans un de ces pays et souhaitaient sa victoire, ou bien ils tiraient des bénéfices du trafic des armes, ou bien enfin ils eussent voulu que la paix fût rétablie par leur entremise personnelle pour en tirer gloire et vanité. Ces misérables facteurs ont favorisé la continuation des hostilités.

***

La Société des Nations n'a pas non plus fait son devoir. Gênée par les dispositions fâcheuses des États limitrophes, gênée par le fait que les États-Unis et le Brésil ne comptent pas parmi ses membres, et ont une politique compliquée, gênée par le précédent de lâcheté et d'abandon qu'elle avait créé dans l'affaire sino-japonaise, elle a montré une excessive timidité. Elle s'est effacée volontairement devant les médiations américaines dont les belligérants se sont longtemps servis pour faire traîner les choses et donner une fausse impression de bonne volonté tout en écartant l'application du Pacte. A son instigation cependant, de nombreux États mirent l'embargo sur les armes à destination des belligérants, ce qui, soit dit en passant, ne fit que restreindre leurs facilités de ravitaillement. Finalement la Bolivie, la plus gênée par cet embargo, rendue d'autre part moins intransigeante par une série de défaites militaires, adressa à la Société des Nations une requête pour que l'Assemblée examinât le différend. L'Assemblée vient de rendre son verdict. Constatant simplement, en ce qui concerne le passé, que les deux États ont violé le Pacte en luttant pendant de longs

mois sans faire appel à la Société des Nations, elle recommande pour l'avenir une solution comportant la cessation des hostilités, le recul des forces armées des deux parties, l'ouverture d'une conférence de paix à Buenos-Aires et, en cas d'insuccès des négociations, la soumission du différend territorial à la Cour de justice internationale de La Haye.

La parole est maintenant à la Bolivie et au Paraguay pour dire s'ils acceptent la solution proposée. Il n'y a pas de doute qu'ils l'accepteraient s'ils savaient les membres de la Société des Nations disposés à faire leur devoir et appliquer les sanctions du Pacte à l'égard de l'État récalcitrant. Mais les deux pays peuvent compter sur la complicité de quelques États, l'indifférence d'autres, le désir de certains autres de ne pas laisser la Société des Nations jouer avec succès le rôle de gardien de la paix (car alors elle deviendrait gênante), l'intérêt d'autres États à voir se continuer le fructueux trafic du commerce des armes. Voilà bien des facteurs défavorables ! Cependant la vérité oblige à dire qu'il y a d'autres facteurs favorables, notamment la demi-conscience que divers gouvernements ont de leurs devoirs et du danger qu'il y a pour eux à encourager les fauteurs de désordre. Il n'est donc pas certain que les deux belligérants ou celui des deux qui bravera l'Assemblée de la Société des Nations n'aura pas à s'en repentir. Mais si l'opinion publique mieux informée et plus attentive, au lieu de s'abandonner au découragement ou de faire du pacifisme théorique, s'intéressait à ces choses, la paix serait beaucoup plus facile à rétablir.

LOUIS MASSON.

La libération d'Haïti

Durant le mois d'août, conformément aux promesses du président Roosevelt et à sa nouvelle politique extérieure, les troupes américaines ont évacué la République d'Haïti. Un tel événement ne saurait nous laisser indifférents.

Haïti, vieille possession française, s'est émancipée entre 1792 et 1804, lorsque la Révolution eut reconnu l'égalité civique aux noirs. Les anciens esclaves soutinrent contre leurs maîtres une lutte sanglante, héroïque, et quelquefois atroce. Une jeune nation s'organisa tant bien que mal. Pendant cent ans, des révolutions fréquentes vinrent contrarier ses progrès. Et cependant — c'est là que l'histoire devient touchante — à peine rassurés sur leur indépendance, les citoyens du nouvel État se retournèrent vers leurs possesseurs d'autrefois : ils en avaient appris qu'ils étaient des hommes; ils tenaient d'eux leur religion, leur langue, et la notion même de leur liberté; ils se reconnurent la mission de représenter aux Antilles la civilisation française.

Mais les État-Unis étaient trop près. Les banquiers de Wall Street jetaient leur dévolu sur cette île, comme sur Cuba, comme sur Panama, comme sur les autres petits pays d'Amérique centrale. Ils agissaient par les mêmes procédés. Ce n'est pas un hasard si les régimes du Nouveau Monde croissent en stabilité dans la proportion où les capitales sont éloignées de Washington. En 1915, la France était occupée ailleurs, les prétextes d'intervention ne manquaient pas; une crise particulièrement meurtrière aboutit à l'occupation, qui dura vingt ans.

Bien entendu, cette occupation n'était pas seulement militaire. Les douanes, les finances haïtiennes recevaient des contrôleurs américains; les emprunts faits à des banques

françaises étaient convertis en emprunts new-yorkais; la Banque nationale devenait elle-même une annexe de la *National City Bank*. La situation politique évoluait suivant les mêmes lignes que dans les pays voisins. Un dictateur, qui rendait service à Wall Street, détruisait les partis, de manière à ne laisser subsister, lui disparu, que l'anarchie; il faussait la Constitution pour se maintenir au pouvoir; entre Borno, à Port-au-Prince, et Machado à la Havane, il n'y avait qu'une seule différence : où Borno se contentait de montrer sa force, Machado, lui, n'hésitait pas à recourir au crime.

Borno et Machado devaient subir aussi le même sort. L'un et l'autre reconnus indésirables, ils furent lâchés par leurs protecteurs américains, au moment où les colères populaires eurent commencé à se manifester; Borno s'obstina moins, et c'est pourquoi son départ entraina de moindres désordres. Depuis trois ans, il est remplacé par un président « nationaliste », et la crise vint aider ce dernier à rejeter la domination étrangère.

Qu'y faire, au surplus? Les Américains avaient le sentiment de perdre leur temps et leur peine. La grande canne du premier Roosevelt, argument péremptoire en apparence, ne leur avait valu, à la longue, que déboires. A leur mépris de race répondait une hostilité froide. Et par quel moyen sévir contre un peuple qui se contente de peu, que son climat dispense des préoccupations matérielles, et qui disait non, résolument, à toutes les avances des capitalistes étrangers? Comment lutter contre les bras croisés? Plus heureux que leurs voisins cubains, les Haïtiens refusèrent de se prêter à une monoculture, ou à une hypertrophie de production qui aurait ruiné les petites entreprises indigènes; ils décourageaient l'envahisseur.

Et c'est ainsi qu'il y a deux ans — sur le rapport d'une commission d'enquête où l'on eut la joie de voir les catholiques des États-Unis soutenir le bon droit contre les hypocrisies officielles — M. Hoover promit aux Haïtiens l'évacuation; c'est ainsi qu'aujourd'hui M. Franklin Roosevelt vient

de tenir cette promesse; le drapeau rouge et bleu flotte sur l'île à la place de la bannière étoilée. Le contrôle financier, quoique atténué, doit subsister encore dix ans : pourtant les Haïtiens avaient offert de rembourser immédiatement la totalité de leur dette extérieure; mais il est des cas où les créanciers préfèrent garder, sous forme de créances, leurs moyens de pression...

Quoi qu'il en soit, cette histoire est féconde en enseignements. Elle nous rappelle que les pygmées peuvent résister aux géants, s'ils le veulent bien, et qu'il y a toujours recours contre l'injustice; elle nous révèle aussi, à certains égards, en quoi consiste une véritable influence civilisatrice. Les États-Unis ont introduit en Haïti des routes, des hôpitaux, le confort moderne; la France, à la même époque, n'y était représentée que par les écoles de ses missionnaires. Pourtant c'est à la France que les Haïtiens ont voué leur amour, simplement parce qu'ils la savent désintéressée, et parce qu'ils y reconnaissent cette fraternité humaine qui découle, sciemment ou non, de la fraternité chrétienne.

AUGUSTE VIATTE.

DOCUMENTS

L'oligarchie financière

Nous avions publié dans La Vie Intellectuelle *du 10 mai 1933 un discours prononcé au Sénat par M. Lesaché sur la réforme des sociétés anonymes. Cette année, M. Lesaché est revenu à la charge en fournissant des précisions fort importantes. Il y a là une question trop grave non seulement au point de vue juridique ou économique, mais au point de vue moral, pour que nous nous en désintéressions. Cela est d'autant plus nécessaire que ce discours n'a trouvé que peu d'écho dans les journaux...*

Après avoir rappelé la nécessité d'une réforme de la loi de 1867 afin de mieux garantir la protection de l'épargne, M. Lesaché ajoute :

C'est qu'en effet, messieurs, lorsqu'on suit de près le fonctionnement des sociétés anonymes, on s'aperçoit que les conseils d'administration sont, à l'heure actuelle, presque toujours souverains, que les actionnaires sont la plupart du temps désarmés, et que notre économie nationale est entre les mains d'un petit nombre de personnalités qui, par leur cohésion et par l'art avec lequel elles usent des complexités de nos lois, sont les maîtres absolus de toutes les grandes sociétés et constituent dans l'État une puissance grandissante d'année en année, et qui devient inquiétante.

200 personnalités...

Il y a quelque temps, M. Daladier, dans un discours dont je n'approuve certes pas la conclusion en ce qui concerne l'épargne, déclarait que 200 familles en France disposent en réalité de la fortune du pays.

L'expression de M. Daladier — 200 familles — était impropre, car à notre époque où, par le jeu des impôts successoraux si élevés, les fortunes fondent chaque jour, les grosses fortunes ont presque toutes disparu, ce n'est pas sur leur fortune personnelle que les dirigeants imposent leur souveraineté. Aussi, les sphères visées par l'honorable député de Vaucluse ont-elles eu beau jeu à critiquer la formule qu'il a employée. Mais si l'expression est inexacte, si le mot « familles » ne correspond pas à la réalité, l'idée de M. Daladier est juste et réelle. Il existe bel et bien — je le démontrerai tout à l'heure — un groupement d'environ 200 personnalités qui, en se prêtant réciproquement appui, en se retrouvant dans les sociétés les plus diverses dont les intérêts sont enchevêtrés, disposent d'un pouvoir d'autant plus redoutable et d'autant moins admissible qu'ils travaillent avec l'argent des autres et ne courent par conséquent que des risques très limités. Lorsqu'une des affaires qu'ils dominent vient à sombrer, ce sont les actionnaires, parfois même les obligataires qui perdent : les administrateurs sortent à peu près indemnes. (*Très bien ! très bien !*)

L'oligarchie financière et la masse des petits épargnants

J'ai déjà exprimé ces idées dans mon discours du 20 février dernier, au cours de la discussion générale de la proposition de loi que le Sénat a votée. De divers côtés, dans les milieux financiers, on a traité d'utopie ma ma-

nière de voir : l'oligarchie financière, m'a-t-on dit, mais c'est un mot vide de sens, c'est une simple fantasmagorie, et la meilleure preuve, a-t-on ajouté, que les grosses fortunes sont une infime minorité, c'est qu'il suffit de lire les statistiques officielles des successions ou de l'impôt sur le revenu pour constater que, loin de se concentrer, la fortune se divise et se dissémine de plus en plus, que d'année en année les gros revenus disparaissent. Cela, je le sais et je n'ai pas attendu la critique de mes contradicteurs pour le dire au Sénat.

Dans cette même séance du 20 février dernier, j'ai, en effet, moi-même fourni des précisions, appuyées sur une documentation que personne n'a contredite.

Je vous ai, par exemple, démontré, messieurs, que les sociétés cotées, c'est-à-dire celles dont les titres font l'objet de négociations sur un marché public, mettaient en œuvre, au 31 décembre 1932, en actions, obligations, comptes-courants, etc., le chiffre énorme d'environ 535 milliards, et que, dans ces 535 milliards, le capital-actions entrait pour 64 milliards, que les capitaux investis appartiennent dans la proportion d'au moins 90 p. 100 à la petite et à la moyenne épargne, que les administrateurs, dans les affaires importantes, ne possèdent pas plus de 1 à 2 p. 100 du capital-actions et beaucoup moins de 1 millième de l'actif total.

Dans un article publié dans *Paris-Midi* le 23 novembre dernier, M. Jeune a fourni des précisions nouvelles qui confirment les chiffres que j'ai donnés.

« Sur 100 propriétaires d'actions d'une compagnie de chemin de fer, dit-il, 83 ne possèdent que 1 à 10 titres, et dans une autre compagnie 92 p. 100. Plus de 50 p. 100 des porteurs d'obligations de chemins de fer ne possèdent que 1 à 10 titres, et on peut chiffrer à 1.750.000 le nombre des Français qui ont dans leur portefeuille des obligations de nos grands réseaux. » Même à la Banque de France, dont les actions sont au nombre de 40.000, il existe 17.889 actionnaires qui n'ont qu'un seul titre.

Bref tout le monde est aujourd'hui d'accord pour constater que les capitaux engagés dans les sociétés par actions appartiennent en grosse majorité à de tout petits épargnants, à ces braves gens qui, prévoyant l'avenir et sou à sou, au prix de longues privations, ont constitué un petit pécule afin d'avoir quelques ressources sur leurs vieux jours.

L'évincement des petits épargnants

La logique voudrait donc — et c'était le vœu du législateur de 1867 — que ces gens-là, qui possèdent les neuf dixièmes de l'avoir des sociétés, puissent faire entendre leur voix dans les assemblées générales et exercer le contrôle prévu par la loi, qu'ils soient les maîtres puisqu'ils sont le nombre.

Or, il n'en est rien.

Si vous étiez allé, comme moi, aux assemblées, parfois houleuses, qui se sont tenues depuis quelques années, assemblées dans lesquelles une opposition, encore peu nombreuse, grandit d'exercice en exercice — car peu à peu les actionnaires se lassent d'être spoliés —, vous auriez pu constater que, dans 99 cas sur 100, la majorité appartient d'avance au conseil d'administration : la salle est faite avant l'ouverture de la séance.

L'orateur indique ici quelques-uns des procédés habituellement employés pour cela. On aboutit ainsi à l'arbitraire des conseils d'administration. En voici un exemple :

Un exemple édifiant

Un exemple entre mille : ces jours derniers, une grande société réunissait ses actionnaires. Le bilan accuse, pour les bénéfices de l'exercice, un chiffre rond de 20 millions,

sans francs ni centimes, et l'an dernier c'était déjà exactement 20 millions. Plusieurs actionnaires ont posé la question suivante : Le chiffre rond de 20 millions est certainement un chiffre arbitraire. Où est le compte de profits et pertes qui le justifie? Le président a éludé la réponse qu'il eût été sans doute malaisé de donner : il a eu quand même une énorme majorité...

M. Damecourt. C'est scandaleux !

M. Lesaché. ... mais la Bourse n'est pas dupe de tels artifices.

Des procédés autocratiques de ce genre provoquent la méfiance. L'action de cette société puissante, dont le pair est 100 fr., est tombée à 41 fr.

Et il en est de même dans tous les cas où les dissimulations du conseil d'administration laissent planer l'inconnu et font redouter des surprises.

Du reste, messieurs, d'une manière générale, si les cours de certaines actions ont baissé dans des proportions considérables, c'est souvent parce que l'obscurité des comptes, les réticences du conseil d'administration font redouter quelque inconnu fâcheux. C'est pour une large part la raison du marasme de la Bourse. Les gens redoutant d'être spoliés, n'ayant plus confiance dans les patronages les plus reluisants, gardent leur argent et thésaurisent au grand dommage du commerce et de l'industrie.

Si les actionnaires recouvraient le droit de contrôler la gestion, s'ils étaient certains que les bilans sont sincères, s'ils pouvaient suivre l'emploi qui est fait de leur argent, ils reprendraient, j'en suis convaincu, le chemin de la Bourse, pour le plus grand profit des affaires saines et loyalement gérées.

En résumé, je crois avoir démontré, d'une manière irréfutable, que bien qu'ils possèdent en général les neuf dixièmes des capitaux engagés, les petits actionnaires sont impuissants.

Dès lors, je vous le demande, à quoi servent les dispositions de la loi de 1867?

Voyez donc ce qu'ont fait M. Mussolini en Italie, M. Roosevelt aux États-Unis, et ce que projette le Dr Schacht en Allemagne, et vous verrez qu'à côté d'eux nous sommes vraiment libéraux.

Aussi, messieurs, suis-je bien tranquille sur le sort de cet article, car, maintenant que la question est posée sur son véritable terrain, je ne vois pas bien qui, à la Chambre des députés, repousserait l'innovation dont le Sénat a eu l'heureuse initiative.

Voilà ce que j'avais à dire pour la protection des actionnaires.

Les obligataires

Quand on envisage la protection de l'épargne, il ne suffit pas de nous occuper des actionnaires. Les obligataires, eux aussi, sont trop fréquemment victimes de la mauvaise gestion des sociétés, et des procédés divers, parfaitement légaux, sont employés pour les priver des garanties sur lesquelles ils sont en droit de compter et sur la foi desquelles ils avaient apporté leurs économies à l'emprunteur.

C'est ainsi que, couramment, on assiste au spectacle suivant : une société en difficultés réunit l'assemblée générale de la société civile des obligataires; la convocation est insérée dans un journal dépourvu de lecteurs. Personne ne vient. Une seconde convocation est faite dans les mêmes termes et seuls quelques obligataires dont on a monnayé le consentement assistent à la réunion. Comme, dans l'état actuel de notre législation, la deuxième réunion peut délibérer valablement, quel que soit le nombre des présents, on vote une diminution du taux de l'intérêt, parfois même une réduction de la dette — sorte de concordat amiable — ou encore, on accorde une mainlevée d'hypothèques. L'ensemble des obligataires est spolié, mais spolié légalement, et ne l'apprend que le jour où l'on refuse le payement du prochain coupon.

Par ailleurs, on a vu des sociétés à capital infime émettre des obligations pour une somme considérable. Les obligataires n'ont donc aucune garantie.

C'est ainsi que l'une des affaires Oustric, au capital de 500.000 fr., prétendait émettre 500 millions d'obligations.

C'est ainsi encore que l'une des affaires Lévy, dont on parle beaucoup à l'heure actuelle, avec un capital de 100.000 fr., a émis pour plus de 800 millions d'obligations. Il est bien évident que, dans des cas semblables, les obligataires n'ont aucune garantie.

Or, monsieur le ministre, le Sénat a voté en faveur des obligataires, en 1924 — il y a dix ans — une proposition de loi qui a fait l'objet, à la Chambre des députés, d'un rapport de l'honorable M. Ramadier. Ce rapport est déposé depuis le 23 février 1932. Jamais encore il n'a pu venir en discussion. C'est un peu long, vous l'avouerez...

Une réforme possible

M. Lesaché préconise alors un certain nombre de réformes. Voici l'une des plus importantes : limiter le nombre de conseils dont un administrateur peut faire partie.

Nous avons d'abord été choqués — et l'homme de la rue l'est comme nous — de ce fait que, sans travail, sans responsabilité effective, des administrateurs qui n'exposent à peu près pas de capitaux perçoivent des rémunérations parfois formidables. A une époque où tant d'hommes de valeur, tant d'ingénieurs meurent littéralement de faim, faute d'emplois, c'est presque un défi d'assister à un tel spectacle.

Mais ce n'est pas la seule considération qui nous a guidés. Une autre, beaucoup plus importante, s'est imposée à nos esprits.

Nous avons voulu apporter une limitation à la puissance de ces quelque deux cents personnalités dont j'ai

parlé tout à l'heure, disons le mot : à la puissance de l'oligarchie financière qui tient dans ses mains l'activité économique du pays.

Le jour où, sous des peines correctionnelles, il sera interdit de faire partie de plus de dix conseils d'administration, les hommes qui, actuellement, ont presque un droit de vie ou de mort sur trente, quarante affaires qu'ils sont censés administrer, mais qu'en réalité ils tiennent en servitude, seront obligés de démissionner de la plupart de leurs mandats. Leur puissance sera réduite, un grand pas aura été fait dans le sens de notre libération économique.

Je sais bien, messieurs, que l'on conteste dans les milieux d'affaires l'existence de cette oligarchie à laquelle je fais allusion. Il m'est facile de démontrer qu'elle existe. Dès avant la guerre, elle existait déjà, mais c'est surtout depuis quinze ans que son étreinte s'est resserrée. La fièvre des affaires, qui s'est emparée de tous au temps de la prospérité, a nécessité l'appel de capitaux considérables, et les hommes qui étaient à la tête des grandes banques et des grandes sociétés industrielles ont rapidement compris le parti qu'ils pouvaient tirer de cette situation. En même temps que de toutes parts se créaient de nouvelles affaires, les grands administrateurs s'en assuraient le contrôle. Les banques, notamment, en ont profité pour exiger qu'on leur accorde un ou plusieurs postes d'administrateurs : un peu partout, elles sont ainsi entrées dans la place, et désormais elles ont suivi pas à pas le développement pour tirer profit, le moment venu, des besoins qui se révélaient.

Ce qu'est l'oligarchie financière

Est-ce exact, messieurs, ce que je dis là ? Ouvrez l'annuaire Chaix ou l'annuaire de la Société d'éditions économiques et financières que vous trouverez à la bibliothèque

du Sénat, et vous verrez ainsi, par exemple, que la Banque de Paris et des Pays-Bas a des administrateurs communs avec 8 banques, avec 7 compagnies de chemins de fer, avec la compagnie du canal de Suez, avec 5 compagnies d'assurances, avec 10 sociétés de gaz et d'électricité et avec 8 grandes industries diverses, soit avec 39 sociétés.

Si vous prenez ensuite chacune de ces sociétés et si vous regardez la liste de leurs administrateurs, vous constatez que ces messieurs ont des ramifications dans plus de cent sociétés, et bien entendu avec les plus grosses affaires de notre pays.

Cela n'est pas spécial à la Banque de Paris et des Pays-Bas. Toutes les grandes banques procèdent de la même façon et, en général, toutes les grandes sociétés.

J'ai cité, dans mon discours du 20 février dernier, les participations qu'ont prises diverses sociétés métallurgiques, elles sont fort nombreuses, et leur interprétation est extrêmement curieuse. Mais j'ai eu la curiosité de faire, ces jours derniers, semblable recherche pour les sociétés d'électricité. Je crois que dans ce domaine on est arrivé au maximum de la coordination. Il existe trois groupes principaux d'affaires électriques, le groupe Empain, le groupe de l'Union d'électricité et le groupe de la Compagnie générale d'électricité; mais, bien qu'opérant séparément, sur des territoires que chacun s'est réservé, ces groupes s'interpénètrent d'une manière surprenante, et surtout on retrouve des administrateurs qui servent de trait d'union d'une affaire à l'autre et d'un groupe à l'autre.

A notre séance du 22 juin j'ai chiffré, d'après l'annuaire Chaix, à 264 le nombre des administrateurs dont nous limiterions les mandats si nous n'autorisions que six conseils, et à 112 le même nombre si nous autorisions dix mandats, mais on peut admettre que l'annuaire ne les comprenne pas tous.

Je prends donc — pour être large — le chiffre de M. Daladier, soit 200.

Ce fait que 200 personnalités environ tiennent en mains toutes les affaires importantes, qu'elles s'enchevêtrent étroitement, que rien ne peut se faire sans leur volonté, n'est-il pas significatif, et croyez-vous, messieurs, que l'on puisse sérieusement contester que l'activité économique du pays est, pour une large part, dominée par une oligarchie ? (*Très bien ! très bien !*)

Je tiens d'ailleurs à dire qu'en limitant le nombre des conseils d'administration le Sénat a voulu, non pas anéantir — ce serait une grave faute que de se priver du concours d'organisations remarquables et d'hommes de réelle valeur — mais limiter seulement la puissance de l'oligarchie dont je viens de parler. Nous ne voulons pas détruire, mais simplement affranchir, dans une mesure raisonnable, l'économie du pays d'une servitude certaine.

L'État désarmé

Croyez-vous, messieurs, que l'État lui-même n'ait pas intérêt à cette limitation ? Croyez-vous que le Gouvernement soit libre lorsque, pour assurer les ressources de sa trésorerie, il doit discuter, non pas d'égal à égal, mais dans la posture d'un suppliant, avec des potentats contre lesquels il est désarmé ?

A TRAVERS LES REVUES

Snobisme du « planisme »

Depuis quelque temps un nouveau terme de la langue politique s'est forgé : le planisme. C'est Henri de Man, l'auteur du « Plan du travail » pour la Belgique, qui est à l'origine de cette fortune. Le 10 décembre, il faisait une conférence à Paris : « Le socialisme devant la crise », conférence reproduite par **La Vie Socialiste** du 22 décembre. Il y explique abondamment ce qu'est le « planisme » :

Il y a une année à peine que le Plan du travail fut adopté comme programme d'action immédiate par le mouvement socialiste et syndical en Belgique. Depuis lors, il semble bien que cette initiative ait, sinon suscité, tout au moins stimulé beaucoup d'initiatives analogues dans d'autres pays. On a pu s'en rendre compte à une conférence internationale sur les plans socialistes d'économie dirigée, qui s'est tenue à l'abbaye de Pontigny en septembre dernier. Il y a dès à présent dans le socialisme de tous les pays de l'Europe non-fasciste des courants d'opinion que l'on a déjà pris l'habitude d'appeler « planistes ».

En quoi donc consiste au juste ce socialisme planiste ou ce planisme socialiste? C'est « le socialisme anti-crise » :

Plus exactement : le socialisme qui propose dans chaque pays un ensemble de mesures immédiates pour sortir de la crise économique, ou encore... le socialisme qui fait de la lutte pérennale et théorique contre le capitalisme la lutte actuelle et pratique contre la crise capitaliste, ou plutôt contre la crise du capitalisme.

L'auteur s'essaie alors à le définir par opposition aux deux phases précédentes du socialisme : la phase « insurrectionnaliste » et celle du réformisme. Expériences négatives d'où est sortie l'idée planiste, c'est-à-dire « la recherche d'une attitude, d'une stratégie qui permettrait d'éviter la longue série d'échecs et même de véritables catastrophes politiques aux-

quelles avait abouti la passivité des social démocraties à l'égard de la crise elle-même ».

M. Henri de Man établit les 14 thèses essentielles du planisme et le différencie du réformisme par trois caractères : il est révolutionnaire, il accepte le terrain national comme celui sur lequel les problèmes doivent être résolus, il a enfin pour mobile l'intérêt général, et ceci n'est pas le moins curieux :

L'intérêt de classe, tout au moins dans le sens exclusif qu'on lui a donné en parlant d'intérêt de classe prolétarien, est remplacé par la notion et par le mobile de l'intérêt général conçu comme intérêt commun de diverses classes qui constituent une immense majorité, voire comme intérêt général de la population à la reprise économique et à l'instauration d'une économie qui non seulement produise autant que possible, mais qui permette de consommer autant que possible. Cela ne met pas fin à la lutte des classes, mais cela donne un mobile nouveau à la lutte de la classe ouvrière en l'insérant dans un front nouveau...

M. de Man veut aussi une « politique volontariste », contre la passivité du réformisme, et une conception nouvelle de l'État, car « la réalisation du Plan requiert un État fort ».

Ces idées commencent à faire du chemin en Belgique. Certains jeunes catholiques s'y sont même ralliés avec une hâte prématurée, si bien que la revue **La Cité Chrétienne**, dans son n° du 20 décembre est obligée de réagir :

Deux ou trois jeunes catholiques mènent pour le moment campagne pour un rapprochement avec les socialistes, sous la houlette de M. de Man. On peut souhaiter que catholiques et socialistes s'entendent en vue d'une prise immédiate du pouvoir et de la réalisation d'objectifs limités « ayant trait à la transformation du régime »...

Mais il faudrait, dit l'auteur, savoir quels sont ceux qui représenteraient les catholiques au sein de cette combinaison. Et savent-ils ce que M. de Man veut exactement?

M. de Man, en ce cas, serait moins fixé qu'eux; il nous donne de ses idées des aspects bien contradictoires, suivant le temps et le lieu où il les exprime; à toute évidence son Plan n'est pas au point... Une collaboration à objectifs limités ne pouvait donc être envisagée — *sur le plan national et pas nécessairement avec les seuls socialistes* — qu'après avoir été mûrement réfléchie au cours de discussions dépourvues de publicité tapageuse.

C'est sagesse et peut-être, nous Français, souhaiterions-nous encore plus de réserve et de précautions, car l'obscurité et le danger de la position de de Man nous paraissent avoir été manifestés suffisamment par cette discussion de Pontigny, à laquelle de Man fait allusion, et dont **L'Information sociale** du 13 décembre publie un compte-rendu sténographié. On y expose le plan belge, naturellement, le plan hollandais, le plan suisse, le plan tchécoslovaque, le plan anglais, le plan français (celui de la C. G. T., présenté par M. Bothereau), etc...

Beaucoup d'idées suggestives, mais une grande confusion, nous a-t-il semblé, et l'article que Marcel Déat a publié dans **L'homme nouveau** du 1er janvier n'est pas pour nous rassurer. Il examine « le planisme et la tradition française », et, je ne sais pourquoi, il tient à ce que cette tradition soit essentiellement et éminemment laïque! Qu'est-ce que le laïcisme vient faire là?

Quelles sont en effet, selon lui les « éminentes vertus » du planisme?

> Nos jeunes ne cherchent pas les divergences théoriques, ils cherchent les convergences pratiques. Pour eux, les hommes ne se classent point, presque de naissance, selon ces régions symboliques de l'esprit et du ciel qui nantissent des catégories pseudo rationnelles de la pensée balbutiante des tribus primitives... Cette jeunesse planiste est authentiquement laïque, parce que justement elle ne permettra l'ingérence dans l'État d'aucun dogmatisme, d'aucune église, même soi-disant laïque. Telle est la tradition de la nation française, de l'État français, refusant, pour leur service, de distinguer entre les croyances et les étiquettes, ramenant à une discipline commune, dans l'action, les chasseurs de systèmes... C'est une valeur particulière du planisme que de coïncider avec cette laïcité naturelle à la nation française.

On avouera que les jeunes catholiques de France ne doivent pas avoir l'empressement de ceux de Belgique pour applaudir au planisme de de Man! Chez les uns et chez les autres, quel galimatias!

ÉDUCATION ET ENSEIGNEMENT

P.-Henri Simon. *Dieu et Mammon : Résonance pédagogique du conflit.*

Le conflit se pose au cœur de l'enseignement chrétien, de l'enseignement des lettres surtout : les auteurs sont le plus souvent profanes, parfois même impies. Faut-il accepter leurs erreurs? passer les textes dangereux? ou se livrer à un dénigrement facile? L'auteur propose ici une méthode qui préfère « la discussion à l'omission, et la critique intelligente à l'éloquence apologétique ».

P.-H. S. *Aspects de la liberté scolaire.*

Les solutions possibles.

M. de Paillerets, O.P. *Catéchisme et Méthodes actives.*

Deux nouveaux ouvrages : un livre pour le maître et un autre pour l'enfant.

R. Gal. *Les Débuts du Latin.*

Un charmant livre sous une humble apparence.

Dieu et Mammon :

Résonance pédagogique du conflit

On se propose ici l'examen d'un problème spécial qui n'intéresse en apparence qu'une classe restreinte de personnes, la petite famille des professeurs chrétiens de lettres profanes. Mais il n'est pas besoin d'y regarder de trop près pour y sentir enveloppée une question autrement vaste et proche de toute intelligence soucieuse de penser chrétiennement. Si, dans nos chaires de littérature, ancienne ou moderne, nous éprouvons aussi souvent la gêne et le malaise d'expliquer des textes dont le souffle est impur et contraire à la vérité de la Croix, n'est-ce pas la conséquence d'un divorce lointain et profond entre la culture, qui fut d'abord et demeure souvent inspirée par les Muses païennes, et l'Évangile, qui a touché l'homme au cœur, d'une blessure irrémédiable, sans toutefois l'atteindre à fond dans son esprit? C'est ici l'inquiétude essentielle de ce monde, la complexité d'une civilisation baptisée d'une eau surnaturelle, mais dont la pensée n'a cessé de s'enraciner dans l'ordre de la raison naturelle. Ordre qui n'est pas essentiellement d'erreur, et c'est pourquoi nous sommes bien obligés de tenir pour des maîtres, pour des inventeurs de sagesse et de beauté ceux qui ont écrit et pensé sur ces collines profanes — mais ordre fermé, privé de la lumière de Dieu, jardin peu sûr où le serpent glisse sous les herbes. Et c'est là que

nous avons pour mission de promener les enfants.

Il est vain de disserter sur les causes, sur les responsabilités de l'histoire ; le fait seul importe, et le voici : la pensée de l'homme est aujourd'hui chargée d'immenses richesses — idées, poèmes, œuvres d'art —, elle ne peut, ni ne doit s'en défaire, elles sont devenues sa substance ; or ces richesses sont pour une grande part de Mammon. Quand André Gide déclare que c'est avec les bons sentiments qu'on fait de mauvaise littérature, il n'énonce pas un principe, ni même une loi absolue — car enfin il y a Corneille, Bossuet, Pascal et d'autres exceptions encore —, mais il souligne qu'il y a d'excellente littérature qui est une explosion de passion vicieuse, sondage de consciences troubles, expression d'idées étrangères ou contraires à l'esprit chrétien. Or, c'est cette poésie que nous devons faire connaître, ce sont ces beautés baignées d'une lumière d'en bas que nous devons rendre admirables, c'est cette sagesse aux sources incertaines que nous devons apprendre à goûter. Qui mesurera l'étendue de cette responsabilité formidable? Qui de nous n'a pas éprouvé la pointe de ce scrupule? Mauvais professeurs, si nous enseignons mal notre science ; mauvais maîtres, si par elle nous troublons des consciences d'enfants.

Problème délicat, important, et qu'il faut bien essayer de résoudre. Sans doute se pose-t-il pour le professeur de lettres anciennes, de lettres étrangères et, à plus forte raison, de philosophie. Qu'il nous soit permis de le borner ici au domaine des lettres françaises, le mieux connu de nous, celui d'ailleurs où les données ne sont pas le moins complexes. Car le maître qui doit révéler à des jeunes gens de quatorze, quinze ou seize ans, Rabelais et Montaigne, Molière et Voltaire, Taine et Renan, sans compter, d'un autre point de vue, Racine, Musset et Baudelaire, n'est pas le moins dangereusement partagé.

I

Dans l'explication des auteurs ignorants du Christ, ou hostiles, ou exaltant le péché, définissons d'abord quelques attitudes condamnables pour un maître chrétien. Ceci n'est pas une accusation, mais tout aussi bien une confession, où il n'entre pas plus de mauvais souvenirs d'élève que de remords de professeur.

Il y a, en premier lieu, l'attitude paresseuse par excellence; disons : *la méthode passive.* On est professeur, cela veut dire avant tout que l'on prépare à des examens. On suit un programme, on utilise des manuels — c'est si commode, les jugements tout faits! — et que l'enfant en tire ce qu'il pourra pour son âme. L'essentiel est qu'il sache dire sur *Tartufe*, *Candide* ou *Rolla* ce qu'il est convenu qu'on en dise devant un jury de brevet, de baccalauréat ou de licence. A nous les couronnes de laurier! Les examinateurs et les pères de famille seront contents.

Voilà sans doute ce qu'il faut appeler un enseignement neutre. Mais ne l'est-il que dans les chaires de l'État? Ne voit-on pas des chaires d'écoles chrétiennes où l'horaire amène à certaines heures la leçon du catéchisme, à d'autres moments les leçons d'une morale naturelle, parfaitement séparée des vérités proposées ailleurs comme essentielles? Je ne veux pas dire que la chose arrive quelquefois, j'aime mieux écrire qu'elle ne devrait jamais arriver : cette alternance et cette confusion, ce cloisonnage d'une instruction religieuse qui est lettre et non esprit, il est trop évident que c'est la démission de l'enseignement chrétien. Le Décalogue, l'Évangile, la Morale et l'Église ne sont pas un supplément, une matière ajoutée au programme, mais une lumière qui doit tout baigner, une

force qui soutient et dirige l'intelligence. Il en résulte qu'un catholique bien informé et convaincu, même en professant dans une chaire laïque, sans manquer en rien à la loyauté, sans prononcer un mot dont une administration scrupuleuse se puisse émouvoir, peut encore, s'il le veut, enseigner chrétiennement. Il en résulte aussi qu'il ne suffit pas de commencer la classe par un *Veni, Sancte Spiritus* et de parler sous un Crucifix — si excellent que soient cet usage et ce symbole — pour que la leçon soit chrétienne. Elle doit l'être précisément au point où l'esprit se place pour penser et juger.

Elle doit l'être, et si elle ne l'est pas, elle sera doublement mauvaise. Non seulement la vérité absolue, objet de la foi, mais la vérité relative, objet de la critique, y sera trahie. Ce n'est pas qu'il soit interdit de prononcer un jugement valable hors du point de vue religieux. Mais enfin, les lettres, et plus généralement les sciences morales, ne sont pas, comme les sciences physiques ou les mathématiques, objet de connaissance rigoureuse, de définition invariable : tout ici devient affaire de tact, de sensibilité personnelle, de position de l'esprit. Un intellectuel catholique qui aborde comme tel l'étude des lettres et des arts élargit par sa position même l'horizon de la critique ; il découvre des aspects ou des nuances imperceptible à tout autre. Chateaubriand, en prenant parti pour la religion contre Voltaire, fait jaillir des sources de poésie et incline les historiens à comprendre le Moyen-Age. L'abbé Bremond, en reprenant d'un point de vue catholique l'histoire morale du XVIIe siècle, trouve à glaner derrière Sainte-Beuve lui-même. Quelle gerbe d'idées originales et de faits significatifs ! Plus humblement, un professeur chrétien, rompu à la dialectique de la grâce et fort de son expérience spirituelle est mieux que tout autre en mesure, non peut-être de comprendre, mais de sentir et

de faire sentir l'angoisse de Pascal ou le tourment de *Phèdre*.

Sans doute, ne faut-il pas confondre les domaines et prétendre qu'une intelligence religieuse ait reçu des lumières particulières pour apercevoir et mesurer des valeurs profanes. Mais elle peut, en étant elle-même, découvrir ce qui est placé de son côté, et elle le peut seule. Aucun esprit de bonne foi ne reprochera jamais à un intellectuel chrétien de penser, de juger, de sentir en chrétien ; il lui reprochera plutôt le contraire. Le maître catholique qui se met en dehors de la foi et de la morale de l'Église pour juger les ouvrages de l'esprit ne pèche pas seulement dans sa conscience religieuse, mais dans son intelligence et, si l'on peut dire, dans sa conscience professionnelle.

II

Et voici une autre faute, moins grave en soi que la première, mais plus habituelle et de conséquences également fâcheuses. C'est encore une paresse : nous l'appellerons *la méthode d'omission*. On juge certains textes dangereux pour l'esprit ou le cœur de l'enfant : on les exclut. De Musset on ne lira que l'*Espoir en Dieu* ; de Montaigne on évitera toutes les pages un peu glissantes, on s'en tiendra au chapitre *De l'Institution des Enfants* ; Voltaire sera l'auteur de *Mérope* et de l'*Histoire de Charles XII*, non des *Lettres anglaises* ou de *Candide*. De Racine, on nommera en passant *Bérénice* et *Phèdre*, et l'on expliquera *Andromaque* en estompant Pyrrhus et Hermione.

Ne disons pas que cette prudence soit absolument mauvaise : il est des cas où il y faudra bien recourir. Mais, si elle devient un système, elle sera dangereuse, et l'on peut douter des résultats. Or, dans les écoles chrétiennes n'est-

on pas tenté de l'ériger en système? On y a le souci de préserver l'intelligence et le cœur de l'enfant : louable souci, mais qui ne doit pas tourner à l'obsession. Et sous prétexte de former de purs Eliacins, ne lâchons pas dans le monde des âmes mal informées, mal cuirassées contre lui.

Comment ! Vous avez la chance d'avoir, pendant cinq ou six ans, vous, éducateur chrétien, sous votre direction intellectuelle et spirituelle, un enfant à qui vous devez révéler la science, l'art, la poésie, les idées; vous avez sur lui cet incomparable ascendant : le prestige du maître, de celui qui sait, qui fait ouvrir les yeux, qui dit parfois le mot où l'incertaine aspiration d'une âme adolescente se concentre tout d'un coup et s'exprime. Pour tremper ce caractère et former cette âme, vous disposez d'instruments, moins subtils sans doute mais plus forts que ceux dont peut user la famille. Et qu'en font certains? Ils tournent autour de l'obstacle : ils fuient la difficulté; facticement, ils retardent une crise qui ne peut guère manquer de se produire, qui se produira loin d'eux, hors de tout secours, devant les faux trésors de Mammon soudain découverts, dans un cœur démuni, plus séduit parce que plus ignorant, plus furieux d'avoir été opprimé, et peut-être aigri par le soupçon d'avoir été dupe.

Je sais bien ce qui peut être répondu : nulle fleur n'est plus belle, plus agréable au Christ qu'une pureté d'enfant, et c'est elle surtout qu'il convient de protéger. Pureté d'un cœur que n'a pas même touché l'idée de la souillure; pureté d'une foi devant laquelle aucun nuage n'est monté de l'intelligence inquiète ou présomptueuse. Ce clair matin de l'âme, ce n'est pas seulement la plus belle heure de la vie, c'est une assurance pour l'éternité. Car François Mauriac a tout à fait raison de le dire (dans *Commencements d'une vie*) : quelles que soient les fautes,

les sécheresses de l'âge mûr, il reste dans l'âme qui a bu à cette rosée de l'aube une eau vive, intacte, une source de grâce qui ne peut manquer un jour de s'épancher.

Oui, c'est bien vrai, et ce qui est conseillé ici ne saurait être de bousculer des délicatesses virginales. Aux curiosités du cœur et de la tête n'offrons pas trop tôt des nourritures trop flatteuses. Prenons garde pourtant que ces curiosités existent, que les petits chacals sont là qui rôdent, que nos élèves lisent en dehors de nous, ou du moins qu'un jour ils liront et entendront plus que nous ne leur aurons dit. Ce qui n'est pas une raison pour tout leur dire, mais pour les armer, pour les préparer à tout entendre. Qu'un auteur soit dangereux à la façon de Voltaire ou à celle de Musset, il ne le sera jamais plus que par la lecture furtive et solitaire ; la rencontre est moins troublante dans le jour sérieux de la classe, avec la présence du maître qui explique, redresse, sépare la vérité du sophisme et l'or d'entre le clinquant.

Une chose est bonne à parier : c'est que, sous une forme ou une autre, à un moment ou à un autre, il y aura l'explosion intellectuelle et morale de la puberté : tant mieux si c'est à côté de nous ! Il est bon de préserver des contagions ; mais il n'est pas mauvais, non plus, de vacciner. Vacciner c'est inoculer le microbe dans des conditions de résistance où l'organisme s'exerce sans risque à le vaincre. Le professeur de lettres, et singulièrement de lettres modernes, ayant à révéler des textes où résonnent, amortis par la distance et transposés par l'art, les tentations et les doutes de l'homme, est bien placé pour entreprendre cette médication préventive. Il manquerait de courage s'il en refusait la responsabilité.

III

Après ceux qui passent sans précaution sur l'obstacle, après ceux qui l'évitent, il faut parler de ceux qui l'abordent par le mauvais biais. J'entends ici des maîtres qui, sentant le danger de certains auteurs, soucieux pourtant de ne pas les laisser ignorer à leurs élèves, s'escriment au jeu désobligeant d'une critique indiscrètement malveillante. La méthode consiste à détruire l'autorité des adversaires, à les bafouer dans leur personne et leur caractère, à condamner en bloc leur philosophie et leur morale, sans chercher quelles perles de vérité s'y mêlent à l'erreur, quelle soif de pureté, quels instincts de la créature de Dieu persistent dans l'égarement. Montaigne n'est pas le sage curieux de l'homme qui se cherche dans sa petite tour solitaire, c'est le jouisseur frivole, le magistrat peureux qui s'arrête à la porte de sa bonne ville décimée par la peste. Voltaire est tout hypocrisie, Musset est un vulgaire débauché, Baudelaire un neurasthénique et un obsédé. Les exemples, ici, viennent de haut : Louis Veuillot déchirant l'ombre de Molière, et toute la critique « bien pensante » s'acharnant depuis vingt ou trente ans sur le Romantisme, sur le malheureux Jean-Jacques...

Est-ce fausse délicatesse ? Il me semble que ces diatribes littéraires, évidemment condamnables du point de vue de la saine critique, le sont encore plus dans l'ordre chrétien : car il est dû charité à tous les hommes, même aux morts. Jugeons, puisque c'est notre fonction de juger, jugeons d'ailleurs les idées plus volontiers que les personnes, et toujours sans lâcheté, mais aussi sans colère. Il y a, dans la sévérité d'un professeur pour les erreurs ou les égarements des grands auteurs, un pharisaïsme qui serait tout à fait désobligeant s'il n'était un peu comique ; mais ceux qui savent combien il est difficile de bien vivre trou-

vent, pour parler des fautes de Molière ou de Rousseau, un ton naturellement élevé où la pitié et l'humilité s'impliquent à l'amour du Bien et du Vrai. Qu'on ne dise pas qu'un tel esprit est négateur de la critique vivante et pénétrante, et qu'il faut lire les textes en se passionnant. Se passionner, peut-être : mais pourquoi s'emporter? Une indulgence, non point hautaine comme celle que l'orgueil inspire, ni souriante et insoucieuse comme est celle du sceptique, mais clairvoyante au péché et charitable au pécheur, telle qu'un chrétien en doit posséder le principe, n'est assurément pas la pire disposition pour aborder l'histoire des lettres et des idées (1).

Habituellement, le parti pris de sévérité à l'égard des mauvais esprits s'équilibre d'un égal parti pris de louanges au bénéfice des bons auteurs : l'éreintement de Molière appelle l'apothéose de Bossuet. Il est juste, d'ailleurs, de ne pas laisser peser le grief de cette sorte de critique sentimentale sur les seuls professeurs catholiques. Combien de maîtres anticléricaux — et pas seulement à l'école primaire — pour béatifier Voltaire, pour ramener le génie de Pascal à une névrose et montrer dans les *Oraisons Funèbres* un prêtre en surplis brodé flattant une cour corrompue!

Ceux-ci et ceux-là, renvoyons-les dos à dos : ils ne savent pas leur métier. L'objet premier des études littéraires n'est pas d'exercer des adolescents à l'éloquence, pas plus à l'invective qu'au panégyrique; il est de leur orner l'esprit, de leur former le goût, et plus encore le jugement. Fournir, à l'aide de textes riches en sue, la

(1) Citons, comme exemple d'une saine critique catholique, ferme et pourtant miséricordieuse, les travaux d'Henri Bremond sur le Romantisme, et les trois études de François Mauriac consacrées à Molière, J.-J. Rousseau et Flaubert (*Trois grands hommes devant Dieu*, Le Capitole, 1931).

matière de la pensée, et enseigner, par la gymnastique critique à quoi ils prêtent, l'art de bien penser : voilà le but, et il commande la méthode. Méthode de clairvoyance, de loyauté absolue envers l'esprit de l'auteur comme envers la conscience de l'enfant.

IV

Envisager sous l'angle chrétien la matière littéraire; prendre chaque texte corps à corps, préférer la discussion à l'omission et la critique intelligente à l'éloquence apologétique, voilà de bonnes résolutions. Mais, pour les rendre plus pratiques, cherchons à distinguer les variantes du problème; car il saute aux yeux qu'il appelle des solutions nuancées suivant qu'il s'agit d'une œuvre imprégnée de passion amoureuse (*Phèdre*, les *Nuits*), ou inspirée d'une philosophie ou d'une morale contraire à l'enseignement de l'Église (les *Essais, Candide*).

A l'égard des œuvres de la première famille, le risque est surtout moral ; il est pour le cœur et l'imagination passionnelle de l'enfant ; la question est d'exercer la sensibilité sans la déchaîner, de décrire des passions sans les exciter. Mais c'est encore penser trop grossièrement : il faut distinguer entre les textes qui enveloppent une expression poétique de la passion, dans ses tourments et ses ardeurs, et ceux qui en présentent l'analyse, dans ses nuances et ses jeux — c'est-à-dire entre le poème lyrique et le drame psychologique.

Dans la lecture des poètes lyriques, et des Romantiques principalement, nous serons parfois justifiés d'omettre ou de passer vite. Ce n'est pas affaire de méthode, mais de tact : quel professeur oserait lire certaines pièces de Baudelaire devant une classe de Seconde ou de Première? Point n'est besoin, non plus, pour faire goûter la

poésie du *Lac* à des enfants de quinze ans, d'épiloguer indiscrètement sur la nature de la liaison de Lamartine et de Mme Charles : ces curiosités, qui avilissent déjà la haute critique et font sombrer l'histoire littéraire dans l'anecdote mondaine, seraient ici parfaitement choquantes. Pourtant, nous n'échapperons pas à la grande poésie amoureuse : nous n'avons même pas à l'éviter, ni à remplacer *amour* par *tambour* quand il tombe à la rime. Le scrupule qu'éprouvent quelques maîtres sur ce point délicat est louable ; mais peut-être ne considèrent-ils pas assez le fait que certaines idées sont éveillées de très bonne heure chez l'enfant — et surtout dans la ville moderne ou le spectacle de la rue, la réclame, le livre à bon marché, l'illustré et le cinéma l'enveloppent et l'obsèdent d'images sexuelles. C'est, soit dit en passant, un coupable abus, contre quoi des pouvoirs publics soucieux de propreté morale eussent dû sévir ; ils ne l'ont guère fait, et en attendant le jour, qui ne semble pas prochain, où un dictateur moral songera à protéger les yeux de l'enfant, nous parlons pour de jeunes têtes déjà plus ou moins troublées. Alors je ne vois plus un danger, je vois au contraire une sorte de remède homéopathique à leur offrir en de beaux poèmes l'expression ennoblie d'un sentiment qu'ils doivent concevoir autrement que par la basse pornographie d'un magazine ou l'absurde romanesque d'un film. Et d'ailleurs, leurs imaginations fussent-elles encore toutes pures, leurs cœurs un jour s'éveilleront et sont condamnés à aimer : laissons les poètes leur suggérer qu'il existe une façon délicate et noble de transposer l'instinct de la chair en une ferveur où l'âme participe. Oh ! je sais bien qu'après une lecture d'*Atala*, ce petit garçon mélancolique va griffonner des vers pour une cousine des vacances. Et après ? Je l'aime mieux sentimental que polisson...

Mais il n'y a pas que les chansons de tendresse : les poètes disent aussi les passions brûlantes, les jalousies furieuses, et nimbent d'une auréole fulgurante l'ange oublieux de Dieu, ou révolté, qui détourne toute sa puissance d'aimer vers la créature. Sur quelle pente un Vigny, un Musset, un Baudelaire, poussent-ils un rêve adolescent ! — Sur une pente assurément dangereuse, mais qui vous dit, pour peu que vous lui annonciez sa présence, que le Christ ne l'y attende pas? Ils sont là, devant nous, de Villon à Verlaine, les mauvais garçons, les enfants prodigues qui se sont échappés un matin de la maison paternelle, qui ont choisi d'étancher en des amours humaines leur soif d'infini : et qu'est-ce qu'ils nous rapportent d'autre que des pleurs, qu'est-ce qu'ils nous disent qui ne soit tourment et colère, lassitude et remords? Chants désolés des voyageurs perdus, je ne crains pas trop qu'un jeune chrétien vous entende, s'il peut percevoir dans votre troublante musique ou la note d'un désespoir sans remède, ou l'appel secret au divin secours. Tout au long des âges, et plus précisément au siècle du Romantisme, la longue plainte du lyrisme charnel orchestre le thème de la misère de l'homme sans Dieu.

Au reste, l'essentiel de la poésie n'est peut-être pas dans l'exprimé, mais dans l'expression. Aussi bien prendrons-nous soin de ne pas immobiliser l'attention de l'enfant sur le contenu passionnel du poème, mais de l'attirer souvent vers ce qui est rythme, musique, images, justes rapports et subtile évocation des choses, bref sur ce qui est proprement beauté poétique. En agissant de la sorte, nous ne diminuerons pas seulement des risques moraux, nous réaliserons, par le moyen d'un affinement esthétique, un profit spirituel. La poésie, en tant qu'elle est elle-même — c'est-à-dire mouvement heureux d'une

strophe, fulgurance d'une image, harmonie secrète d'un vers où tout se tient : sens abstrait, symbole et musique, — la poésie est probablement le plus complet des arts, ou du moins l'une des plus parfaites expressions possibles de la Beauté. Or, autant que le Vrai, le Beau, cet autre attribut divin, vaut d'être rendu sensible à l'âme de l'enfant. Disons mieux, et croyons, avec Henri Bremond, que l'état poétique — à un degré éminent dans l'inspiration du poète, à un degré considérable encore dans l'émotion de l'amateur — offre avec l'état d'oraison des analogies qui peuvent devenir des incitations. Non que toute poésie soit prière, ni même que la poésie, aussi « pure » qu'on l'imagine, puisse jamais suppléer à la prière : entre l'appel des grâces et celui de la Grâce il y aura toujours ce changement de monde, le passage de la nature à la surnature. Mais enfin, le poète vit et nous fait vivre au voisinage et, s'il est tout à fait grand, au contact du mystère ; il nous rend sensible le fond secret de l'être, et toutes les subtilités de son art ne sont que ruses plus ou moins conscientes pour retenir l'essence des choses dans le cristal des mots. Essence, cristal, sentiment de l'être et soif de pureté, l'âme s'épanouit dans la lumière du poème, et le poète est justifié de demander sa place

Dans les rangs bienheureux des saintes légions.

Aussi bien, ne craignons point de développer le sentiment du lyrisme dans les cœurs adolescents : même pincée par un doigt mauvais, la harpe sonne encore quelque chose pour le vrai Dieu, et la voix de l'ange se retrouve dans le cri de l'ange déchu (1).

(1) Sur la valeur spirituelle de la poésie, on lira une bonne étude de Lucienne Gérardin, *Prière et Poésie,* Bulletin Joseph Lotte, année 1933, pp. 101 et sq.

V

A côté du poème, il y a le drame — si proche parfois qu'ils se présentent impliqués l'un à l'autre : dans une tragédie de Racine, dans un roman de Chateaubriand ou de Barrès, lyrisme et psychologie interfèrent et ne peuvent se séparer que par abstraction. Là, comme dans le cas des purs lyriques, il nous est loisible, si nous croyons devoir fuir les images de la passion, d'insister sur la musique et le pittoresque, sur le *style*, au sens le plus noble du mot.

Mais quand le drame est à l'état pur, ou quand il est l'essentiel, il ne peut plus être question d'éluder l'étude des mouvements qui le composent, et l'on n'explique ni *Le Cid*, ni *Polyeucte*, ni *Andromaque*, ni *Phèdre*, pas plus que *Manon Lescaut* ou *Dominique*, sans maintenir l'attention fixée sur les passions de l'amour. Je n'insisterai pas ici sur une idée que les débats, suscités depuis une trentaine d'années par le roman catholique, ont dû rendre familière aux consciences religieuses : c'est que les audaces de la littérature psychologique sont justifiées, et ses risques compensés par ce profit qu'elle propose au lecteur : une connaissance plus aiguë de soi-même. Et quel homme, plus qu'un chrétien, doit souhaiter de se connaître? Le dramaturge, le romancier — j'entends évidemment celui qui écrit d'une plume loyale, et dissèque le cœur humain pour y déceler, non pour y flatter des concupiscences — fait figure, sous certains rapports, de confesseur laïque, ou, plus précisément, d'informateur moral.

Ce n'est pas que l'opération ne soit délicate, et dans certains cas périlleuse. Car, sous prétexte d'approfondir la consciencs, ces sourciers redoutables n'y font-ils pas jaillir parfois quelque eau souterraine, empoisonnée, qui

fût demeurée cachée et innocente sans leur ministère? D'autres répondent qu'il n'y a pas de plus violent poison spirituel que l'hypocrisie, même inconsciente, et que la perfection intérieure ne s'épanouit que dans la lucidité. Sans trancher ce débat, qui relève de la théologie morale plus que de la critique littéraire, bornons-nous à dire — ce que personne, je pense, ne contestera — qu'il est bon d'avertir l'esprit de l'homme non pas seulement sur le bien et le mal, mais sur la nature et le mécanisme de ses passions. « Conscience, conscience! s'écriait Jean-Jacques, *instinct divin...* » A-t-il jamais rien écrit de plus dangereux? Instinct, sans doute, mais qui demande, pour échapper aux aberrations qui le guettent, non seulement — un chrétien le sait — la grâce de Dieu, mais tout homme de sens le comprend, le secours d'une intelligence renseignée sur les abîmes de la chair et du cœur.

Ce n'est pas, évidemment, Marcel Proust et François de Curel que nous lirons d'abord à des adolescents. Mais il ne nous manquera pas de textes classiques pour traduire en analyse et en symboles les complexités et les périls de la vie intérieure. Usons-en prudemment, sans toutefois les trop redouter : il y a une façon objective et clinique d'expliquer telle scène de Racine ou telle page de Stendhal, par où peut être tentée cette initiation courageuse à la vie morale qu'il est de notre fonction d'entreprendre.

VI

Tout le danger des lettres profanes, pour l'enfant aussi bien que pour l'homme, n'est pas d'attiser le cœur et les sens : l'esprit aussi peut se contaminer au contact d'une culture déchristianisée, et ce n'est pas le moins grave. Mais il faut ici distinguer entre les textes inspirés

d'une philosophie qui a seulement le tort de n'être pas chrétienne, et ceux qui présentent, plus ou moins brutale, une critique de la vraie religion.

On s'effarouche aisément devant les seconds : les premiers n'exigent pas moins de prudence, et comme ils sont de beaucoup les plus nombreux, c'est à leur égard que le maître chrétien doit songer d'abord à prendre parti. Il s'agit d'ouvrages considérables, traduisant une expérience humaine, proposant devant le destin des attitudes séduisantes et nobles, apportant une sagesse, une religion quelquefois ; mais leur position est en dehors de l'Évangile, ou du moins à côté de l'orthodoxie. Ceux de nos élèves qui recevront leur message ne seront pas les pires : car il n'est pas de la prise d'un jeune homme médiocre d'être conquis par les *Essais*, troublé par le *Vicaire Savoyard*, bouleversé par la *Prière sur l'Acropole*. Avec quel tremblement nous introduirons ces mages chargés de trésors fallacieux !

Voici Montaigne. Un Français bien né se sent porté d'abord vers ce cher sceptique, vers cette pensée de mesure et de clairvoyance, vers cette ironie raisonnable sur laquelle il semble que l'homme se puisse établir invincible à tous les coups, même à celui de la mort. Je dis un Français chrétien, car elles sont rares, les phrases des *Essais* qui choquent le croyant, et la conduite religieuse de ce gentilhomme qui vit et meurt en règle avec l'Église, est respectueuse et rassurante. Et cependant quelque louable effort qu'ait tenté André Lamandé pour prouver le contraire, Sainte-Beuve a raison : le fond de cette pensée est un rationalisme exclusif de toute mystique, un naturalisme réfractaire à la philosophie chrétienne de la nature corrompue ; et quelle disposition plus mortelle à une conscience religieuse que cette acceptation curieuse et indulgente du *moi* ?

Parce que nul climat n'est plus tempéré que Montaigne, allons-nous inciter ces enfants à respirer cet air où nous savons que flotte un poison très subtil? Ou bien, à cause de ce poison, allons-nous les priver de cueillir tant de belles fleurs, et fermer leur cœur à ce charme? C'est ici que les esprits simples auraient tort, et nous tâcherons d'être plus habiles à concilier nos fidélités. Nous ferons mieux que de recourir à cette critique sans charité et sans nuance qui rejette aux ténèbres extérieures tout écrivain défaillant à l'orthodoxie; nous chercherons dans Montaigne ce qui vaut d'être aimé, admiré, retenu par un chrétien même. Et ce n'est pas rien : cette curiosité des idées, cet intérêt passionné pour la vie intérieure, cette franchise lucide dans l'examen de soi, ce goût de l'équilibre, ce sentiment des limites de la raison humaine — dont Pascal allait tirer le parti que l'on sait, — il faut que que notre élève sente combien toutes ces vertus sont précieuses, et qu'il vénère, comme un des hauts lieux où l'esprit souffla, le coteau de Gascogne qui vit se dresser la tour de cette méditation loyale. Mais aussi montrons-lui cette philosophie à l'épreuve de la vie; qu'il la mesure à l'échelle de l'Évangile; qu'il pénètre le sophisme antisocial et antihumain d'une absolue docilité à la nature, c'est-à-dire, en fin d'analyse, malgré l'hommage à la raison et le respect des lois, le sophisme d'un suprême recours à l'égoïsme des instincts. La grâce et la raison de Montaigne, qu'il les respire comme les plus belles fleurs de l'intelligence cultivée; mais qu'il sente aussi les stérilités de la nature et de la culture si la charité ne les inonde; qu'il apprécie combien le sage, quand il n'est que sage, est moins haut sur la colline des hommes que le héros ou le saint.

Prendre en tout grand discours de sagesse profane, Montaigne ou Molière, Rousseau ou Vigny, ce qu'il offre

de compatible avec l'Évangile, cela doit toujours être possible, s'il est vrai que la vérité ne se divise pas : c'est à nous de séparer le plomb et de livrer aux jeunes intelligences un or qui les enrichisse, une leçon qui les élève dans l'ordre de la nature en les disposant au couronnement de la Grâce. Le faisceau de lumière a sa source dans le Christ, et loin d'embrasser l'œuvre dans le halo confus d'une exaltation imprudente ou d'une condamnation injuste, il la caresse, il la fouille dans ses replis, et ce qui est beau et vrai est marqué comme tel, et l'erreur ou la défaillance sont explicitement révélées. Quelle méthode d'enseignement et de critique serait plus sûre et plus honnête ? On peut objecter que le remède est faible, que le danger est aussi grand de proposer un sophisme à l'esprit que l'image d'une passion au cœur, et que la réfutation d'un professeur n'a jamais rien valu contre le charme d'un magicien. — C'est possible, et le conflit de l'Évangile et de la culture est trop au fond des choses pour qu'il faille espérer la résoudre absolument. Du moins, ma conscience est en paix si j'ai fourni aux esprits que j'instruis toutes les données de leur partie : comment ils la joueront, cela ne dépend que d'eux ; comment il la faut jouer, c'est ce qu'il dépend de moi de leur dire.

Ce même principe d'une critique méticuleuse et loyale vaut à l'égard de cette autre famille — le Molière du *Tartufe*, Voltaire, Michelet — qui combat l'Église à visage découvert. Ici encore, il reste vrai qu'on ne peut avoir raison contre la Vérité. De deux choses l'une : ou le grief est mal fondé, et nous devons pouvoir déceler le sophisme : ignorance, interprétation fautive de la doctrine ou de la morale, parti pris de l'intérêt ou de la passion ; ou bien le coup porte, et c'est alors que des chrétiens l'ont mérité. Cela est bien possible ; il n'y a rien de scandaleux à dire que des chrétiens aient péché ; il est

même bon qu'ils l'entendent, n'ayant que trop tendance à croire que, si le règne de Dieu n'arrive pas, c'est la faute des autres — les infidèles, les libertins, les incroyants, les francs-maçons... En fait, la première cause du mal, c'est leur propre démission, car il y a pis qu'un incroyant sans foi ni respect, c'est un chrétien sans charité ni justice.

Donc, quand Voltaire a raison contre les gens d'Église, je ne me sens pas gêné pour le reconnaître : je sais, et je veux que mes élèves n'ignorent pas que l'Église, infaillible dans son esprit, n'est pas impeccable dans son corps. Ainsi seront-ils préservés et d'éprouver trop aisément le scandale et de concevoir en eux-mêmes, dans la vertu intrinsèque de l'étiquette catholique, une excessive confiance. Je soulignerai, s'il le faut, la démission des chrétiens contre lesquels Voltaire a raison ; et je n'en serai que mieux placé pour montrer que le Christ et la chaire de Pierre ont raison contre lui. — Nous ne fermerons pas le *Tartufe* en proclamant : livre impie, dangereux ! Nous ne l'expliquerons pas non plus comme nous eussions expliqué le *Bourgeois gentilhomme*, sans précaution, sans souci du scandale possible ; nous ne nous acharnerons pas pourtant à noircir Molière, à polémiquer contre sa mémoire. Nous dirons ce qui est : « Voici une comédie écrite par un poète libertin contre les faux dévots, et peut-être contre la dévotion même. Qu'est-ce qui vaut dans cette satire ? Sur quels points est-elle fondée, sur quels points est-elle spécieuse ? Par où redresse-t-elle l'erreur de quelques chrétiens ? Par où méconnaît-elle le fond de l'esprit chrétien ? Si Molière marque un point contre tels dévots, en quoi ceux-ci avaient-ils trahi l'Évangile ? S'il est injuste, quelles passions ou quels sophismes ont égaré son jugement ? »

Voilà ce que serait la leçon la plus franche, la plus pro-

fitable tant pour l'intelligence critique que pour la conscience religieuse de l'enfant — je ne dis pas : la plus facile pour le professeur, car elle exige de lui une ascèse continuelle de la pensée, une adhésion rigoureuse de son activité professionnelle à ses convictions intérieures, de son enseignement à sa foi. Mais c'est ainsi seulement qu'il accomplira parfaitement sa tâche. Quel que soit l'ordre de danger spirituel que présente l'étude d'un texte littéraire — excitation de l'imagination passionnelle, atmosphère d'indifférence ou d'hostilité au Christ — la même attitude de prudence, mais aussi de courageuse franchise et d'examen loyal convient au maître chrétien. Nous préparons une âme pour la vie, nous allons lâcher une colombe : préservée sans doute, mais aussi prémunie. Espérez-vous aller toujours devant votre élève, toujours écarter de lui sophismes et tentations? Apprenez-lui donc à les vaincre ; que sa pureté soit moins dans son ignorance que dans sa force. Ne le sauvez pas de l'erreur en oubliant de lui apprendre à marcher ; mais condamnez-le à la Vérité en lui apprenant à marcher droit.

P.-Henri Simon.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Aspects de la liberté scolaire

L'ouvrage de M. Pranas Dielininkaitis, *La liberté scolaire et l'État* (1), apporte au problème toujours actuel de la liberté de l'enseignement une contribution documentaire et doctrinale extrêmement précieuse. On y trouve en effet une juste position du problème, les principes théoriques de sa solution, et une analyse claire et complète de quatre législations scolaires considérées comme typiques : celles de la Russie Soviétique, de la France, de la Belgique et de la Hollande.

Pour M. Pranas Dielininkaitis, le conflit scolaire, si visible et si aigu dans la plupart des États européens depuis le début du XIXe siècle, a des sources profondes, d'ordre spirituel et culturel. « L'éducation et l'instruction préparent les enfants à la vie. Comme les individus et les sociétés ne sont pas d'accord sur la conception et sur les fins de la vie, on ne s'accorde pas non plus sur la fin de l'éducation et sur l'esprit qui doit l'animer. » Ainsi se trouve-t-on en présence d'un problème précisément de synthèse : il s'agit de concilier l'*unité*, dont l'État, expression de la collectivité nationale, défend l'exigence, et la *pluralité*, conséquence de la complexité de la pensée moderne et de la division de chaque nation en familles spirituelles séparées. En d'autres termes, l'École, pour être organique, doit répondre à une double exigence de *différenciation* — ou, disons mieux, de respect des différences — pour sauvegarder la liberté des personnes, et d'*intégration*, pour sauvegarder l'unité de la Nation.

Dès lors, trois grandes solutions sont possibles :

1° La première, celle du *monopole doctrinal*, supprime le

(1) Paris, Alcan, 1933.

problème plutôt que de le résoudre. L'État, c'est-à-dire le parti qui gouverne l'État, impose par l'École une orthodoxie intellectuelle et spirituelle, et cela par deux moyens combinés : en ne tolérant aucun autre enseignement que le sien, et en contraignant ses instituteurs et professeurs à l'apologie constante d'une philosophie et d'un régime. M. Dielininkaitis consacre un chapitre à l'étude du système scolaire soviétique, et montre fort bien qu'à travers ses variations d'ordre pédagogique il a tendu continuellement, et d'une façon systématique, à régner sur les consciences et à faire de l'école un instrument de propagande plutôt que d'éducation.

2° Plus complexe et moins imparfaite est la solution de la *neutralité passive*, ou, comme dit notre auteur, de la *liberté scolaire hors de l'État*. C'est le système français qui tolère, à côté d'un enseignement public neutre, des enseignements privés, contrôlés sous le rapport de l'hygiène et des mœurs, mais systématiquement ignorés par l'État en tant qu'instruments scolaires et condamnés à vivre en dehors de toute subvention des finances publiques. Système apparemment satisfaisant, puisqu'il respecte deux fois la liberté des consciences, dans l'enseignement public par la neutralité, et hors de l'État par la tolérance, — mais en fait système défectueux, pour autant que la neutralité absolue, pédagogiquement impossible, voile une philosophie d'État, un *laïcisme* plus ou moins agressif, — système injuste même, parce que les citoyens ne bénéficient, pour l'éducation de leurs enfants, des dépenses scolaires de l'État qu'autant qu'ils acceptent les directions pédagogiques et spirituelles d'une école déterminée.

3° Ces inconvénients sont évités dans un troisième système, qu'on peut appeler celui de la *Neutralité active*, ou encore de la *liberté scolaire par l'État*. Ici l'État ne se contente pas de tolérer, en matière d'éducation et d'instruction, les initiatives privées, il les reconnaît, les soutient et parfois même les encourage. Il n'impose ses propres institutions que si la carence ou l'insuffisance des institutions privées les rend nécessaires. De ce système, l'auteur étudie, par le détail et

dans leur évolution historique, deux applications : *a*) la législation scolaire belge : elle résout le problème en distinguant, pour l'enseignement primaire, des écoles *communales* (officielles et neutres), des écoles *adoptées* ou *adoptables* (écoles privées, ordinairement confessionnelles, soutenues par les communes ou par l'État), et des écoles *libres*, hors du contrôle et des subsides de l'État; pour l'enseignement secondaire, des écoles moyennes, publiques ou privées, ces dernières vivant par leurs propres moyens, mais pouvant bénéficier des bourses distribuées aux « *mieux doués* » par un Fonds national; pour l'enseignement supérieur des Universités, les unes catholiques, les autres laïques, toutes subventionnées bien qu'autonomes, et bénéficiant également du droit de conférer les grades; *b*) *la législation scolaire hollandaise*, la plus libérale, la plus parfaitement équitable, semble-t-il. Organisée par la loi Mackay en 1889 et perfectionnée par la loi de 1920 qui établissait la péréquation financière, elle met à peu près absolument sur le même pied, pour la contribution de l'État aux traitements du personnel, à l'entretien et même à la construction des locaux scolaires, l'enseignement public et l'enseignement privé, à tous les degrés.

Un Français ne lit pas sans quelque ombre de mélancolie telle déclaration de socialistes belges ou de libéraux hollandais, acceptant franchement, dans ses conséquences pratiques, le principe de la liberté scolaire, et rejetant délibérément ces miasmes d'un sectarisme impur qui, chez nous, empoisonnent et faussent tout le conflit de l'École.....

J'adresserai une seule critique à l'utile et remarquable ouvrage de M. Pranas Dielininkaitis. Après avoir posé le problème de la liberté scolaire comme il doit l'être, c'est-à-dire comme une querelle de culture; ayant d'autre part fort bien marqué tout au long de son étude, et surtout dans les derniers chapitres, que toute la question est de concilier l'exigence nationale de l'unité avec le fait de la diversité des croyances, il semble toutefois estimer que la solution du problème est d'ordre institutionnel et que tout conflit disparaît dès lors que toutes les familles d'esprits ont le moyen

d'entretenir avec l'aide de l'État des écoles conformes à leurs tendances métaphysiques, à leur *Weltanschauung*. Et sans doute est-il désirable d'obtenir ce juste ménagement de l'École. Mais il faut dire aussi que toute la question n'est pas là, et qu'à un conflit d'essence spirituelle une institution ne saurait apporter un remède décisif. La synthèse de l'un et du divers ne saurait être solide, elle serait même artificielle et fictive si elle n'était inscrite que dans un appareil de lois et recouvrant une complète anarchie des intelligences. C'est dans l'esprit même de la Nation que l'accord des consciences doit être avant tout poussé vers sa plus haute pointe possible.

Non certes que je croie à une possible transaction de la vérité et de l'erreur. Non que je tombe dans la chimère d'un éclectisme paradoxal qui serait fait de la composition des contraires. Du moins faut-il veiller à ce que les différences existant entre les diverses familles et maintenues, prolongées, accentuées par l'École, soient de nature purement spirituelle, et qu'aucun élément temporel — je veux dire aucun intérêt politique, aucun préjugé social — ne vienne altérer, empoisonner, aigrir les conflits.

Tant que les écoles juxtaposées ne sont pas d'accord au moins sur une conception haute et pure de la fonction scolaire, des conflits et des froissements de droits sont toujours à craindre, et l'on imagine difficilement qu'un parti de gouvernement puisse favoriser du fond du cœur un enseignement qui travaillerait pour le compte d'un autre parti. L'application harmonieuse du principe de la liberté scolaire suppose sans doute une législation équitable : M. Pranas Dielininkaitis en a fort bien analysé les principes. Elle suppose aussi (et peut-être dirai-je : surtout), un esprit chez ceux qui enseignent. Un esprit ou, plus précisément, le respect de l'esprit, le sens d'une vocation supérieure dont le domaine est en dehors et au-dessus de la politique.

P.-H. S.

Catéchisme et Méthodes actives

Dans un article que connaissent les lecteurs de *La Vie Intellectuelle* (1), Mme Fargues signalait quelques-unes des difficultés de l'enseignement du catéchisme et les critiques qu'il appelle fréquemment en l'état actuel des choses. Ce n'était que préliminaires et travaux d'approche préparant la voie à un effort positif et constructeur.

Dans l'ouvrage qui vient de paraître, elle nous donne les premiers résultats de cet effort. Elle le fait en deux temps : d'abord un exposé de principes, puis un exemple pratique sous la forme d'un livre d'exercices pour les enfants. Les deux paraissent sous le titre *Les Méthodes actives dans l'Enseignement religieux* (2) ; la seconde partie est également publiée, dégagée des notes pédagogiques destinées au maîtres, en édition enfantine, sous le titre *Pour travailler avec le Bon Dieu* (3).

Je sais des petites filles qui déjà travaillent avec le bon Dieu grâce à ces exercices et qui s'en réjouissent. Je n'en dis rien de plus. Les catéchistes et les parents qui sauront les donner à leurs enfants les apprécieront sans nul doute à leur juste valeur ; surtout s'ils ont assez d'initiative pour en composer de semblables, selon le vœu de l'auteur, qui entend principalement donner des suggestions et des exemples.

J'en viens donc au livre du Maître, à l'exposé de principes. C'est le plus important à mon point de vue, car le livre d'exercice n'est que la mise en œuvre de tels

(1) *Catéchisme*, juillet 1932.

(2) Aux Editions du Cerf, dans la collection *Les Sciences et l'Art de l'Education.*

(3) Couverture en couleurs de M. Choisnard. Éd. du Cerf, Juvisy (S.-et-O.).

principes, et d'autre part peut-être rien d'aussi pénétrant n'avait-il encore été écrit en cette matière. Sans nul doute, bien des efforts ont été faits ces dernières années de divers côtés pour rénover les méthodes catéchistiques. Par exemple les travaux de l'abbé Boyer, à Dijon, ceux de l'abbé Quinet, directeur des *Cahiers catéchistiques* et auteur de livres remarquables, sont un témoignage de cette « fermentation » pédagogique, si j'ose dire. Mais l'originalité des quelques chapitres où Mme Fargues expose modestement ses expériences personnelles tient à ce qu'ils contiennent en réalité le fruit d'une *réflexion* intelligente et avisée sur l'éducation religieuse comme aussi bien sur l'éducation tout court. C'est ce qui leur donne valeur de *principes* au sens le plus fort du mot. C'est dire qu'ils sont gros de tout le reste : le reste, c'est-à-dire les méthodes particulières d'application, l'adaptation aux lieux, aux personnes et aux circonstances, et le succès qu'il faut espérer d'une instruction religieuse bien donnée.

C'est précisément parce que l'instruction religieuse ne peut pas être purement et simplement une *instruction*, mais doit être une *éducation* engageant *tout l'enfant*, que Mme Fargues voit une nécessité, plus grande peut-être là que dans d'autres matières, d'employer les procédés actifs. Sans doute le christianisme est une doctrine dont la règle est formellement définie ; et il faut l'enseigner aux enfants au nom de l'Église. Mais c'est une doctrine de vie ; et l'on manquerait complètement le but visé si l'on n'obtenait qu'un emmagasinement de formules plus ou moins bien comprises sans que l'âme soit vraiment atteinte et ses activités mises en branle.

Il faut se défier des *formules* d'autant plus qu'elles ne sont pas à la taille de l'enfant. Elles sont essentiellement abstraites, et l'enfant — celui de 9, 10, 11 ans — n'est pas encore apte à comprendre ces abstractions. S'il a fallu des siècles à la pensée de l'Église pour fixer définitivement sa doctrine sur les natures et la Personne du

Christ, parce que les esprits les plus cultivés ne s'entendaient pas sur le sens de ces mots, il ne faut point s'étonner que les enfants aient eux-mêmes quelque peine à s'y retrouver. Et s'ils vous répondent qu'il y a trois Personnes en Jésus-Christ, ne soyez pas surpris outre mesure. Cela ne prouve pas qu'il ne faille point apprendre ces choses aux enfants, mais cela prouve qu'il ne faut pas commencer par là, mais les y amener progressivement et selon les *lois de l'intelligence enfantine.*

Ces lois, ce n'est pas d'aujourd'hui que les bons éducateurs les connaissent. Mais il est vrai cependant que les travaux modernes de psychologie enfantine ont mis en lumière bien des choses trop méconnues. Parce que Mme Fargues connaît à merveille ces travaux, et parce qu'elle en a expérimenté la vérité, elle peut donner avec quelque autorité des conseils sur la manière de les utiliser dans les salles de catéchisme. Qu'il s'agisse de procédés d'acquisition ou de procédés de contrôle, on est ravi de voir ici mises en œuvre des méthodes excellentes, déjà éprouvées dans le domaine de l'enseignement profane et dont il était bien regrettable que l'enseignement religieux ne profitât point. C'est une des qualités dont Mgr Petit de Julleville fait honneur à l'ouvrage dans la belle préface qu'il lui a consacrée. Et il dit aussi qu'après avoir lu ces pages, on a l'impression d'y voir plus clair au milieu des complexités inhérentes au problème catéchistique.

Souhaitons donc que tous les catéchistes, prêtres ou catéchistes volontaires, cherchent ici cette lumière. Il leur paraîtra peut-être que les réformes exigées sont chimériques ; qu'ils sachent donc que l'auteur ne conseille rien qu'elle n'ait d'abord pratiqué, qu'elle connaît bien les difficultés matérielles et autres auxquelles on se heurte, et qu'aussi bien il ne leur est pas demandé de tout bouleverser, et tout d'un coup.

M. DE PAILLERETS, O. P.

Les Débuts du Latin

Le charmant livre de M. Bézard (1) sur une matière aussi austère que l'enseignement du latin ! L'utile expérience de toute une vie livrée par les lèvres de deux enfants qui la vivent, qui en profitent, qui en sentent et en justifient toute la vérité, toute la fécondité, parce qu'en eux-mêmes, en leur âme enfantine, en leurs besoins, ils en ont éprouvé la richesse et la force ! Et quelle leçon, si nous voulons l'entendre, pour nous tous, Parents et Maîtres !

D'abord une leçon pratique, celle du professeur qui s'est penché réellement sur les esprits et les âmes des enfants modernes, qui ne sont plus ceux de jadis, qui ne nous sont pas du moins livrés dans les mêmes conditions et avec les mêmes possibilités qu'au temps passé. Le fait est là : nous n'avons plus autant d'heures à consacrer au latin, les enfants n'ont plus les mêmes capacités dociles d'attention et d'emmagasinement des connaissances formelles. A quoi bon nous lamenter ? Pallions-y plutôt par d'autres méthodes, si nous ne voulons pas que l'enseignement du latin ne devienne de jour en jour plus vain, si nous voulons faire cesser ce scandale qui achèvera de le discréditer : tant et tant d'élèves qui n'emportent même pas de leurs humanités la capacité de lire et de fréquenter d'une manière féconde — c'est-à-dire sans trop de peine et d'obstacles — les meilleurs de ces écrivains de l'antiquité. Et c'est pourquoi M. Bézard ne cesse de redire aux élèves et aux parents et aux maîtres ses grands principes : d'abord lire et lire, et relire, sans trêve, le plus qu'il se peut dans les œuvres mêmes et d'une façon suivie. Ensuite, substituer, puisqu'il n'y a plus temps, à la lente

(1) J. Bézard, *Les Débuts du Latin adaptés à l'Enfance* (Les Éditions du Cerf, 1934).

méthode analytique, la méthode synthétique qui fait se prendre corps à corps notre esprit français avec l'ensemble de la pensée et du tour latins. Mettre enfin, et par tous les moyens, la vie partout où était l'abstraction ou la division artificielle — c'est-à-dire par exemple unir les catégories grammaticales de la syntaxe à celles de la psychologie, ou se servir, dans la mesure du possible, de la science moderne, la linguistique, à laquelle, on le sait, M. Bézard s'était converti vers la fin de sa vie.

Mais il faudrait encore mieux retenir de ce livre une leçon plus profonde et comme une invitation à tous ceux qui enseignent. M. Bézard n'hésite pas à faire appel, dès la 6e, à la littérature latine chrétienne, en l'espèce à certains passages de la Bible et même à se servir du contenu grammatical ou stylistique du latin chrétien. Il réagit par là de la façon la plus audacieuse contre ce sentiment préconçu et conventionnel, au moins pour la grammaire, qui fait considérer comme seul bon latin le latin dit cicéronien. Et il donne peut-être l'espérance de pouvoir enseigner aux candidats bacheliers le latin du baccalauréat, aussi bien en partant de nos écrivains chrétiens, en nous fondant sur un latin bien plus vivant et bien plus proche de nos âmes, et en évitant de former des âmes chrétiennes essentiellement à coups d'œuvres païennes et de paganisme, à quoi nous devons peut-être qui sait combien de nos maux actuels?

Enfin M. Bézard montre, nous dirons même génialement, dans le fait, comme ces textes chrétiens répondent le mieux par leur beauté, leur simplicité et leur valeur (mais pourquoi faut-il le dire?) à toutes les conditions pédagogiques et modernes de notre enseignement et à celles des âmes. Et c'est pourquoi nous lui aurons une grande dette.

R. Gal,
Professeur de l'Université.

LES LETTRES ET LES ARTS

M.-H. LELONG. O.P. — *L'envers de la Tapisserie des Jours : L'autre Paul Cazin.*

On connaît le Paul Cazin fantaisiste et érudit, styliste parfait, aimable et frivole, bref « le bienheureux d'Autun »... L'autre Paul Cazin, le vrai, caché, sous la fantaisie et l'humour, la profondeur d'une pensée qui, si elle n'était chrétienne, serait féroce, et triste affreusement.

J. MADAULE. — *D'Henri Massis à Jean Guéhenno.*

Une confrontation — qui est celle même de deux classes sociales.

JEAN SCHERER. — *Socrate.*

« La plus émouvante leçon de la sagesse antique, c'est qu'elle aboutit à l'échec. »

L. PORTIER. — *Notes sur la conversion, le roman et la critique.*

Actualité de l'éternel besoin de Dieu.

HENRI POURRAT. — *Une Mesure pour rien.*

LÉON CHANCEREL. — *Louis Jouvet.*

HENRI GOUHIER. — *Théâtre.*

A travers les revues :

L'art et la science national-socialistes.

L'AUTRE PAUL CAZIN

L'envers de la Tapisserie des Jours

Ils sont plusieurs douzaines, surgis de tous les points de l'horizon des Lettres — oh ! l'étonnante assemblée que serait une Société des Amis de Paul Cazin ! — à lui promettre la gloire posthume des manuels scolaires et des anthologies. Et ils oublient, les bons amis, qu'ils sont les premiers artisans de l'injustice présente. Pourquoi, en effet, se croient-ils dans l'obligation, pour le vanter, d'adopter le ton du badinage ? Pourquoi disent-ils : croquis charmants, essais délicieux, mousse exquise, délicate inspiration, comme s'ils ne connaissaient point la légèreté de leurs lecteurs ? Ils feraient mieux de les mettre en garde contre l'apparente frivolité de cette œuvre. Deux ou trois des grands problèmes que le monde chrétien ressasse depuis toujours y sont, en effet, repris indéfiniment : l'accord de la Sagesse antique et de l'Évangile, du bonheur et de l'épreuve, voilà, entre autres, les questions que soulèvent l'humanisme et l'optimisme — ses deux « spécialités » ! — du Bienheureux d'Autun lorsqu'il nous offre si gentiment une gorgée de sa joyeuse liqueur.

Lui-même, incorrigible, s'efforce, après l'avoir créée,

d'entretenir l'équivoque. N'aurait-il pas voulu nous faire croire qu'il nous convoquait seulement à une manière de divertissement littéraire : « Mon invendable *Humaniste* n'avait à sa disposition qu'une esthétique périmée. Les Français qui le liront, s'ils ne sont Grecs et Romains, au lieu d'un livre n'auront qu'un lourd faix entre les mains. C'est lecture de lettré, de clerc, de pédant. Et il n'y a plus de lettrés chez nous, depuis qu'Anatole France est mort. »

Décadi est un enfant terrible : la dernière phrase est simplement destinée à nous agacer, mais la première a raison.

Esthétique périmée, lecture de clerc, vous avez dit le tort du nouveau comme de l'ancien Humaniste : c'est du travail d'avant-guerre. Mais vous avez dit aussi le prix que nous lui donnons.

« Voici donc, Messieurs, *la Tapisserie des Jours.*

« Ce n'est pas un roman. C'est d'abord l'histoire de ma vie, de mes pensées, de mes sentiments, au jour le jour, au courant de toute une année...

« C'est une année lyrique et liturgique, le déroulement des fêtes chrétiennes et le déroulement multicolore des saisons. »

Il faudrait s'entendre. L'histoire de la vie, des pensées, des sentiments de Paul Cazin s'écrit, en effet, au jour le jour, sur de gros registres solides, de cette écriture fluette et régulière, elle-même consciencieuse et appliquée comme la calligraphie de Charles Péguy. Quelques intimes savent quel document humain sera cet énorme journal, bien entendu impubliable. Ce que les hommes de lettres donnent en pâture à la Critique n'est pas toujours l'essentiel de leur pensée, en tout cas, le reste éclaire l'œuvre officielle. On l'a bien vu avec la Correspondance et les Carnets de captivité de Jacques Rivière.

Le public de Paul Cazin serait ahuri si les dessous de cette littérature amusante lui étaient révélés. Il est probable, d'ailleurs, que cette publication est nécessaire pour donner leur place et leur vrai sens aux contes et aux essais. Alors, on commencera de soupçonner des abîmes vertigineux sous la fantaisie et l'humour de celui que nous appelons trop facilement le Bienheureux Paul.

Cazin a écrit son premier livre sans le faire exprès : on sait que l'*Humaniste à la guerre* est un recueil de lettres adressées à sa femme. Notez qu'il ne s'agit nullement d'une correspondance fictive, ou apprêtée à la manière du badinage de la Marquise. J'ai retrouvé les plus belles pages, les plus serrées, sur de pauvres feuilles couvertes d'une écriture au crayon, tachées de la glaise des tranchées, ornées encore d'une violette défunte du printemps 1915 au bois d'Ailly. Les vers d'Homère venaient au premier signe, munis de leur accentuation impeccable, quand il les appelait. Le sergent de demi-section du 22° R. I., qui est capable de déclamer les Septante de mémoire, citait les psaumes avec ivresse, car seul le lyrisme biblique était assez fort pour exprimer son âme. « J'avais essayé, comme à mon ordinaire, de secouer, en m'exaltant l'âme, la morose torpeur des heures périlleuses. Je m'étais jeté dans ma vieille *Vulgate* dont le latin obscur et bizarre a une saveur âpre qui me grise. Et je me représentais ces beaux arbres qui grondaient et frémissaient d'horreur sous la mitraille, exultant au dernier jour, à la face du Seigneur qui vient, qui vient juger la terre. *Tunc exultabunt omnia ligna silvarum a facie Domini quia venit, quoniam venit judicare terram.* » Et pendant que les obus s'écrasaient dans la terre, d'une main ferme il traçait ses phrases parfaites, empennées pour voler éternellement.

Nous dirons que la *Tapisserie des Jours* fut pareillement tissée sans le faire exprès. « Je ne pensais pas alors être

jamais édité, dit Cazin de l'*Humaniste à la guerre*, je n'écrivais que pour moi. Ici, je me suis habillé, j'ai mis des gants. J'espère qu'ils seront assez souples. »

La vérité est qu'il a écrit pour son journal, pour ses amis, pour des feuilles françaises et belges, suisses et polonaises, et tout cela s'est merveilleusement organisé et fondu dans le cycle de l'année liturgique.

Nous ferons mieux qu'admirer la souplesse de cet art qui passe avec une incroyable aisance du tragique au plaisant et qui mélange le profane et le sacré comme dans ce moyen âge de foire et de pèlerinage de l'Hôtellerie du Bacchus sans tête. Mais que peuvent encore signifier ces mots pour un observateur de la vie aussi perspicace qui découvre, du même coup d'œil, le drame et la comédie emmêlés et nous fait rire avant que notre cœur ait fini de vibrer ? Quant aux frontières entre les zones laïques et religieuses, elles sont abolies, ou, pour mieux dire, tout est sacré : sur la trame des jours, la souffrance et les joies, le travail et les jeux brochent une Tapisserie divine. N'en tirez pas un fil, tout le dessin serait gâté. Il me semble que rien n'est plus bienfaisant ni plus intégralement chrétien que cette unité dans la complexité.

Au pays du Bienheureux Thomas More et de Chesterton, où je déploie cette Tapisserie française et catholique, je me souviens de cet hommage d'Érasme au martyr anglais pour l'appliquer à l'humaniste d'Autun: « Il n'est aucune des choses de ce monde qui ne lui donnent du plaisir, même les plus sérieuses. » Et encore : « Il met en joie quiconque l'approche. »

Telle est la fantaisie et tel est l'effet de l'optimisme de Cazin. Quoi de plus chrétien que cette allégresse contagieuse? Quoi de plus savant et, en même temps, de plus humble que ces pirouettes? « L'orgueil, lit-on dans *Orthodoxy*, est le rampement de toutes choses dans une

solennité facile. On s'installe dans une sorte de sérieux égoïste, mais il faut s'élever pour goûter le joyeux oubli de soi-même... Le sérieux n'est pas une vertu... Il y a réellement une tendance naturelle ou une faute à se prendre au sérieux parce que c'est la chose la plus facile à faire. Il est beaucoup plus facile d'écrire un bon article de tête du *Times* qu'une bonne plaisanterie dans le *Punch*. Car la solennité découle des hommes naturellement, mais le rire est un bond. Il est facile d'être lourd, difficile d'être léger. Satan est tombé par la force de la gravité. »

J'ajouterai : quoi de plus conforme à la liturgie qui s'ouvre sur tous les sentiments humains, s'occupe de nos plus humbles soucis, met l'âme en fête, et dont les fruits sont justement paix et joie? Ce voluptueux différencie le goût des pénitences de l'Avent et du Carême, il distingue jusqu'à leurs nuances les plus fugaces les saveurs des dimanches de *Reminiscere* et d'*Oculi*. « L'Avent est l'attente de Dieu. Toute notre vie est un Avent. Vivre, c'est attendre.

« O pauvre temps de notre vie, que de fois nous le déroulons comme un coupon d'étoffe, pour le regarder avec un désespoir et un dégoût inexprimables! Puis, nous le replions, et nous le sentons là, immobile, tout rond et mou, sous notre main... »

Et cætera... L'année liturgique est commencée. Elle se déroule suivant le rythme des mystères du Christ, et cependant, comme un filet traîné dans l'océan, ramène au jour des choses mystérieuses et palpitantes.

Voici, par exemple, Noël. Nous venons de tailler le buis, le houx et le sapin. Il a fallu raccommoder la patte d'un mouton (les dromadaires viendront un peu plus tard, car *autour du Petit Jésus, il faut mettre la ferme*, *et puis après*, *la ménagerie*), on a restauré aussi les ailes des petits anges en cire, qui parfois, mal accrochés dans les

branches ou au bord du toit de l'Étable de Bethléem, font des chutes regrettables, mais jamais irréparables.

Noël, fête des hommes qui sont frères, parce qu'ils ont un Père qui est au ciel;

Noël, fête de la paix divine, parce qu'un petit enfant, sur la paille, est venu libérer les âmes et rénover les sociétés, rapprocher peuples et races, supprimer le *pomærium*, et remplacer par la loi de son Amour les lois féroces de la cité antique.

Noël, fête de la Création et de tous les animaux, ceux du désert lointain comme ceux de nos campagnes.

O saintes Muses, dites-moi ce qu'elle inspire au cœur chrétien.

Messe de minuit, buisson ardent d'étoiles, au milieu duquel l'Enfant adoré nous tend ses deux bras.

Messe de l'aurore, où je vais quelquefois, à l'heure où ma petite ville, tout encroûtée de glace, digère son réveillon sous l'œil gris du petit jour, et mortes sont les cloches, et morts les sacristains, et morts les chanoines, — et la gloire de Dieu se lève au milieu des fleurs de givre.

Ces notations pittoresques et précises suffiront-elles à Noël? Nous saurions gré au grand artiste d'avoir choisi des mots pour composer un Noël qui ne se confondra jamais avec la multitude des autres qui se recouvrent les uns les autres dans notre mémoire. Mais attendez : parmi les cadeaux de Noël, il y avait, cette année-là, un livre inattendu, le catéchisme du diocèse de Cambrai en français et en polonais.

Le traducteur m'envoyait son respect. Mais en regardant cet ouvrage près de la crèche, je me dis que c'était moi qui devais le mien, et fléchir le genou devant cette sainte Parole qui illumine le cœur des sages et donne la sagesse aux petits.

Je la voyais incarnée dans le carton et la toile d'un humble livre populaire, au dos boursouflé de ficelles et de colle, au papier grossier, minable, — incarnée là, comme le Verbe, splendeur du Père, était caché sous un pauvre corps d'homme.

Et je pensais en même temps, qu'à nous, artistes de la Parole, le

Père, auteur de tout bien, a fait le cadeau redoutable et magnifique de son Verbe mystérieux.

Le voici qui est en nous et vagit, — comme dans la crèche.

Il n'est pas un endroit de cette tapisserie où l'on ne trouverait de ces soudaines échappées qui vous obligent à rêver et quelquefois vous font frissonner.

Mais le petit Bernard Marcelin, élève de l'Institution Saint-Lazare d'Autun, a été rappelé à Dieu dans sa septième année. Ah ! cet *enterrement à la Chandeleur*, on n'a pas envie de lui demander pourquoi il est là. J'avais lu, en 1931, ce récit que je ne donnerais pas pour l'ode à Du Perrier, dans une minable typographie de Semaine Religieuse, et ce petit garçon était devenu mon ami. Qu'est-ce que ce manieur de mots qui ose raconter la mort et l'enterrement d'un enfant qu'il a aimé et qui fait vivre aussitôt sa mémoire dans des cœurs innombrables? Il serait blessant de souligner la souveraine maîtrise dans l'abandon et la mesure de ces cinq pages gonflées de tendresse et de douleur. Allez-y directement, vous y apprendrez si nous sommes au pays de la vaine esthétique. Ensuite, vous tournerez une page et vous lirez ce paragraphe décourageant :

Léopold, mon ami, toi qui m'invites à mettre mes chagrins dans mes livres, quel lyrisme, quel pathétique peux-tu bien attendre d'un sensitif qui a la toquade de chercher son souverain bien dans l'insensibilité? D'un homme qui s'acharne à se crisper, à se contraindre, et dont l'attitude habituelle est de hocher la tête, en souriant à demi, devant cette vie peineuse et ridicule, comme devant un mauvais tour dont on hésite à se fâcher? Vraiment, je ne prends pas le chemin de « tremper la soupe de ma gloire », comme dit ton vieux Léon Bloy, « dans les larmes de la Mélancolie ». Je n'attends pas de faveurs de cette fille.

Une thèse de doctorat relèvera peut-être un jour, méthodiquement, à grand renfort de fiches, des variantes

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

instructives, et dévoilera indiscrètement ce que la fantaisie avait mission de dérober. En attendant, nous ne vous croyons pas, grand timide, lorsque vous refusez cyniquement d'autres louanges que celle des esthètes : « On croit me flatter en me louant l'Humaniste parce qu'il est *émouvant*, Décadi parce qu'il est *spirituel*. Ce me fait une belle jambe ! La forme seule est divine, immortelle. La prétendue substance des œuvres est vouée à toutes les putréfactions. Je voudrais avoir, plus tard, dans un petit coin du Temple de Mémoire, une toute petite niche avec un tout petit buste. Je voudrais tailler de petits camées qui tiennent, qui durent, quand de grandes bâtisses littéraires se seraient écroulées depuis beau temps. Il est vrai que les bâtisses sont faites pour abriter les hommes, et les camées pour mettre dans les tiroirs. »

Autant d'aveux ! Quelques pages frémissantes de l'*Humaniste à la Guerre*, ce petit Décadi trop sensible et secret, plusieurs contes dont le masque avait un peu glissé, ont fait tressaillir, je le sais, des lecteurs inconnus. Si Paul Cazin n'a pas une vaste audience, comme on dit, il a mieux fait que de grouper des thuriféraires de chapelle, il a touché des âmes d'une certaine manière. Est-il plus grande gloire pour un auteur ? Quelle critique imbécile a dénoncé sa « sécheresse involontairement voltairienne » et sa « redoutable pente au sarcasme » qui « tendent naturellement au sacrilège » ? On voit comme la pudeur de l'humoriste et les contraintes du styliste ont triomphé !

Le fait est que s'il n'était pas chrétien, c'est-à-dire s'il avait tant d'esprit sans la charité, Cazin serait féroce. Je crois qu'il serait affreusement triste, et il faut bénir le ciel de ne point l'avoir abandonné en liberté sur la terre où son amertume eût causé des ravages d'autant plus irréparables qu'elle eût été au service d'un art prestigieux.

Il est superflu d'établir la qualité de cet art ; elle n'a été contestée, à notre connaissance, que par un critique dont il importe de retenir le nom : M. René Lalou a écrit que Décadi est un livre « plein d'artifice et vide d'art ».

L'autre Paul Cazin semble moins bien défendu derrière sa *Tapisserie des Jours*, émouvante et spirituelle. Il a d'abord consenti à cette dédicace : *Vita functae matri sacrum* et, pour finir, en manière d'épilogue, à ce *Tombeau* qui rejoint la dédicace, trois ou quatre pages de la même veine que l'enterrement à la Chandeleur. Comment la main peut-elle être si sûre lorsque le cœur est si tremblant?

Mon docteur ès lettres aura surtout fort à faire pour identifier ce qu'ils appellent *les sources* d'un auteur, et qui sont plutôt ici des affluents. Notre humaniste pourrait, s'il le voulait, pédantiser en dix langues anciennes et modernes, y compris celles de Mickiewicz et du roi David.

La Tapisserie, qui est l'histoire de la vie, des pensées, des sentiments d'un homme qui écrit par vocation — une vocation tardive ! — nous devait quelques confidences sur cet étrange travail.

Nouveau tourment pour l'écrivain, nouveau sujet de souffrance et de pénitence. Cette littérature qui nous tient aux entrailles, comme le fil au ventre de l'araignée, où va-t-elle? Où vont nos œuvres? Créateurs! dit-on de nous. Il y a cette différence entre nous et le Créateur, qu'il tire ses œuvres du néant et que nous y jetons les nôtres. Essayez de jouer au Stoïque, d'étouffer toute ambition de gloire, de gain, de réussite, de vous rendre indifférent au résultat pratique de l'œuvre. S'anesthésier n'est pas le meilleur moyen de favoriser l'esthétique...

Rude Carême qu'une vie d'artiste et d'écrivain. J'y songeais, en relisant l'histoire de Moïse, au premier nocturne du jour.

Voici que notre pauvre âme est devant la face de Dieu, comme le patriarche devant le Buisson ardent. Il faut quitter ses chaussures

et tous les oripeaux de la terre. il faut affronter le souffle brûlant de l'Esprit...

. . . . . .

Un tailleur de camées a-t-il jamais tenu pareil langage?

Mieux qu'un érudit et un styliste parfait, je dirai même, au-dessus de l'amateur d'âmes et du moraliste, Cazin est pour nous celui dont l'humanisme est animé d'esprit chrétien.

Je n'ai plus le temps de montrer le chemin parcouru depuis le premier Humaniste. Il s'achevait, on s'en souvient, par une double invocation à Zeus et au Père des chrétiens, dont plusieurs, bien à tort, s'étaient inquiétés. Le Stoïcien n'était pas mort, mais il était déjà vaincu.

Théonas, qui a sans doute le mieux parlé jusqu'ici de l'*Humaniste à la Guerre* — « l'auteur de cet ouvrage prendra rang, après quelques livres comme celui-là, parmi les maîtres de notre langue » —, le Sage Théonas de M. Jacques Maritain avait vu juste dès le premier moment : « J'aime l'*Humaniste à la Guerre* parce que je vois briller en lui la perfection spirituelle de la mesure et du nombre, parce qu'il évoque la fermeté savoureuse de nos vieux auteurs sans faire oublier la pureté du siècle de La Fontaine, parce qu'une subtilité prudente, une ironie sage, une émotion profonde et nuancée, mais dont l'art reste maître, en font un rare composé des vertus grecques et françaises. Mais je l'aime aussi parce qu'au souvenir des Muses viennent sans cesse se mêler en lui les échos du chant sacré, et parce qu'il nous apporte la promesse d'un humanisme chrétien renouvelé. »

Le lecteur de la *Tapisserie des Jours* dira si la promesse a été tenue. Nous en voyons peu qui ont réalisé une alliance plus intime de leur vie, de l'art et de la religion, et n'est-ce point de cette fusion que résulte l'humanisme

chrétien ? Cazin définissait un jour l'écrivain-catholique (avec trait d'union) celui qui manifeste à son ordinaire des tendances apologétiques ou édifiantes, et l'écrivain catholique (sans trait d'union) celui qui nourrit son art de l'esprit catholique.

La *Tapisserie* est d'un écrivain catholique sans trait d'union. La chose n'est pas si banale : tant d'œuvres chrétiennes ressemblent au Saint Pierre du Vatican qui est une statue païenne à laquelle on a donné une tête et des mains nouvelles, comme autrefois, à la fin des règnes, on rajeunissait la statue de l'empereur. La sève chrétienne circule rarement jusqu'aux dernières ramifications d'une œuvre, peu de livres ont incorporé le catholicisme à ce point qu'on n'en puisse plus détacher telles et telles pages et les mettre sous une autre signature. Cette assimilation suppose beaucoup plus qu'une adhésion intellectuelle ou une rencontre de passage, elle exige un long commerce, une vie.

Parlerai-je du bréviaire fatigué, gonflé de toutes les images du vieux prêtre que vous trouverez à la page 72, lorsqu'il faudra se confesser avant de recevoir les œufs de Pâques ? Il a trouvé, je vous le jure, ce bréviaire, un autre usage que les « instruments de culte » dont avait fini par s'entourer Anatole France, qui s'asseyait sur des chasubles, le dégoûtant ! Oui, cette *Tapisserie* tissée dans notre manufacture catholique d'Autun pour une belle cathédrale en liesse, mériterait l'hommage qu'elle rend à la liturgie enracinée si fortement dans l'âme populaire. Elle aussi nous apprend que le travail, la prière, les chagrins et les rires composent la vie chrétienne.

Ce livre aurait pu s'appeler le *Génie du Christianisme* si le titre n'avait déjà été retenu par quelqu'un, et si Paul Cazin avait oublié pour une fois sa règle de discrétion qui est de la mesure en humanisme, de l'humilité

en catéchisme. Ce serait du moins un *Génie du Christianisme* lisible, à la portée du peuple fidèle. Qui soutiendrait que notre Cazin est un auteur populaire ? Et pourtant, comment se fait-il que le cordonnier d'Autun auquel l'*Indépendant du Morvan* a donné la primeur de quelque fin morceau lui lance son compliment de son balcon, derrière ses pots de fuchsias ? Ils aiment cela, les braves gens, un peu comme à la cathédrale, ils se laissent prendre l'âme par le latin et l'obscur symbolisme. Les allusions leur échappent, mais ils perçoivent le tressaillement de la vie et de la beauté. Et puis, sait-on jamais où l'humanisme va nicher ? Quand vous passerez à Beaune, vous saluerez le sacristain, et si vous gagnez sa confiance, il déroulera peut-être à vos pieds, avec d'infinies précautions, une autre merveilleuse tapisserie bourguignonne. Il faudra bien l'écouter pour savoir avec quel goût, quelle finesse et quel cœur un paysan de France parle d'une œuvre d'art. Je ne pense pas que M. Ajalbert disserterait mieux de ses Gobelins.

M.-H. Lelong, O. P.

NOTES ET RÉFLEXIONS

D'Henri Massis à Jean Guéhenno

Voici plusieurs jours que deux livres se côtoient sur ma table : *Journal d'un homme de quarante ans*, de Jean Guéhenno (1), et *Débats I*, d'Henri Massis (2). Je désespère d'instituer entre eux le moindre dialogue, et la chose est assez grave. Il y a telle manière de s'opposer qui ne permet pas le dialogue. Tel est précisément le cas. Et il est d'autant plus singulier qu'après tout les deux ouvrages ont quelque analogie dans le propos. Guéhenno et Massis ont été formés avant la guerre; ils ont traversé la guerre et l'après-guerre. Maintenant ils s'interrogent sur ce monde nouveau qui leur est proposé. Mais ce ne sont pas du tout les mêmes choses qu'ils aperçoivent. Chacun d'eux est contraint par son propre tempérament, davantage encore par sa propre expérience. J'ai bien peur que nous ne voyions à travers eux s'affronter deux classes sociales, entre lesquelles il serait grave que tout dialogue fût à jamais impossible.

Le livre de Guéhenno est un témoignage. Comme la seule qualité que l'on exige d'un témoignage est la bonne foi, nous n'avons pas le droit de récuser celui-ci. Un homme de quarante ans y fait le bilan de sa vie. C'est un enfant du peuple, du peuple le plus authentique, et certains traits de son enfance, qu'il nous rapporte, ne sont pas sans évoquer celle de Péguy. Lui aussi, il a trouvé à son berceau l'honneur

(1) 1 vol., Grasset, 1934.
(2) 1 vol., Plon, 1934.

populaire, avec un mélange de républicanisme, de patriotisme et d'esprit de classe, honneur qui anime la personne de son père; et, sous les traits de sa mère, la résignation et l'humilité populaires. Mais il y a une essentielle différence, qui tient en partie au progrès du temps, entre l'expérience de Péguy et celle de Guéhenno : la rempailleuse de chaises du faubourg Bourgogne était établie à son compte, bien que pauvrement, et vendait directement à la clientèle le produit de son travail. Au contraire, le père et la mère de Guéhenno, ouvriers cordonniers à Fougères, travaillaient pour des patrons qui tenaient les prix. Ce que Péguy a vu dans son enfance, ce sont les derniers vestiges de la liberté ouvrière; ce qu'a vu Guéhenno, ce sont les premières marques de la servitude ouvrière. Le système du monde moderne l'a blessé tout de suite par ce qu'il a de plus inhumain. Il y a des hommes à qui ce droit est tacitement refusé d'être des hommes au plein sens du terme. Comment, dans ces conditions, ceux d'entre eux qui parviennent à s'éveiller n'auraient-ils pas d'abord le sentiment d'une immense tromperie, auquel doit répondre une immense révolte? On se sert d'eux, mais on ne les sert pas; on les convie à défendre au prix de leur sang un patrimoine où ils n'ont aucune part. On dit : « Le peuple, le prolétariat, les classes laborieuses, les masses », tantôt avec une feinte sympathie, tantôt avec crainte et une sourde hostilité, mais sans jamais donner l'impression qu'on attribue à chacun de ceux qui les composent une valeur personnelle. Je trouve ceci, dans le dernier volume paru des *Cahiers* de Barrès : « Bourget m'a dit hier une belle chose : C'est qu'il pensait que pour un travailleur manuel la vie spirituelle ne pouvait être qu'une vie morale. S'il venait un jour à concevoir la vie des idées et les grandes beautés esthétiques, ce travailleur manuel aimerait mieux mourir que de faire un tel métier. Mais une vie morale... » (*Mes Cahiers*, t. VIII, p. 23). Ceci fut écrit à la fin de 1909 ou au commencement de 1910, à l'heure précisément où Jean Guéhenno, fils d'ouvriers manuels, faisait la découverte des idées et des grandes beautés esthétiques. A cela, certes, Bar-

rès ou Bourget n'eussent vu nul scandale. Ils avaient assez d'esprit pour savoir que les aristocraties périssent d'anémie lorsqu'elles ne se renouvellent pas par la base. Mais ce qui leur eût sans doute paru très dangereux, c'est que Guéhenno s'avisât de porter chez les siens la culture dont il s'était emparé, c'est qu'il eût la prétention de ne pas rompre avec la classe dont il était sorti.

Or, on sait que c'est là, depuis *Caliban parle*, tout le drame de la vie de Guéhenno. Pourtant, ce n'est pas là-dessus qu'il a voulu insister dans son livre actuel, mais plutôt sur la coupure tragique de la guerre. Il faut le dire parce que c'est vrai, et sans en avoir honte rétrospectivement : nous avons tous beaucoup attendu de la guerre. De ce bain de sang, il semblait que dût nécessairement sortir une humanité régénérée. Même un Guéhenno qui renie cet héritage, ce n'est pas en vain que deux mille ans de christianisme s'allongent derrière lui. Nous avons appris ce que vaut la souffrance et nous ne nous résignons pas à la voir inutile. Le sang versé par les pauvres devait leur être compté. Or, il est arrivé ceci qu'il ne s'est rien passé. Rien n'a été changé. Des millions de jeunes êtres sont morts, et leurs frères sont retournés à un travail sans joie. Les mêmes injustices subsistent, peut-être aggravées par le développement du système. Tel est, pour Guéhenno, le véritable scandale. Qu'on ne vienne surtout pas lui dire que certaines améliorations matérielles ont été apportées au sort des travailleurs. A supposer même que ce soit absolument vrai, il répondrait que ce dont l'homme a faim et soif, ce n'est pas de bonheur, mais de dignité. Alors il se tourne vers la Russie des Soviets, comme vers la seule terre au monde où l'on ait tenté de changer profondément quelque chose. Il serait trop facile de lui adresser là-dessus les objections courantes, et de prétendre que la dignité de l'ouvrier russe n'est pas beaucoup plus respectée que celle de son camarade occidental, pour ne rien dire du bonheur. Avant de discuter, il faut comprendre. Pour Guéhenno, comme pour des millions d'hommes aujourd'hui, l'U.R.S.S. est un mythe, et ce sera toujours une gageure que d'opposer

le fait au mythe. Mais ce qui fait la vigueur de ce mythe et son dangereux pouvoir de séduction, c'est qu'il est un mythe terrestre. Ceux qui l'adoptent jouent d'une manière illogique, mais efficace, sur deux tableaux : ils satisfont tour à tour nos instincts les plus désintéressés et notre goût pour les plus plates évidences.

Quant à Guéhenno, d'ailleurs, il ne joue aucun jeu, et ce qui me plaît dans son livre, c'est son accent direct, dépouillé, humain. Quelles que soient les réserves que nous impose sa conclusion, il n'y a pas lieu de la discuter, mais il faut la prendre comme un fait. Ce que dit Guéhenno, nous devons savoir qu'il se trouve beaucoup de gens pour le croire et pour le penser. L'importance d'un tel ouvrage, c'est qu'il nous apprend avec une entière franchise qui sont ces hommes qu'un chrétien ne pourra jamais traiter en ennemis, quel que soit leur aveuglement à l'égard du christianisme. C'est le cas de rappeler une fois de plus le mot fameux de Chesterton : « Le monde est plein de vérités chrétiennes devenues folles. » Le cœur de Guéhenno en est tout rempli, quoi qu'il veuille, et voilà pourquoi il nous est impossible de voir en lui autre chose qu'un frère malheureux.

Notre position vis-à-vis de Massis est beaucoup plus délicate. Massis partage notre foi, et il le dit à plusieurs reprises d'une manière émouvante. Néanmoins, il est très difficile de sympathiser avec lui si l'on admet qu'aucune des positions de Guéhenno soit, même partiellement, valable. Ce que nous donne Massis dans *Débats*, c'est une série d'articles échelonnés de 1929 à 1933. Mais sa pensée est si cohérente que ces écrits occasionnels forment un ensemble parfaitement composé. Qu'il s'agisse de Barrès, à propos de ses *Cahiers*, ou de Péguy, ou de l'Allemagne, c'est toujours le même Massis qui nous parle. Avant tout, Massis est un conservateur et un réactionnaire dans la mesure où il estime que l'état de choses existant menace les valeurs auxquelles Massis est attaché. La position de conservateur est une position d'héritier. Pour être conservateur, il faut avoir quelque

chose à conserver. C'est pourquoi une telle attitude apparaît spécifiquement bourgeoise. On ne concevrait pas un Guéhenno conservateur, à moins qu'il ne fût passé de l'autre côté de la barricade après avoir hérité de la culture. Mais la question est justement de savoir si la position de Guéhenno, pour généreuse qu'elle paraisse, est tenable; en d'autres termes, si les valeurs de culture ne sont pas menacées dans la mesure où est menacé lui-même l'ordre dont elles paraissent solidaires. Que cet ordre comporte d'innombrables injustices, je suppose que Massis n'en disconviendrait pas, bien qu'il n'y fasse pas la plus petite allusion. Mais à la racine des thèses de Massis, il y a un pessimisme radical. Pour lui, tout ordre humain comportant nécessairement une marge d'injustice, la question qui se pose est de savoir si détruire l'ordre pour supprimer l'injustice n'est pas un marché de dupe. Ce qui domine en lui, c'est la crainte de perdre. Naturellement, je ne l'entends pas à la façon vulgaire, qui est celle des rentiers et des propriétaires. Il s'agit ici de la perte des valeurs culturelles, et non de celle des titres de rente. Et à coup sûr, aucun de nous ne se résignerait d'un cœur léger à la perte de certaines valeurs essentielles. Pourtant, il est nécessaire, si douloureuse que puisse paraître l'opération, il est particulièrement nécessaire à un chrétien de distinguer entre les valeurs éternelles, suprémes, qui sont les valeurs religieuses et les autres. La faiblesse de la position de Massis, c'est que, chez lui, cette distinction n'apparaît pas, en sorte que toute atteinte à l'ordre temporel, toute menace contre certaines valeurs de culture qui ne sont pas universelles, quoi qu'il en pense, sont par lui interprétées comme si elles menaçaient du même coup l'unique nécessaire.

C'est parce qu'un mouvement comme celui d'*Esprit* s'est appliqué — bien ou mal, je n'en veux pas discuter ici — à de telles dissociations, que Massis le condamne. Il en va de même pour l'interprétation de Péguy. Or, l'Église n'est solidaire d'aucune culture, bien qu'elle utilise les cultures comme véhicules de la vérité; elle est encore moins solidaire

d'un ordre temporel déterminé, bien qu'elle ne porte contre aucun ordre temporel de condamnation dogmatique, dans la mesure où certains biens essentiels y sont sauvegardés. Je ne dis pas que le chrétien qui vit dans le monde, qui appartient à une patrie temporelle et qui a certaines tâches temporelles à remplir dans un moment de la durée, doive pratiquer une abstention analogue. Mais il ne doit jamais perdre de vue sa séparation essentielle, et la difficulté propre de sa position est précisément de concilier le sentiment de cette séparation avec celui des solidarités temporelles où il se trouve engagé. Ce sont là, je crois, les considérations qui ont inspiré les signataires de la brochure *Pour le Bien commun*, que M. Massis n'a point approuvés. Il veut que nous prenions parti. Individuellement, nous pouvons, et dans certains cas nous devons le faire. Collectivement, et dans la mesure où nous cherchons à définir, en face des tumultes civiques, une position spécifiquement chrétienne, nous ne le pouvons pas, parce que la vérité n'est pas avec un parti.

Le tragique de la situation actuelle, tragique qu'un livre comme celui de Guéhenno a le mérite de bien mettre en lumière, c'est qu'il y a souvent plus de christianisme inconscient dans le cœur de ceux qui croient nous combattre que dans celui de nos défenseurs les plus bruyants. Je ne dis pas cela pour M. Massis lui-même, mais je le dis pour quelques-uns de ses amis, au nombre desquels il semble que l'on doive toujours compter M. Charles Maurras. Les chrétiens n'ont qu'un maître, qui est le Christ, et je m'assure que s'ils n'en avaient jamais accepté d'autres, bien des préjugés douloureux contre le Christianisme n'auraient pas eu l'occasion de naître. Il est inévitable, certes, que, dans le domaine des choix temporels, les chrétiens se trompent souvent. Du moins devraient-ils se tromper davantage par excès de générosité que par excès de méfiance. Massis parle du marxisme avec horreur. A ses yeux, le crime des hommes du 12 Février est d'avoir manifesté en faveur du marxisme. Je partage cette horreur du marxisme, avec lequel en effet, sur le plan métaphysique, il n'y a pas pour nous de conciliation possi-

ble, mais ne pourrait-on penser que, sur le plan économique, le marxisme suggère certaines vérités partielles dont nous pourrions faire notre profit? En fait, toutes les vérités sont nôtres, d'où qu'elles paraissent venir, puisqu'elles sont de Dieu. Nous pouvons regretter que d'autres les aient exprimées avant nous et tournées contre nous, mais cela ne doit pas nous empêcher de les reconnaître et de les prendre à notre compte. C'est là tout ensemble un exercice de justice et d'humilité, et je crois même que c'est aussi le conseil de la véritable prudence.

Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue,

faisait dire à Curiace le grand poëte chrétien que fut Pierre Corneille. Ce n'est point là une parole de mort, mais une parole de vie; ce n'est pas un désir d'abstention, mais une volonté d'engagement qui m'empêche aujourd'hui de repousser Guéhenno plus que Massis, bien qu'ils n'embrassent l'un ni l'autre toute la vérité. Il est plus facile d'opposer entre eux amis et ennemis que de reconnaître partout ses frères.

JACQUES MADAULE.

Socrate

Le R. P. Festugière est un guide sûr. Il y a quelques années, dans son étude sur *L'Idéal religieux des Grecs et l'Évangile* (1), il nous avait conduit, d'un pas ferme et assuré, à travers les divers aspects de la pensée religieuse grecque. Une érudition d'une étonnante variété, une critique très souple et un style d'une pureté hellénique l'avaient classé d'emblée parmi les maîtres. Le *Socrate* (2) que le P. Festugière nous donne aujourd'hui est de la même veine. Sans doute l'érudition n'y apparait-elle nulle part : la collection où cet ouvrage s'insère ne le permettait point. Mais on la sent partout présente : dans la reconstitution du cadre historique et de la politique à Athènes, dans maintes anecdotes et réflexions où se perçoit l'écho des dialogues platoniciens. C'est aussi la même abondance de sympathie, le même désir de comprendre et de restituer les êtres et les événements dans leur véritable grandeur. Ce petit livre est plein de fraîcheur, d'émotion, presque de tendresse. Le P. Festugière aime ceux dont il parle, il se fait le camarade de ces petits Athéniens qui se pressaient autour des Sophistes. Il aime Socrate, surtout. Et de toute son âme, il travaille à percer le mystère de cette vie singulière.

Ce nom si populaire, qu'évoque-t-il en nous? quelques attitudes et quelques images. Socrate, c'est le flâneur de

(1) Gabalda, éd. Préface du P. Lagrange. Cf. *La Vie Intellectuelle*, février 1933.

(2) *Socrate*, par A.-J. Festugière, O. P., Ancien membre de l'École Française d'Athènes Préface de A.-D. Sertillanges, O. P., Membre de l'Institut. E. Flammarion, éd. (Coll. *Les Grands Cœurs*).

l'*agora*, l'infatigable poursuivant de jeunes garçons ; c'est le rêveur qui, en campagne, restait un jour et une nuit perdu, immobile, dans sa méditation. Le charme qui sortait de lui était tel qu'on l'a comparé à la torpille, ce large poisson qui engourdit et immobilise qui le touche, forçant à demeurer là, sans fuir. Son habileté à manier le discours et à conduire insensiblement son interlocuteur à une impasse le fit représenter par Platon comme un savant joueur de tric-trac, qui, par coups insensibles, en vient à « boucher le jeu ». Toute la singularité du personnage, à la fois divin et grotesque, Alcibiade l'avait exprimée quand il comparait son maître aux figurines des sculpteurs qui, à l'extérieur, ressemblent à des Silènes, et qui, ouvertes, laissent voir des statues de dieux. Mais le secret de ce prestige, la raison de cette influence et de cette popularité, où les trouverons-nous? Que disaient ces discours fascinants? Quels étaient-ils au juste? Quel est le sens de cette vie et de cette mort? Qui est Socrate? — Le problème est vieux ; actuellement encore, il ne peut recevoir de solution définitive. C'est affaire de goût autant que d'érudition : il nous faut un bon guide.

***

« Socrate n'a rien écrit. On ne le connaît donc que par des témoignages, et ces témoignages diffèrent. » D'un côté, la satire d'Aristophane ; de l'autre, les apologies de Xénophon et de Platon. « Avouons ingénument que nous avons choisi. » Aristophane? il ne nous apprend rien. « Dans le Socrate de Platon, maint trait prête à rire. L'homme au masque de Silène, au ventre épais, la bizarrerie de ses façons, offrent belle matière au satiriste. Quelle caricature n'eût pas donnée un Platon ennemi! De ce risible Socrate, le comique n'a rien retenu. » Donc le personnage des *Nuées* n'a de Socrate que le nom. Socrate, ici, sert de cible, rien de plus. Xénophon? Le P. Festugière nous fait un portrait savoureux de cet officier en

retraite, poli, mondain, attaché aux convenances et aux bonnes manières. Ce médiocre n'a pu que « dessiner le maître à son image ». Il veut montrer que Socrate ne fut point un personnage indécent, aux idées neuves, mais seulement un brave et honnête Athénien qui vécut comme les autres, et ne méritait certes pas d'être condamné. Apologie timorée, qui fait évanouir toute l'originalité du personnage.

Reste Platon. « C'est là que justement gît le lièvre. Il n'est pas petit. Le vrai Socrate est le Socrate des *Dialogues*. De quels *Dialogues*? « La philosophie qu'on y trouve », la donnerons-nous à Socrate? ou Socrate ne fait-il que prêter son nom? Comment mesurer leur juste part au maître et au disciple? Platon ne nous a pas confié son secret. Mais on peut penser que c'est après la mort du maître que le disciple se reconnut véritablement pour tel. Durant ses voyages à Mégare et en Grande-Grèce, il comprit la grandeur de Socrate, la valeur de ses paroles, le sens de sa mort. Avant tout, il voulut le justifier, faire connaître à Athènes l'homme qu'elle avait condamné à boire la ciguë. C'est l'objet des dialogues proprement *socratiques*, consacrés à l'apologie de Socrate. Mais après la fondation de l'Académie, la semence germe, et aux dialogues d'apologie succèdent les dialogues où se construit une philosophie. « Par un merveilleux détour, la figure du sage en est elle-même magnifiée. Car cette pensée qui monte comme un chant et va s'unir aux divines Idées, c'est Socrate qui l'exprime, Socrate en pleine vie, causant avec l'esclave, au gymnase parmi les jeunes, pieds nus dans un ruisseau sous le platane du *Phèdre*. Dira-t-on que ces visions inoubliables peignent un faux Socrate? » Le P. Festugière ne le pense pas. Platon prolonge son maître, mais c'est le génie de Socrate qui l'inspire. « L'homme Socrate et la substance de ses propos sont véridiques. » Comment; dans le *Phédon*, Platon aurait-il pu travestir les dernières paroles de son maître? Il les a plutôt recueillies avec un « respect saint ». Jus-

qu'au *Théétète* (1), où le P. Festugière perçoit comme un adieu de Platon à son maître, nous pouvons retrouver la voix, l'accent et l'élan de Socrate.

*
* *

Au moment où cette voix commença à se faire entendre, c'était, dans la cité, une grande confusion intellectuelle. Le P. Festugière a écrit un beau chapitre sur « Athènes adolescente ». Jusque-là, on avait vécu d'une sagesse traditionnelle, « un peu courte, un peu désabusée et fataliste », qui s'exprime mieux en proverbes et en anecdotes qu'en un système philosophique cohérent. Elle était faite avant tout d'un respect sans condition pour « tout ce qui vient des pères, dieux, parents, usages consacrés ». C'était la morale de Pindare, celle que défendait Aristophane dans les *Nuées*. Mais avec l'hégémonie athénienne, un esprit nouveau paraît à Athènes. L'ambition s'éveille en même temps que la démocratie s'organise. « Moment critique, où la cité atteint l'âge de raison ! » On demande d'autres maîtres. C'est alors qu'apparaissent les sophistes, et, avec eux, l'esprit critique, non le scepticisme, mais la volonté méthodique de tout examiner, de mettre en question toutes les règles admises, et de demander à chacune d'elles ses titres. Ils portaient un intérêt particulier aux problèmes pratiques : l'article essentiel de leur programme n'était-il pas de rendre apte à gouverner l'État et à tenir une maison? Leur audace effrayait les bons vieux paysans. Mais comment se passer d'eux? Ces novateurs étaient gens utiles : pour se faire un nom dans la cité, pour être homme d'État, ou simplement pour se défendre dans un procès, il fallait être habile et cultivé, et connaître l'art de persuader : à Athènes, tout dépen-

(1) Le P. Festugière ne rappelle pas quelle est la chronologie généralement admise aujourd'hui pour les Dialogues de Platon. Mais, outre qu'elle est assez connue, on la trouvera, rapidement indiquée, dans le *Platon* de M. Aug. Diès, paru dans la même collection.

dait de la parole. Aussi le succès de Protagoras, de Gorgias et de tous les sophistes qui passaient par Athènes, était-il vif auprès des jeunes gens.

Socrate n'était pas un sophiste de cette sorte. Il n'était pas un étranger de passage à Athènes ; il était Athénien, et, hormis le cas de guerre, il ne quittait pas la cité. Il ne visait pas à l'utile, à l'immédiatement pratique, comme la plupart des Sophistes qui, pressés par le temps, allaient aux solutions commodes, la vérité dût-elle en être maltraitée. Lui, il n'était pas pressé : rien de plus nonchalant que ses discours ; il les laissait aller leur train sans les précipiter. Il leur fait confiance et observe curieusement où ils le mèneront. Parfois ils ne mènent nulle part ; qu'importe ! on recommencera. Surtout, au contraire d'un Protagoras qui se faisait fort de disserter de toutes choses, Socrate ne dogmatise pas, ne professe pas, car il ne sait qu'une chose, c'est qu'il ne sait rien ; il n'enseigne donc pas, mais interroge, s'enquiert auprès de ceux qui savent quelque chose, et, les forçant par ses questions, leur arrache l'aveu qu'ils ne savent rien. C'est là ce qu'on a appelé l'ironie socratique, mais trop souvent on l'a prise pour une ruse, pour une feinte, et l'on a cru que Socrate savait mais ne voulait rien dire. Platon nous le laisse entendre, car lui, « il sait et il sait qu'il sait ». Mais pourquoi ne pas prendre à la lettre le mot de Socrate? Vraiment, celui-ci ne sait rien, et, quand il part, laissant le dialogue sans conclusion, ce n'est pas orgueil mais véritable ignorance. Il cherche : la philosophie et les cosmogonies ne lui ont rien apporté qui résiste. Nulle part encore, il n'a trouvé la règle sûre du jugement et de l'action.

Son « démon » devait mieux le guider que toute la philosophie. Déçu par la science de la nature, Socrate se tourne vers la connaissance de soi-même. « Une lumière lui découvre qu'il doit faire de cette connaissance sa propre étude et qu'il doit aider les autres à l'acquérir. » C'est donc sur les mœurs qu'il fera porter son enquête, et, discutant avec des jeunes gens (ou avec leurs parents, ou

avec leurs maîtres), il tâchera de mettre en forme et de rendre parfaitement claires les idées morales : celles de tempérance, de courage, de justice. C'est ainsi qu'il découvre la méthode d'investigation dont Aristote lui fera gloire : « Le discours inductif et la définition qui exprime l'universel. » Il faut une définition du courage qui comprenne toutes les espèces mais qui n'admette rien d'étranger. Le P. Festugière cite ici largement le *Lachès*, bel exemple de ce discours lent, à l'allure un peu capricieuse, qui se fourvoie, se reprend, repart, jamais las, jamais découragé. La récompense de tant d'allées et venues sera une idée claire, d'une riche substance et qui permette à l'homme de cœur de diriger sa vie. Voilà le vrai Socrate : il révèle l'homme à lui-même, il lui fait découvrir les vraies valeurs, il l'aide à mettre au jour les beautés de son âme. C'est l'art de la sage-femme. « Or çà, ridicule garçon, dit Socrate dans *Théétète*, n'as-tu pas ouï dire que je suis le fils d'une accoucheuse et des plus imposantes, Phénarète?... Je n'ai rival pour couper le cordon. Mon Théétète, tu ressens les douleurs. Je le vois bien. Livre-toi donc à moi. Réponds à mes questions. Si tu me fais un petit mal formé et que je le rejette au loin, ne va pas te fâcher comme ces jeunes accouchées quand paraît leur premier enfant. Bien d'autres, ô merveilleux, sont ainsi prêts à mordre, dès la première niaiserie qu'on leur enlève. Ils croient que c'est malveillance. Mais je ne fais qu'imiter Dieu qui ne veut point de mal aux hommes, qui ne veut que la vérité. » Telle est la dernière image que Platon, déjà vieillissant, nous laisse de son vieux maître.

***

Les malheurs d'Athènes ranimèrent les haines contre les Sophistes et contre Socrate. Devant les désastres de la guerre et les discordes civiles, on se prit à regretter les vertus d'autrefois et l'ancienne éducation. On accusa les sophistes qui, dans leur pragmatisme, n'avaient souvent

appris aux jeunes gens qu'à plaider indifféremment le pour et le contre, ou même à faire triompher une cause injuste sous les dehors de la justice. On se souvint aussi de la satire d'Aristophane, de ses attaques contre Socrate. Que ne l'avait-on écouté, au lieu de rire seulement! C'était Socrate qui avait formé Alcibiade, démagogue impie et traître à sa patrie, et Critias qui raillait les dieux dans sa tragédie *Sisyphe*. Cet insupportable bavard, — qu'aucun avertissement n'avait pu réduire au silence, — était plus que tout autre responsable du malheur de la cité. Bien mieux, pour qui savait voir, il était clair que la doctrine socratique allait directement à détruire la cité.

Car Socrate avait beau limiter son rôle à celui d'un initiateur; en apprenant à l'homme « à ne se laisser persuader que par une raison universelle, celle qui est reconnue la meilleure à l'examen », il développait dans l'âme des jeunes gens un esprit critique qui pouvait ne pas s'exercer seulement sur soi-même, mais sur les fondements de l'État. Du même coup, à la morale sociale, il opposait la morale individuelle : ce n'est plus de la cité, mais de l'individu que devait venir la loi morale. « Socrate est le père de l'autonomie. C'est à partir de Socrate que le sage aura pour premier devoir d'être à lui-même sa loi, de n'agir que selon sa raison. Le sage se suffit. Avant d'être citoyen, il est homme. » Or la cité athénienne était ainsi constituée qu'elle ne pouvait tolérer un pareil bouleversement des principes. La cité avait tous les droits; l'homme n'était que citoyen et devait se confondre avec elle. Par le fait même qu'il critique et juge, il se met hors d'elle et fait figure d'opposant. Que dire de Socrate qui, non content de s'intéresser si peu aux affaires de l'État, et parfois de s'opposer, seul, aux volontés de la cité (on l'a bien vu à propos des Arginuses), enseignait l'examen critique à ceux-là mêmes qui devaient demain conseiller le peuple? « Socrate, dit Mélétos, est coupable de corrompre les jeunes gens. Il fait de ses disciples les détracteurs des lois existantes. »

Ce fut un grand dialogue qui se joua entre Athènes et Socrate, au moment du procès. Athènes, et non pas Anytos, Mélétos ou Lycon ; car « c'est véritablement la cité qui se porte accusatrice ». En instituant ce débat, « Athènes ne s'est pas salie. Une autre cité l'eût peut être évité. On n'y eût vu dans le sage qu'un radoteur quelconque. Il serait mort dans son lit ». Mais ce débat ne pouvait se terminer par la conciliation des deux thèses. Comment Athènes aurait-elle pu imaginer un ordre supérieur où les exigences de la conscience individuelle auraient été accordées avec les droits de la cité, où « la conscience de la cité n'eût été... que l'épanouissement des consciences individuelles » ? Le problème n'était pas mûr encore. Il devait longuement préoccuper Platon. A cette heure-là, le choc se produisit dans toute sa brutalité. La raison d'État (exaspérée, il est vrai, par l'ironie de Socrate) l'emporta sur « les règles plus hautes et qui ne passent point ». Socrate but la ciguë.

∴

« Ce n'est pas sa mort qui paraît le plus admirable. C'est cette vie. » Socrate n'avait le secours d'aucune révélation, d'aucune grâce. Il devait se tirer d'affaire tout seul. Il n'avait que sa raison. Il lui a fait confiance, comme si son pouvoir était infini. Il convient qu'elle peut se tromper, mais involontairement, par ignorance, non par péché. Un redressement est toujours possible. C'est elle qui réalise en Socrate cette musique de l'âme, cette harmonie parfaite qu'est à ses yeux la justice. Or la justice apporte avec elle le bonheur, car la droite raison prouve qu'il vaut mieux subir l'injustice que la commettre, et que le juste crucifié est plus heureux que le tyran. La raison éclairée par la vraie science peut toujours être victorieuse ; elle émancipe le sage et place sa joie hors de portée des événements. Il ne craint ni les préjugés, ni l'opinion, ni les railleries, ni la mort. Socrate, par sa vie et par sa mort, en a témoigné.

« Tant d'optimisme déconcerte, dit le P. Festugière... on cherche la faille dans un ouvrage si parfait. Ne serait-ce pas précisément cet excès de beauté? » Cet idéal, dans lequel le péché n'est qu'une ignorance, n'est pas taillé à la mesure humaine. « Il manque à cette sagesse le sens du mal. Elle ne donne point de place à la puissance de désordre qui dure et résiste en nous, elle n'en donne pas assez à la misère universelle. » Elle n'est point faite pour la foule, mais seulement pour quelques aristocrates de la pensée. Apporte-t-elle, au moins, à ces privilégiés un bonheur véritable? L'histoire de la sagesse antique ne permet pas de l'affirmer. Déjà, pour les Épicuriens, cette sagesse est une résignation, un besoin de calme et de paix; les termes qui la définissent sont négatifs : *apathie*, absence d'émotion, *ataraxie*, absence de trouble. Les Stoïciens tentent d'éliminer, à coups de paradoxes, la misère humaine. « Toute l'école va répétant : le sage est libre, le sage est dieu. Mais ce dieu a la goutte, ou sa femme plaît à César. Caton se tue. » Quant à Marc-Aurèle, qui termine l'aventure philosophique si joyeusement commencée par Socrate, il ne dissimule pas sa mélancolie, et ses *Pensées* nous disent le poids de la vie et le peu de joie qu'il en attend. Le sage est malheureux.

Comme *L'Idéal religieux des Grecs et l'Évangile*, le *Socrate* du R. P. Festugière s'achève sur l'inquiétude du monde antique finissant. Socrate a conduit la Grèce à l'âge de raison. Il aida l'homme à prendre conscience de ses actes, à en connaître la valeur et la véritable portée. Il lui apprit à se connaître et il a enseigné qu'il y a une perfection « qui nous est propre » et que nous devons « y tendre sous peine de n'être plus hommes ». Mais si, après Socrate, l'homme avait une claire vision de la perfection, il ne trouvait pas en lui les forces nécessaires pour l'atteindre. « La plus émouvante leçon de la sagesse antique, c'est qu'elle aboutit à l'échec. »

JEAN SCHERER.

Notes sur la conversion, le roman et la critique.

Le romancier crée son personnage en communiquant la vie à cette boule de terre dont la matière est prise à une réalité qui est en lui ou hors de lui; mais quelle que soit la part de l'autobiographie, de l'expérience ou de l'imagination, si l'auteur a pu donner à sa créature la personnalité nécessaire pour qu'elle vive et ne retombe pas en poussière, elle devient indépendante et c'est le romancier qui doit se soumettre à son personnage, l'accepter, le suivre, subir son autorité.

Le romancier aux prises avec son personnage, voilà un spectacle de choix pour le critique littéraire. Le drame est examiné avec ou sans sympathie, tantôt le personnage est accablé et tantôt l'auteur, ou bien ils subissent le même traitement; parfois est attribué à l'un ce qui est le fait de l'autre. Le critique explique au romancier comment et pourquoi il a su ou n'a pas su *voir* le personnage que lui, critique, dont la qualité de vue est naturellement hors concours, *voit* dans sa parfaite réalité.

Le critique aux prises avec le romancier : troisième spectacle réservé pour un troisième spectateur. Celui-ci ayant pris un peu plus de recul a sous les yeux un champ d'action plus vaste et peut examiner à loisir le personnage et ses vicissitudes. les rapports du romancier avec son personnage, l'assaut livré par le critique au romancier; ajoutons que ce spectacle du troisième degré peut se multiplier par le nombre des critiques qui prennent en main l'œuvre en question.

Il semble — à raison ou à tort? — que les chances d'objectivité soient de plus en plus fortes à mesure que l'on s'éloigne du premier champ d'opération, parce que le recul permet une vue d'ensemble plus exacte et parce que la

diversité des avis énoncés peut aider celui qui ne serait pas sûr à l'avance que son jugement est définitif, à se dépouiller de ce qu'il y a d'inévitablement subjectif dans une appréciation hâtive. En tous cas c'est très certainement une position privilégiée — quoique modeste ou parce que modeste — qui donne un certain scepticisme ou, ce qui est préférable, une certaine sérénité et suggère des réflexions qui dépassent l'ordre des personnages, des romanciers et des critiques pour arriver à celui des hommes.

Car, en fait, les jugements portés par le critique dépendent de sa valeur intellectuelle certainement, mais aussi de sa réaction au contenu de l'œuvre — car la qualité souvent n'est aperçue qu'à travers ce contenu. L'œuvre à juger met en mouvement chez le critique son intelligence et ses qualités d'esprit, mais aussi ses opinions, faiblesse humaine qui ne peut être atténuée que si elle est consciente, mais qui est, le plus souvent, inconsciente.

Ozanam, dans les belles pages qu'il a consacrées aux devoirs littéraires des chrétiens, affirme que seuls les chrétiens devraient se livrer aux études profanes, car, seuls, libérés du doute sur les questions essentielles, ils peuvent aborder les questions secondaires avec la tranquillité, la liberté d'esprit requises pour un travail désintéressé (1). Théoriquement, il a raison ; pratiquement, pour trop de chrétiens le christianisme est moins une certitude et une attitude de vie qu'une opinion que l'on défend à propos de tout et de rien, sur le même plan que toute autre opinion.

Ce qui est certain, c'est que chaque fois qu'une œuvre touche à quelqu'une de ces questions essentielles dont parle Ozanam, le critique littéraire conserve rarement la sérénité d'un spectateur désintéressé ou d'un juge à la fois impartial et compréhensif, mais sous le couvert d'un jugement esthétique il manifeste sa propre opinion au sujet de la question soulevée.

Un cas de conversion présenté par un romancier est parti-

(1) *Œuvres*, t. VII. *Mélanges*, p. 138.

culièrement intéressant par les réactions qu'il provoque chez les critiques, car il manifeste un choix délibéré entre deux attitudes et que nombre d'excellents esprits, de cœurs droits, d'âmes loyales, ne comprennent pas. Est-ce donc si facile à comprendre, une conversion? Une âme en lutte avec elle-même et avec Dieu, la victoire restant à Dieu et devenant du même coup la propre victoire de l'âme qui a conquis sa liberté (*libertà va cercando ch' è si cara...*), comment ce drame peut-il être jugé par celui qui veut ignorer Dieu et pour qui *immortalité de l'âme*, *divinité du Christ*, sont des expressions vides de sens? En toute bonne foi il juge le personnage faux et l'auteur léger. Ne pas faire la part de Dieu dans une conversion c'est se condamner à ne rien comprendre. Faire la part de Dieu ne veut pas dire d'ailleurs expliquer l'action de Dieu; Henri Bremond le remarquait à propos de la prière, la psychologie du sujet priant est forcément limitée et inexacte puisque l'action divine intervient qui échappe à notre analyse. Dans le cas de la conversion il en est de même, mais du moins faut-il comprendre que cette action divine dont nous ne voyons que les effets est l'essentiel, chose impossible à admettre pour beaucoup d'esprits.

On se souvient de l'Innominato, cette noble figure de bandit que Manzoni, dans ses *Fiancés*, amène après une nuit d'angoisse aux pieds du cardinal Frédéric Borromée. Sa conversion a donné lieu à des polémiques qu'aucun autre épisode du roman n'a jamais provoquées (1). Pourquoi cela, sinon pour les raisons précédemment exposées?

(1) A propos de Manzoni et au sujet de l'objectivité des jugements critiques (non plus seulement dans le plan des réalisations littéraires) qu'on nous permette de signaler un cas de *retournement* assez curieux. Quand vivait encore Manzoni et aussitôt après sa mort ce furent les catholiques *intransigeants* qui relevèrent chez lui des traces de jansénisme, alors que les modérés protestaient de sa parfaite orthodoxie; aujourd'hui, c'est la *Civiltà cattolica* qui défend la thèse de l'orthodoxie de Manzoni, et les libéraux qui affirment son jansenisme. (Voir le remarquable article de Giuseppe S. Manfredi sur « Genesi del penserio di Alessandro Manzoni » dans *Convivium*, nov.-déc. 1932.)

*
* *

Ces réflexions se sont formulées à l'occasion d'un beau roman italien d'Angelo Gatti : *Ilia ed Alberto*, et de l'attitude de certains critiques en face de la conversion d'Alberto. Le roman a paru d'abord en 1930 ; la dernière édition, toute récente, est remaniée, et c'est sur ce nouveau texte qu'a été faite la traduction française qui vient de paraître (1). Le livre a été longuement commenté par la presse italienne, intérêt suscité et par la personnalité du romancier, le général Gatti, auteur de nombreux ouvrages sur la guerre, et par la valeur du roman. Roman qui apparut à certains comme la réalisation attendue, après tant d'esthetismes décevants, d'une œuvre fortement humaine, dans laquelle la transposition artistique n'a pas déchiré les racines solidement accrochées en pleine vie. D'autres, pour ces mêmes raisons naturellement, ont vu un « roman d'amateur ».

L'originalité de ce roman réside en premier lieu dans la simplicité des événements et des personnages : un couple très uni, une vie sans complications, la mort qui détruit le couple, la douleur de celui qui reste seul et ne peut accepter cette privation d'une partie de lui-même.

Le cadre est un peu bourgeois, sans doute, mais c'est précisément l'intention de l'auteur de marquer la beauté et la noblesse, cachées peut-être pour l'extérieur, de cette vie dont l'apparence est toute *bourgeoise*. Et, en effet, de toutes les pages qui précèdent la mort d'Ilia se dégage l'exquise poésie d'un sentiment calme, profond, *dans l'ordre*, assez étranger à la littérature.

Ilia et son mari sont seuls dans le silence du soir.

Maison, douce maison ; et semblables à celle d'Alberto, il y avait dans la nuit des milliers de maisons. Leurs habitants pendant ce jour s'étaient dispersés au loin pour gagner leur pain ou chercher le plaisir ; chacun avait pris son âme et son visage de combat, l'un

(1) Aux éditions Rieder.

s'était montré méchant et l'autre bienveillant, celui-ci arrogant et cet autre peureux; tous avaient fait de diverses façons ou le bien ou le mal. Mais plus la vie extérieure avait été dure, plus chacun d'eux s'était efforcé de construire pour lui et pour les siens un refuge qui fût bien à lui, secret et fait à son image. Là enfin il avait trouvé son port, là il avait abrité sa paix. Il pouvait après cela aller sur n'importe quelle route, arriver à n'importe quel lieu; ce petit coin de la terre, ces quelques pièces étaient son souvenir et son espérance. Son secret, sa force étaient là — et si on l'avait su, cela lui aurait enlevé souvent toute vigueur et toute puissance.

Alors commencent les « Dialogues et rêves pendant une nuit de la mi-février » d'une touche délicate et sûre; ils sont débordants de vie et d'amour, et pourtant ils gardent quelque chose de retenu et comme de transparent.

Accablée par tant de bonheur, Ilia pleure...

Heureusement la pendule de la cheminée sonna dix heures. Au bruit Ilia se ressaisit, essuya ses yeux et dit :

— Alberto, il est dix heures. Allons.

C'était l'heure habituelle du repos : la petite mélancolie et le grand amour s'apaisèrent au moment fixé. C'était un amour si fort et sûr qu'on pouvait l'arrêter quand on le désirait, et le reprendre, pur et ardent comme avant, également quand on le désirait; un amour vrai et beau. Celui qui l'a éprouvé et qui l'a perdu connaît son enchantement, et sent l'atroce blessure de cette perte.

Ce grand amour dont l'expression s'arrête à heure fixe, car il est encadré par une vie très bourgeoisement ordonnée, cela prêterait à sourire si l'art du romancier n'avait su écarter toute ironie. L'esprit lucide voit la réalité telle qu'elle se présente, mais un sentiment profond l'accepte si pleinement qu'il la transfigure sans la déformer et exclut toute possibilité de raillerie.

Ils étaient devenus presque semblables l'un à l'autre : quand après un moment de silence l'un d'eux parlait, c'était pour continuer la pensée inexprimée de l'autre, et ils ne s'en étonnaient pas, tant la chose était habituelle. Ils différaient pourtant sur un point : Ilia était croyante, Alberto ne l'était pas. Il acceptait l'idée d'un principe créateur, mais sans

connaître aucun tourment métaphysique, sans exigences intellectuelles à l'égard de ce Dieu dont il se contentait de prononcer le nom dans une formule de bénédiction à chaque événement heureux, ou de malédiction chaque fois qu'il constatait un malheur autour de lui.

Ilia meurt brutalement. Ces pages de la mort d'Ilia sont d'une beauté inoubliable, tous les détails de la maladie et de l'agonie sont donnés avec une parfaite vérité, non par souci d'un réalisme qui voudrait exprimer la laideur d'un visage torturé par la souffrance, déformé par l'approche de la mort, mais parce que chaque moment est revécu avec amour, parce que dans la laideur d'un visage aimé il n'y a plus de laideur, le mot même n'a pas de sens, l'amour non seulement ne rejette rien, mais pieusement recueille chaque trait, chaque expression, chaque grimace même.

Ilia morte, Alberto, malgré l'affectueuse assistance des amis qui l'entourent, est désespérément seul, plus malheureux que Job qui conservait espoir et foi.

Et l'Eternel le rétablit dans son premier état... et lui rendit le double de ses biens...

Oh! si Ilia aussi était revenue! Alors oui, Dieu serait bon et juste. Quel beau rêve!

Et l'Éternel bénit les derniers temps de Job plus encore que les premiers...

Impossible, le temps des miracles était passé.

Il vit du souvenir de la morte, cherche à la faire revivre de toutes les façons possibles. Les lieux qu'elle a fréquentés, les amis qu'elle a connus, les objets qu'elle a touchés, tout est prétexte à faire naître une sorte de fantôme d'Ilia, mais un fantôme sans âme : comment pouvait-il en être autrement puisqu'il savait que cette âme ne vivait plus? C'était un essai de résurrection qui restait inachevé et insatisfaisant, accompagné d'un désir de souffrir et de souffrir toujours autant, car cette souffrance était ce qui le liait à Ilia, ce qui à tout instant maintenait la présence d'Ilia dans sa propre pensée.

Cette souffrance était alimentée par une sorte de remords : il avait dit à Ilia, la veille de sa mort : « Que serais-je sans toi ? » et Ilia avait répondu : « Je sais que si je ne vivais plus, tu ne vivrais plus. Je te suis nécessaire. » Or Ilia était morte et Alberto était vivant.

Après avoir atteint l'extrême limite du désespoir dont il est sauvé par un jeune ami, il part « sur les traces de celle qui s'appelait Ilia ». Il lui semble parfois sentir une sorte de présence d'Ilia en lui : Ilia l'accompagne, Ilia dicte ses décisions, et, par l'effet de cette présence, le souci de l'immortalité de l'âme devient continuel et dominant. Le désir de remplacer Ilia là où opérait sa merveilleuse charité, de la retrouver dans ses œuvres et dans l'affection de ceux qu'elle a soulagés, conduit Alberto de lieu en lieu, mais sans l'apaiser, sans le satisfaire. Il ne lui semble pas l'avoir trouvée davantage, au contraire tout cet extérieur lui pèse, l'alourdit ; il aspire à se retrouver seul avec lui-même, c'est-à-dire avec ce qui lui reste d'elle.

On a l'impression d'un pénible piétinement, d'efforts vains ; on n'avance pas : tant de pages, tant de personnages, tant de lieux pour se retrouver à peu près au même point ! le lecteur superficiel risque de s'y tromper.

Et pourtant c'est bien là l'important. Alberto croit une chose, et c'est une autre qui se passe : il croit partir à la recherche d'Ilia morte, recherche toujours décevante, et c'est au contraire Ilia qui le dirige, qui l'attire invisiblement, insensiblement, par cette déception même, à elle, la véritable Ilia toujours vivante, et, à travers elle, à un Autre.

Ce qui est fort bien rendu dans ces pages, c'est ce travail mystérieux qui s'opère dans l'esprit et l'âme d'Alberto, si mystérieux qu'il n'en a pas conscience, et l'auteur n'a pas la maladresse de l'analyser. Le travail de la grâce s'est fait en lui sans qu'il l'ait discerné.

Une maladie, qui a les mêmes phases que celle d'Ilia, lui semble d'abord l'accomplissement de leurs désirs. « Je te suis nécessaire », avait-elle dit ; il a la certitude maintenant que, s'il meurt, ils se retrouveront. Mais il guérit, et voici qu'a-

près sa guérison le désir d'une Ilia de chair avait disparu, il n'arrivait même plus à se la rappeler avec précision dans son corps, et il éprouvait quelque répugnance à tenter ce rappel. Ce corps l'avait empêché de la comprendre vraiment, en esprit elle revivait tout entière, et elle était bien vivante puisqu'elle faisait vibrer en lui ce qu'elle-même avait de meilleur.

Et même cette Ilia-là ne lui suffisait plus : auparavant tout confluait vers elle, maintenant tout, quand il pensait à elle, concourait à lui faire désirer quelque chose de plus complet. La foi en l'esprit d'Ilia le conduisait naturellement vers le parfait. Ilia le guidait vers le haut sans presque qu'il s'en aperçût. Jusqu'au jour où, retournant seul dans la petite église où ils étaient allés ensemble le jour de la dernière promenade de la morte, il prie et répond à la question intérieure d'Ilia : « Oui ».

Nous comprenons maintenant ce que peut-être nous n'avions pas compris, pas plus qu'Alberto, au moment même : l'élan avec lequel à la question familière : « Tu m'aimes donc tant? » Ilia, peu avant de mourir, avait répondu : « Je t'aime pour l'éternité ! » Et le vrai sens de ces mots qu'il n'avait pas oubliés, mais qu'il avait si mal compris : « Je sais que si je ne vivais plus tu ne vivrais plus, je te suis nécessaire. » Et encore cette lueur bientôt éteinte dans la conviction d'un espoir impossible — qui maintenant se réalisait — : « Et l'Eternel rétablit Job dans son premier état... et lui rendit le double de ses biens. »

Cette conversion ne pouvait manquer de faire une impression fâcheuse sur certains critiques, et l'on s'est élevé contre l'invraisemblance psychologique du personnage. Pourquoi, demande-t-on, avant d'établir cette seconde vie avec Ilia qui est quelque chose de très touchant, ce malheureux Alberto éprouve-t-il le besoin de demander conseil à tous ses amis? C'est là un souci ridicule et inacceptable. Or c'est précisément parce qu'il s'agit d'une démarche profondément sérieuse, engageant toute la vie, et pas seulement d'une sorte de consolation sentimentale tout illusoire, que l'attitude

inverse serait invraisemblable. Certes, de toutes ses forces, Alberto voudrait qu'Ilia ne fût pas mort tout entière ; s'il pouvait croire qu'un jour il la reverra, sa douleur serait moins absolue, il n'y aurait plus de désespoir ; mais comme il est solidement loyal, le problème personnel de la mort d'Ilia est pour lui un aspect du problème universel de la vie et de la mort, de l'au-delà et de l'immortalité de l'âme. C'est la mort d'Ilia et l'atroce douleur causée par son absence qui sont l'occasion pour Alberto de repenser ses convictions, mais sa loyauté intellectuelle et morale ne lui permet pas de passer par-dessus ses convictions pour se créer une illusion consolante. Et c'est pourquoi nous assistons au débat douloureux et sincère de cette âme angoissée, à cette quête pathétique d'une certitude qui en aucune façon ne peut s'imposer. Alberto interroge ses amis croyants, il les estime et respecte leur croyance ; mais cela ne suffit pas pour que cette croyance passe en lui, il leur demande leurs raisons de croire, et chacun essaie de s'expliquer. Nous saisissons sur le vif à quel point les raisons de croire, les véritables, celles qui sont personnelles à chacun des croyants, celles qui représentent le passage décisif à la foi sont incommunicables.

On a prétendu aussi que l'élément religieux introduit dans le roman n'était qu'une conséquence de « la facilité, la légèreté, la rhétorique » propres à un certain néo-catholicisme à la mode.

S'il fallait rattacher la conversion d'Alberto à un courant quelconque, ce ne serait certes pas aux modes d'aujourd'hui, mais bien à cette longue tradition italienne qui commence avec Dante et Pétrarque. Pas d'imitation, car il s'agit d'une expérience toute palpitante de vie, mais, malgré les différences d'époque, de nature, de circonstances, il s'agit là encore d'une femme dont la mort cause une souffrance désespérée et qui s'affirme comme plus vivante que jamais, guide de celui qui l'aime vers une perfection qui la dépasse.

Lorsque Alberto se rend compte que l'âme toujours vivante d'Ilia l'a conduit à un but qui n'est pas elle-même,

mais qui, au-delà d'elle, est Dieu, on pense invinciblement à ce dernier sourire de Béatrice à son poète :

> ... et elle, lointaine
> comme elle apparaissait, sourit et me regarda
> et puis retourna à l'éternelle fontaine. (*Par.*, XXXI, 91-93.)

Désormais Béatrice est toute fixée en Dieu puisqu'elle a amené Dante au point où bientôt il sera admis à le contempler à son tour.

Que M. Gatti ne soit pas accablé par ce rapprochement avec Dante, il ne s'agit pas d'établir un parallèle, mais seulement de marquer combien est étrangère à toute question de mode cette aspiration au divin qu'on trouve au centre de son œuvre comme dans celle des plus nobles génies. Et si ce roman devait avoir une signification actuelle, ce serait de marquer l'actualité de cet éternel besoin de Dieu.

L. Portier.

Une Mesure pour rien

Une Mesure pour rien (1), c'est l'histoire d'un coup nul. C'est toute la gaucherie, horripilante et touchante, de la jeunesse. Car l'impatiente jeunesse manque de naturel : elle tient trop à jouer les grandes personnes.

En guise de prologue, quatre pages font voir le dernier soir d'un jeune garçon ; comme une fenêtre s'éteint, il meurt entre les murs blancs et bis de sa petite chambre bourgeoise. Il n'y a rien, il ne laisse rien, si ce n'est la misère de son père, de sa mère, de ses sœurs. Les petites filles qui l'ont aimé l'ont oublié, sans doute.

(1) *Une Mesure pour rien*, par Josette Clotis. (Édit. de la N.R.F.)

Un dimanche il passait sur la route, il avait lu *Kermesse* sur une bande de calicot : une averse avait mis en fuite les surveillantes, il était entré par hasard, tombant en pleine fête du lycée de filles. Il avait dansé toute la soirée avec celle qu'on appelait Ukulele qui avait des yeux et des cheveux sombres...

Cette fête dans une propriété un peu hors de la ville, elle est à peine décrite au premier chapitre : mais quelques touches d'un réalisme exquis nous mettent dans son air. La pluie a tout bouleversé et voici l'invasion de ces garçons : un désarroi dans une espèce de magie, comme si les petites filles se sentaient monter avec la kermesse au milieu de ces légers nuages mêlés de bleu. Tout l'internat va se passionner pour l'aventure d'Ukulele, et lui remontrer que le jour de l'amour est venu. Elle, elle ne sait pas très bien où elle en est. Elle repasse ce dimanche dans sa tête, depuis le matin où elle regardait le jardin décoré à travers les persiennes des fenêtres-mansardes. « Je suis allée à la lingerie voir si ma robe était prête. J'ai fait ci, j'ai fait ça, puis il est arrivé. J'existe depuis dimanche à six heures. Le lendemain, j'ai changé les plumes de tous mes porte-plume, et j'ai senti que j'entrais dans une autre existence. » Surtout on le lui a fait sentir. Et deux enfants suggestionnés vont commencer leur histoire : l'histoire d'Ukulele et de Chil, deux personnages comme masqués, roidis sous leurs surnoms et qui ne sauront pas être vrais de tout leur cœur.

Il y aura une fête de village, où l'on persuade à Ukulele de « décider la vie », des promenades, des malentendus, — car lui, tout au moins par moments, il se défie des femmes, se demande ce qu'il doit en penser et en attendre, — de quasi-fiançailles, une quasi-trahison, de l'énervement, des incidents assez vifs, une rupture. Le terrible, c'est qu'ils jouent, dans leur sincérité même. Ils font l'apprentissage de l'amour, et de la détestation aussi, de la jalousie et de la confiance, du désir et de la sagesse ; mais ils croient toujours que ça ne compte pas ; on pourra effa-

cer et repartir : demain on s'aimera tout de bon et tout ira bien.

Mais demain, c'est la maladie de Chil, le sanatorium, un raccommodement, des brouilles. Brusquement Ukulele apprend qu'il est mort. « On prétendait qu'on avait le temps et qu'on pouvait tout se permettre, mais on butte contre cette mort qui est la chose la moins discutable et réparable qui soit. Et que faire? » Se tirer lentement de ce mélange de désespoir et d'indifférence, comprendre qu'il y a là une mesure pour rien.

A lire *Une Mesure*, il semble que ces choses, et qui sont d'importance, sur la jeunesse, n'aient encore jamais été dites. Jamais du moins sur ce ton qui les fait vécues et vivantes. On ne sait ce qui donne au livre son efficace singulière. Pas de descriptions, pas de paysages : mais des moments comme celui-ci, pris entre cent :

« Elle ecoutait les bruits, chaque auto qui ralentissait, chaque portière qui claquait en retombant. Par les fenêtres, on voyait le dimanche, le grand abandon des rues vides, des boutiques fermees, des voisinages morts, la boue interminable des terres labourees. Un arbre nu secouait ses feuilles; les cloches sonnaient vainement au milieu du jour.

Elle etait assise contre la salamandre, qui brûlait d'un énorme feu rose, uni à travers le mica. Un côté du corps cuit. Elle ne bougeait pas de place. En appuyant sa main sur le bras, sur la jambe cuits, c'est une vraie sensation douloureuse de brûlure, mais sans bouger on pouvait encore supporter cela. Il faut supporter quelque chose d'un peu dur pour être tranquille.

Pas de psychologies, mais des « moments » encore, rendus avec les mots les plus simples et qui donnent le sentiment d'une vérité neuve. Si vrais, si justes, dans ce je ne sais quoi d'un peu sourd, de plus senti qu'expliqué, qui est la marque de la vie. Rien de spécialement poétique ni de spécialement émouvant ; et la poésie est là, l'émotion est là, confusément poignante, et elles donnent à ce bref roman sa longue résonance.

Le *Temps Vert* était mieux qu'un livre de début. *Une*

Mesure pour rien est une révélation. Une telle sûreté, une telle justesse. On peut ne pas aimer ce récit, bis et blanc comme la chambre de Chil, d'un amour qui n'est qu'une expérience embrouillée, décevante, déchirante. Morbide, m'a-t-on dit. Et factice. — Non. C'est la jeunesse qui est factice. Seule ici risque de déconcerter la nouveauté même du vrai. — Mais comment ne pas aimer une élégance si directe, cette façon de présenter les choses sans sécheresse et sans complaisance? Cette espèce de gaucherie claire qui tombe toujours juste, cette gracieuse, cette vive originalité, enfin, qui n'est que vérité, vie et naturel. Voici bien une voix nouvelle, inoubliable.

HENRI POURRAT.

Louis Jouvet

Il serait absurde de penser (et certainement Louis Jouvet ne le pense pas) que la nomination de Louis Jouvet comme professeur au Conservatoire changera du jour au lendemain l'esprit et les méthodes qui président en France à l'enseignement officiel de l'art dramatique.

Il faut néanmoins s'en réjouir. J'imagine que le nouveau Directeur de l'Athénée, s'il est sensible à l'honneur qui lui est fait, s'il est décidé à en prendre sérieusement les charges, doit du même coup en éprouver quelque mélancolie. Certes! il ne pensait pas à cela quand (élève du père Noël) il jouait le mélodrame en compagnie de Charles Dullin dans les théâtres de la périphérie ou qu'il dirigeait le théâtre du Château-d'Eau où Jacques Copeau le vint chercher en 1913 pour le nommer directeur de la scène, au Vieux-Colombier.

« Directeur de la scène », quel plus beau titre pourrait

ambitionner de mériter un sincère artisan du théâtre rénové! Sous la direction de Jacques Copeau, le travail d'invention, le travail *matériel*, le travail de *réalisation technique* que fit Jouvet à cette époque m'apparaît avec le recul des années dans toute son humble grandeur, laquelle touchait parfois à l'héroïsme. On ne sait pas assez dans le public ce que cela représente d'endurance, d'abnégation, de patientes et quotidiennes vertus, ce titre de « directeur de la scène ».

Pour en revenir à Jouvet comédien, qui ne le vit, jadis, jouer *La Jalousie du Barbouillé*, *Les Fourberies de Scapin*, l'évêque du *Carrosse*, *La Folle Journée* ou *Cromedeyre*, ne peut imaginer ce qu'un comédien-né, mis en scène par un homme tel que Jacques Copeau, peut donner.

Je ne sais quelles sont les qualités de Louis Jouvet professeur, et s'il trouvera dans la vieille bâtisse de la rue de Madrid le climat où son expérience et son amour de la comédie puissent influencer heureusement des apprentis comédiens. Ce que je sais, avec le public, c'est qu'il est un grand comédien. Les ouvrages qu'il a montés ne lui ont pas permis de mettre en œuvre toutes ses qualités, ni l'essentiel peut-être de son génie comique, lesquelles sont celles que réclamait la *Commedia dell'arte*.

Louis Jouvet, ayant été lui-même à bonne et dure école, n'enseignera pas des *trucs*, des tics et des « façons d'avoir l'air d'avoir l'air » pour décrocher un premier prix au concours. Et même si la pédagogie n'est pas son fait, auprès de lui toute vocation authentique trouvera assurément l'occasion de mieux pénétrer son art, de prendre, du dedans, des enseignements profonds.

Pour compléter cet article appelé par l'actualité, je voudrais, en terminant, recopier ce « portrait » du régisseur, de l'acteur et du directeur Louis Jouvet, que je retrouve parmi des notes déjà anciennes :

Quand on lui dit : « Repose-toi »; quand on lui dit : « Ta valeur te donne le droit et le devoir de t'accorder ceci ou cela. Tu ne l'as pas volé! » le plus souvent il s'irrite. De même, les justes compliments qu'il reçoit en tant que comédien ou metteur en scène, il les écarte.

Il en semble presque blessé. Il craint sans cesse qu'on puisse lui reprocher de regarder « *ultra crepidam* », il veut n'être qu'un ouvrier. En perpétuelle mise en garde contre les élans de la pensée, se défiant des erreurs de jugement et des catastrophes où l'enthousiasme peut entraîner les plus sincères, il évite le manifeste, la profession de foi, le *programme*, flatteur à lire comme à écrire. Il est prudent. Ce n'est ni l'envie, ni la force de courir qui lui manquent, mais s'il sait où il voudrait aller, il ne risque un pas que s'il le sent bien assuré sur le sol mouvant de l'exploitation théâtrale. S'il trace des itinéraires, il ne le fait que dans le domaine secret des trop fréquentes insomnies qui sont la loi coutumière de la vie théâtrale. Il veut se défendre de les montrer trop tôt à « l'équipage ». Même avec le compagnon de travail le plus fraternel, il se contient, car de son cœur aussi, il se méfie. Il mettra volontiers le masque de la blague sur ses propos les plus intimes et les plus vrais. Pudique, il se plaît à costumer de façon plaisante les pensées venues du plus profond de soi, dans le moment qu'elles passent du subconscient au conscient. Mais jamais la bouffonnerie, qui est de sa profession, ne sera déplaisante. Elle éveillera souvent chez le confident une émotion que celui-ci, par une pudeur réciproque, se devra d'affubler aussitôt d'un réciproque déguisement Ce sont là politesses singulières et rares qui lient profondément des hommes sensibles et de même profession...

On ne peut, dans le privé, être moins « acteur » que Louis Jouvet. Vous entendez bien ce que je veux dire. Cela frappe quiconque, l'ayant vu jouer la comédie, le rencontre sur le terrain des relations ordinaires de la vie. Mais, en revanche, c'est en acteur (je veux dire sous l'angle du métier) qu'il regarde et écoute. Tout l'enseigne (vérité ou faux-semblant), car il ne cesse d'être dominé par son art, même quand on l'en croit, et qu'il s'en croit lui-même, un moment, délivré. De lui aussi, on pourrait dire, sans mentir : « il est tout acteur, de la tête aux pieds. Il le sait bien. Voici déjà de nombreuses années qu'il a bien été obligé de s'en rendre compte. Il en a éprouvé, je pense, de la surprise et un peu d'effroi. Il lui a fallu, d'abord, accepter cela, qui vaut la peine d'y penser. Animé d'un besoin d'expression artistique et de don de soi, l'homme que les sciences exactes attiraient d'autre part, que l'architecture et la mécanique passionnaient, serait donc son propre instrument! Il jouerait de soi comme d'autres jouent de la flûte ou du compas! Il livrerait son propre corps au « monstre aux mille yeux et aux mille oreilles ».

D'ailleurs, ce métier, il l'aime avec passion, encore qu'en véritable amant il parle peu de ce qu'il aime. Et, ne vous y trompez pas, les succès qu'il obtient, ce n'est pas lui qui les reçoit, mais *l'acteur* dans quoi il s'est domicilié. Plus que quiconque, il a ce don presque pathologique de dédoublement, qui est le douloureux apanage de tous les artistes véritables, et plus particulièrement du comédien-né. En Louis Jouvet, il y a Louis et il y a Jouvet. Certain soir qu'il avait été « *Knock* » d'une façon quasi extra-naturelle, à ce point troublante que je ne puis bien préciser l'émotion que j'en éprouvai, il nous dit : « Quand *on* est fatigué, le personnage domine la personne. C'est effrayant. » Or, Louis, chaque soir, a l'impression que Jouvet débute. Et il s'inquiète : « Est-il vraiment un comédien? Possède-t-il son texte? Saura-t-il seulement se maquiller proprement? Ne va-t-il pas desservir l'auteur qui lui a fait si redoutable confiance? Ne va-t-il pas être pris de panique, fuir, laisser tout ça là? »

Lors de la première représentation de *Bava l'Africain*, je nous vois encore près de lui, Zimmer et moi, dans l'instant qu'il fallait que Jouvet quittât sa loge. On allait « sonner au public ». Louis, dans la glace, regardait Jouvet-Bava. Il fumait une cigarette; on lui tendit un verre de rhum. Nous eûmes alors nettement l'impression, Zimmer et moi, d'être Deibler et son aide. Et Louis de dire, cependant que Jouvet remettait un peu de rouge à Bava : « Nous ne vaudrons ni plus ni moins avant qu'après, n'est-ce pas? Succès ou non, on reste les mêmes, hein? »

Ce fut un de ses meilleurs rôles. Qui l'a vu ne peut oublier ce Bava simiesque et halluciné, faisant sa cantine sous les sarcasmes de Boverio-Docteur. Comme Bava, Louis vit des fictions multiples et diverses. Prisonnier des dures réalités quotidiennes de son métier, de son art et de son « commerce », hélas! il doit payer quotidiennement la rançon des joies secrètes que la fiction lui apporte.

Combien l'acteur se sent solitaire, souvent, au milieu de la foule qu'il a mission de rassembler!...

LÉON CHANCEREL.

THÉATRE

Crépuscule du Théâtre

Le théâtre de H.-R. Lenormand est une revue de toutes les grandes questions qui inquiètent ou devraient inquiéter notre temps. Peut-on compter la crise du théâtre au nombre de ces grandes questions? Que le théâtre agonise, n'est-ce pas un bien petit malheur à côté du chômage, de l'Europe bouillonnante, de l'Orient agité, des usines vides et des arsenaux pleins? M. H.-R. Lenormand estime que le destin de l'art dramatique reste chose serieuse, que sa disparition serait le signe d'une grave déchéance humaine, qu'un monde où règne l'esprit ne saurait exister sans salles où règnent Eschyle et Sophocle, Shakespeare et Racine, Molière et Musset.

Qu'il n'y ait plus de drame, voilà un vrai drame qui est aussi un beau sujet. M. H.-R. Lenormand l'a traité avec une sincérité et une chaleur qui entraînent; on a envie de « serrer les rangs » autour de lui en écoutant la sommation pathétique qui termine sa pièce. Il a mis aussi dans *Crépuscule du théâtre* beaucoup d'esprit, un esprit âpre et cinglant, qui voudrait tuer le ridicule et rendre la bêtise inoffensive.

Où est le danger? M. H.-R. Lenormand répond : 1° « Les combines » : théâtres sous-loués à des vedettes plus soucieuses de servir leur réputation que la poésie. 2° Certaines conceptions étrangères du théâtre et de la mise en scène qui transforment l'art en propagande, l'appel à l'intelligence et au cœur en excitation nerveuse, le texte en prétexte à spectacle. 3° L'indifférence d'un public avili par le cinéma, hanté par les matches de boxe et n'ayant plus qu'une culture sommaire.

« Le théâtre se meurt! » s'écrie M. Lenormand; pour ne pas avoir à dire demain : « Le théâtre est mort. »

Cela nous vaut une des pièces les plus intéressantes de la saison, fort bien jouée par les Comédiens associés au Théâtre des Arts. Mais il faudrait croire au « crépuscule du théâtre » pour suivre pleinement M. Lenormand... Quand nous pensons aux dernières années qui nous ont donné *Siegfried* et *Intermezzo* de M. Giraudoux, *Knock* de M. Jules Romains, *La machine infernale* de Cocteau, et les admirables réalisations de Gaston Baty que furent *Opéra de quat'sous* et *Crime et Châtiment*; quand nous pensons à ces promesses que furent *Martine* de Jean-Jacques Bernard, *Maya* de Gandillon, *Têtes de rechange* de J.-V. Pellerin; quand nous pensons à ces grandes œuvres qui attendent un directeur courageux, *Cromedeyre-le-vieil* de Jules Romains, *Le monde cassé* de Gabriel Marcel et tout Claudel; quand nous pensons aux meilleures œuvres de M. Lenormand lui-même et à quelques autres, comment croire que le théâtre soit sérieusement menacé?

M. Lenormand a mis en lumière les *difficultés actuelles* que rencontre le théâtre et la conclusion convergente de tous les attentats commis contre le poète, le créateur de l'œuvre. Ici la vedette rogne le texte pour avoir le privilège de jeter la dernière réplique; ailleurs, un extraordinaire metteur en scène, ou plutôt professeur de mise en scène, refait la pièce : c'était quelque chose comme un drame symbolique de Maeterlinck avec des personnages de *Chantecler*; il la transforme en un drame révolutionnaire destiné à réveiller l'être primitif qui sommeille en chaque spectateur; les mouettes deviennent des guenons, la banquise une forêt vierge avec des bêtes féroces... Tout cela est vraiment drôle et vise un danger réel.

Mais il ne faudrait pas que la critique de Lenormand soit mal comprise. On ne dira jamais trop ce que l'art dramatique doit à certains metteurs en scène russes et allemands. On ne dira même jamais trop ce que le machinisme pourrait apporter. Si M. Lenormand avait eu une scène comme celle du théâtre Pigalle à sa disposition, il aurait pu nous montrer

l'insuffisance du public à l'orchestre, aux balcons et pas seulement au poulailler, ce qui limitait singulièrement la satire : Caliban n'est sûrement pas le plus coupable.

Surtout *Crépuscule du théâtre* ne doit pas nous faire oublier qu'un art meurt faute d'artistes. Tout art vivant est par définition en état de crise. Il y avait crise du théâtre au temps de Racine : mais nous ne le savons plus parce qu'il y avait Racine. Il y a crise du théâtre au temps de Claudel : mais dans cent ans personne ne le saura parce qu'il y a Claudel. Ajoutons aussitôt que, si la crise n'est pas mortelle, M. H.-R. Lenormand et sa pièce y seront pour quelque chose...

HENRI GOUHIER.

A TRAVERS LES REVUES

Un Kulturkampf musical?

M. Wilhelm Furtwaengler, le célèbre chef d'orchestre, vient de donner sa démission de l'Opéra national de Prusse. Est-ce un nouveau Kulturkampf musical qui commence? Les réflexions que le docteur du nazisme A Rosenberg fait à ce propos dans le **Volkische Beobachter** laissent rêveur. La faute de M. Furtwaengler, c'est son attachement à l'idéologie du XIXe siècle!

Dans l'affaire Furtwaengler, deux théories s'affrontent : la théorie libérale du XIXe siècle et la conception nationale-socialiste du XXe. La première explique tout, embellit tout, en partant du seul point de vue artistique. Croit-on avoir trouvé chez un musicien ou un peintre des traces de talent, on oublie toutes ses faiblesses de caractère et toutes les falsifications artistiques qu'il a faites pour servir une époque.

Ce n'est pas le catholicisme qui contestera l'influence de la moralité sur l'art. Mais la prétention du national-socialisme à remplir ce rôle est assez comique :

Par-dessus la politique, le national-socialisme embrasse la vie entière; s'il ne le faisait pas, il ne serait pas une grande révolution. Mais comme il sait aussi que la transformation spirituelle des hommes ne peut pas s'accomplir en quelques années, le national-socialisme attend patiemment que se forme l'expression artistique de son idéal.

La Science national-socialiste

Si ce n'était là qu'incident passager, nous n'y prêterions guère attention. Mais d'autres textes bien plus formidables

— car ils visent la science elle-même, et non plus l'art — — ont été reproduits récemment par le *Bulletin quotidien de la presse étrangère*. M. Rosenberg, par exemple, a prononcé le 7 novembre devant l'Université de Munich, un discours qui nous paraît, à nous, proprement insensé.

Ce qui compte pour la science, ce n'est pas les résultats techniques, mais l'impulsion intérieure.

C'est en vertu d'une loi morale, intérieure, que les savants européens se sont mis à l'œuvre. Ce n'est pas en partant d'expériences concrètes que l'on s'élève jusqu'à trouver des lois, c'est en cherchant ces lois et leurs conditions raciales que l'on y parvient.

... Notre découverte de l'âme de la race est une tentative pour arriver à une connaissance supérieure, discernant les connexions plus grandes d'une vue nouvelle sur l'univers.

Et voici la conséquence immédiate de tels principes :

A proprement parler, il n'y a pas d'histoire universelle. On a essayé un jour de présenter comme la dernière étape de l'histoire universelle la christianisation et l'humanisation. Mais l'évolution a suivi d'autres voies. Nous croyons que l'ultime phénomène primaire de l'histoire est la concurrence des races et des peuples entre eux. Et l'histoire des peuples s'écrit non pas avec de l'encre mais avec des actes vivants.

On ne peut rêver antithèse plus radicale non seulement du christianisme, mais de ce que la raison humaine avait jusqu'à présent considéré.

Si quelqu'un dit que l'histoire objective en souffre, nous répondons qu'en ce sens l'histoire objective n'existe pas... Nous croyons que l'heure est venue de présenter aussi une conception allemande de l'histoire.

Les nécessités politiques de la science

C'est dans le même esprit que la **Koelnische Zeitung** du 31 octobre dernier publiait un curieux article sous le titre : *Quel est le fondateur du Reich, Charlemagne ou Witikind?* à propos du Congrès historique de Trèves.

Un exposé du privat-dozent Dr Martin Lintzel, de Halle, sur la conquête de la Saxe par Charlemagne amena un débat passionné sur le point de vue subjectif ou objectif dans le domaine de la Science. Deux thèses s'affrontèrent nettement, d'une part les tenants

de la « nouvelle » science, d'autre part les représentants de la science traditionnelle.

Ne disons rien de ceux-ci, dont la position est connue. Mais les autres ont merveilleusement déraisonné. Le conseiller de ministère qui présidait le débat a pris position contre Lintzel qui avait osé prétendre qu' « on ne peut tout bonnement renier cette personnalité [celle de Charlemagne], et en faire, d'une façon simpliste, un massacreur de Saxons, un Francillon, un internationaliste... en face d'un Witikind sciemment raciste et national ». Benze, lui,

se déclara adversaire de la science inconditionnée. Il faut que la science ait un point de vue subjectif parce qu'elle ne relève pas seulement de l'entendement, mais qu'elle doit procéder du cœur et en appeler au cœur.

C'est pourquoi il approuva ceux qui avaient, contre Lintze, soutenu que

Charlemagne et Witikind, les guerres de paysans et Charles-Quint, les guerres de libération et Napoléon Ier, sont les traits caractéristiques d'une tension intra-allemande.

et que

l'objectivité scientifique doit limiter ses prétentions devant le subjectivisme politique.

On trouvera tout naturel, après cela, que Rosenberg, dans un autre discours, du 16 octobre, à la « Ligue nationale pour la préhistoire allemande », ait exprimé, avec plus de netteté encore, ses erreurs :

C'est avec des yeux nouveaux que nous contemplons la vie d'aujourd'hui comme celle du passé historique... Il faut récrire l'histoire mondiale... Je crois que la nation allemande, qui a produit de grands historiens, a désormais le droit de déclarer que la renaissance intellectuelle doit faire naître une manière allemande de considérer l'histoire.

Et voici la conséquence pratique dont on admirera l'audace naïve :

L'État a le devoir de créer un centre d'études préhistoriques qui devra ordonner le résultat de ses travaux d'une façon stricte-

ment scientifiques, *mais selon des vues systématiquement allemandes*, et diffuser ces données dans tout le pays... Au début de 1936 paraîtra une vaste histoire, très claire, établie sur des bases strictement scientifiques, et qui ne commencera pas avec les Cimbres et les Teutons, mais remontera à plusieurs millénaires d'histoire antérieure.

Et voici le comble :

Il faut mettre en relief et suivre le fil de toutes les résistances allemandes contre les projets d'universalité cherchant à s'imposer... Nous mettrons en relief le puissant dynamisme qui met aux prises la tendance à l'universalité et la tendance ethnique nationale.

Nous pensions, nous, que la raison était universelle. Le nationalisme littéraire, culturel et scientifique de l'Allemagne naziste est aux antipodes de la raison humaine, de la révélation chrétienne — et tout simplement du bon sens.

Le Gérant : B. Aubin. Imp. B. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).

Courrier de la Revue

Toujours la question du catholicisme en Pologne

L'article de notre collaborateur M. E. W., publié dans La Vie Intellectuelle *du 10 septembre, continue de susciter des réactions diverses. Contre les protestations de certaines personnalités polonaises, nous citions, il y a un mois, la revue des Pères Jésuites de Cracovie qui nous approuvait. Nous aurions pu apporter aussi bien d'autres témoignages.*

Aujourd'hui c'est un Père Dominicain polonais, le P. I. M. Bochenski, professeur au Collège Angélique de Rome, qui nous demande d'accueillir une rectification, que nous lui accordons bien volontiers. Au vrai, c'est une protestation pure et simple, sans précision et sans réfutation. Elle ne saurait donc nous convaincre d'erreur : nous lui en donnons acte bien fraternellement comme d'une pièce à ajouter au dossier.

Mon Révérend Père,

L'article de M. « Cyryl M. E. W. », publié dans *La Vie Intellectuelle* de juillet (1) (XXX, 1934, pp. 356-373), m'avait échappé pendant longtemps. Quand je l'ai lu, je me suis trouvé dans l'embarras, car il est toujours déplaisant d'accu-

(1) En réalité, il s'agit de *La Vie Intellectuelle* du 10 septembre 1934.

ser ses compatriotes devant des étrangers, et ceci paraissait pourtant nécessaire dans le cas de M. Cyryl, qui semble bien être Polonais. Cependant il vaut peut-être mieux que vous preniez l'auteur de ce pamphlet pour un homme qui n'a pas pensé aux responsabilités assumées, plutôt que de tenir nos évêques pour des gens qui abusent du pouvoir spirituel, nos prêtres pour des capitalistes, notre meilleure revue populaire catholique pour superstitieuse, les prélats de Poznan pour des racistes, et de considérer la pensée catholique polonaise comme représentée par M. Zdziechowski (schopenhauerien) et M. Lutoslawski (réincarnationiste) — en somme, que de croire à tout ce que dit M. Cyryl. Oui, ceci vaut mieux, car enfin je n'accuse qu'un seul homme, et de désinvolture seulement, tandis que lui il accuse implicitement tout un clergé d'abus et de superstitions, sans compter que les louanges qu'il fait à certains sont pires encore que ses accusations.

Veuillez donc agréer, mon Révérend Père, ce petit démenti, que je vous présente avec beaucoup de peine, vu l'évidente bonne volonté de l'auteur. Il y a, hélas ! des ignorances qu'on ne peut pas pardonner, et surtout on ne saurait permettre qu'elles provoquent des erreurs dans le public.

Agréez, etc...

fr. I. M. Bochenski,
des Fr. Prêcheurs.